

Université de STRASBOURG

Faculté de Sciences Sociales

Institut de Sociologie

« La quotidienneté de femmes en errance à Strasbourg »

PENAFIEL, Berenice

2016-2017

« Mémoire préparé sous la direction de David Le Breton »

« en vue de l'obtention du diplôme de Master
Dynamiques sociales et conflits : théories et terrains »

JURY :

Patrick Tenoudji

Myriam Klinger

2017

Fenêtre sur la mémoire II

Un abri ?

Un ventre ?

Un abri pour te cacher lorsque la pluie
t'inonde, que le froid te transperce ou que le
vent te tourneboule ?

Nous avons un splendide passé devant nous ?

Pour les marins épris de vent, la mémoire est un port de départ.

Eduardo Galeano, *Paroles Vagabondes*

Table des matières

Résumé : (français, espagnol, anglais) _____	2
Introduction : _____	5
Problématique _____	6
État des lieux : _____	8
Premiers pas dans les sciences sociales _____	8
Recherches dédiées exclusivement aux femmes _____	13
Autres recherches et documents _____	14
Pourquoi utiliser « errance » comme définition et non « clochard », « sans-abris », « vagabond », « SDF » _____	16
Strasbourg, accueil de jour pour les femmes _____	20
La rencontre _____	21
Chapitre I _____	24
Arriver à la rue _____	24
Chapitre II _____	30
Le quotidien _____	30
La journée commence _____	30
Alimentation _____	35
Dormir _____	43
Santé : _____	53
La violence d’être une femme à la rue _____	65
Chapitre III _____	73
Le temps, les projets, la journée, ce qu’elles aiment, leur sociabilité _____	73
Apprentissages _____	75
Sociabilité _____	78
Les jours moins aimés _____	83
Relations affectives et sexuelles _____	85
Comment elles envisagent leur avenir : _____	87
Conclusions _____	90
Bibliographie : _____	94
ANNEXE 1 _____	97

Résumé : (français, espagnol, anglais)

La quotidienneté de femmes en errance à Strasbourg

Cette recherche se fonde sur l'analyse de la vie quotidienne de femmes en errance à Strasbourg- France. On utilise le concept d'« errance » car les autres concepts (sans-abris, SDF, sans domicile, vagabonde, clochard) ne définissent pas le caractère de cette recherche.

Les objectifs posés pour ce mémoire ont été de montrer les histoires de ces femmes, décrire ce qu'elles font pendant leurs journées et comment elles vivent la situation d'errance, comment elles regardent leurs vies et ce qu'elles pensent d'elles-mêmes. Des entretiens semi-directifs, des observations et des rencontres « hors entretien » ont été menés pour recueillir les informations nécessaires. En décrivant les journées de femmes à la rue (alimentation, lieu de repos, santé et hygiène, violence, relations sexuelles et affectives, socialisation, projets) on montre comment elles se débrouillant chaque jour pour subvenir à ses besoins et leurs stratégies de survie. On considère que les voix diverses de ses femmes sont importantes pour une connaissance plus approfondie et genré de leur situation, et aussi pour une critique sur le regard que les « non errants » ont de ces femmes, leurs histoires nous montre comme la société réagit en face de la précarité.

Mots clé :

Femmes

Errance

Quotidienneté

Précarité

Resumen:**La cotidianidad de las mujeres errantes en Estrasburgo-Francia**

Esta investigación analiza la vida cotidiana de mujeres que están en una situación de precariedad, utilizamos la palabra “errante” que es más cercana al carácter de nuestra investigación, y no los conceptos de vagabundo o sin techo.

Los objetivos que nos hemos propuesto fueron: mostrar las historias de vida de estas mujeres, describir lo que ellas hacen durante el día, cómo viven personalmente esta situación y qué es lo que piensan de ellas mismas. Hemos utilizado entrevistas semi-directivas, observaciones, y encuentros que no fueron realizados con el mismo esquema de las entrevistas. Describiendo el día a día de estas mujeres (la alimentación, el lugar de descanso, la salud e higiene, la violencia, las relaciones sexuales y afectivas, la socialización, y los proyectos de vida) mostramos cómo ellas se desenvuelven cada día para satisfacer sus necesidades y las de sus familias en algunos casos, y cuáles son sus estrategias de sobrevivencia. Consideramos que las voces diversas de estas mujeres son importantes para un conocimiento más profundo y con un enfoque de género de sus situaciones. También mostramos una mirada crítica sobre cómo ellas son vistas por los “no-errantes”, sus historias pueden mostrarnos cómo la sociedad mira la precariedad.

Palabras claves:

Mujeres

Errantes

Precariedad

Cotidianidad

Summary :**The everyday lives of errant women in Strasbourg-France**

This research analyzes the daily life of women who are in a precarious situation, we use the word "errant" that is closer to the character of our research, and not the concepts of homeless or roofless.

The objectives we set ourselves were: to show the life histories of these women, to describe what they do during the day, how they personally live this situation and what they think of themselves. We used semi-structured interviews, observations, and meetings that were not performed with the same interview scheme. Describing the day-to-day of these women (food regimen, resting place, health and hygiene, violence, sexual and affective relations, socialization, and life projects) we show how they conduct themselves every day to satisfy their needs and those of their families in some cases, and what are their survival strategies. We consider that the diverse voices of these women are important for a deeper knowledge and a gender consius approach to their situations. We also show a critical look at how they are seen by the "non-errants", their stories can show us how society looks at precariousness.

Keywords :

Women

Errants

Precariousness

Daily life

Introduction :

En 2012 en France selon l'INSEE deux personnes sans-domicile fixe sur cinq sont des femmes¹. On ne connaît pas encore le chiffre actuel des femmes et des hommes en situation d'errance. En 2013, les femmes représentaient 56% des pauvres, elles étaient approximativement 56 000 à vivre sans toit. (Léon, 2015 :22) Selon le rapport de la FNARS (Fédération nationale des associations d'accueil et de réinsertion sociale) pendant l'hiver 2015-2016 les demandes de femmes au 115 (numéro d'urgence à appeler pour les personnes sans possibilité d'hébergement) ont augmenté de 13 % par rapport à l'hiver de l'année précédente. « Cet hiver, 42 006 demandes d'hébergement ont été effectuées par des femmes seules (soit 9.5% des demandes globales) contre 37 248 l'hiver précédent (soit 8 % des demandes) » ²

En France, une personne est considérée comme pauvre quand ses revenus mensuels sont inférieurs à 840 ou 1008 euros selon le seuil de pauvreté adopté. Selon le rapport 2013 « Femmes et précarité » du Conseil économique social et environnemental en 2010, 4.7 millions de femmes ont un niveau de vie inférieur au seuil de pauvreté. Dans le même rapport, il est expliqué que sur les 3,7 millions de travailleurs pauvres, 70 % sont des femmes.³

Le 28 janvier 2016 la Fondation Abbé Pierre a présenté son rapport annuel sur l'état du mal logement : 3,8 millions de mal-logés (privation du confort, surpeuplement, occupation précaire : tantes, caravanes, hôtel...).⁴ Bien que dans ce rapport on ne peut pas trouver le pourcentage par genre, il met en lumière d'autres difficultés des femmes mal-logées comme par exemple les femmes en grande précarité qui sortent des hôpitaux après

¹ http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1455. Pour l'enquête l'INSEE définit : une personne est qualifiée de « sans-domicile » un jour donné si la nuit précédente elle a eu recours à un service d'hébergement ou si elle a dormi dans un lieu non prévu pour l'habitation (rue, abri de fortune). <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1256>

² Voir « Rapport annuel de la FNARS 2015 »

³ Voir étude « Femmes et précarité » du Conseil économique, social et environnemental

⁴ Voir « », Fondation Abbé Pierre, janvier 2016.

avoir accouché. Ces femmes se retrouvent seules sans logement avec un nouveau-né à charge.

Selon le rapport pour l'année 2017 de la même association, les solutions d'hébergement pour certains groupes spécifiques comme les femmes victimes de violences sont très limités. Cependant, mis à part quelques chiffres déjà cités auparavant, la situation spécifique de femmes en errance n'est pas étudiée.

Les chiffres statistiques montrent l'augmentation de la précarité de femmes. Malgré cette situation les recherches à propos des femmes en situation d'errance ne sont pas nombreuses en sciences sociales. Il existe une abondante bibliographie sur la situation des personnes qui sont à la rue, pourtant dans ces recherches les témoignages des femmes apparaissent très rarement. Malgré ce point aveugle de la recherche, les femmes en errance existent, même si les chiffres nous montrent qu'elles sont moins nombreuses que les hommes, cependant la parole ne leur est pas/très peu donnée pour décrire leur vie quotidienne, les difficultés qu'elles rencontrent et les luttes qu'elle mènent dans la rue.

Problématique :

La philosophe Gayatri Chakravorty Spivak se pose la question dans un de ses études les plus importants : Les subalternes peuvent-elles parler ?⁵ Les subalternes (celles qui sont dans une position de déficit de pouvoir économique, politique et social) peuvent effectivement parler mais Spivak se réfère à s'ils leurs est possible de le faire⁶. La philosophe ajoute que prendre en compte les histoires matérielles et la vie des femmes est fondamental pour la lutte des femmes. Elle n'utilise pas le concept de subalterne comme une revendication mais plutôt comme une critique de la représentation du sujet du Tiers-Monde en Occident.

⁵Spivak Gayatri, Les subalternes peuvent-elles parler ? Editions Amsterdam, Paris 2009

⁶« Quand on dit « ne peuvent pas parler », cela signifie que, si « parler » implique la parole et l'écoute, cette possibilité d'une réponse, la responsabilité, n'existe pas dans la sphère de la subalterne. Vous faites sortir lesdites subalternes de nulle part, la seule manière de produire ce discours est d'insérer la subalterne en tant que subalterne dans le circuit de l'hégémonie, ce qui doit arriver » (Ibidem, 107)

Je pars de cette réflexion⁷ pour mettre en avant que les histoires recueillies pour cette recherche sont importantes d'abord pour entendre leurs voix, parce qu'elles ont des choses importantes à dire sur cette société, sur leurs vies et sur leurs luttes. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces femmes n'ont pas « abandonné la vie », elles luttent au contraire chaque journée et chaque nuit pour vivre; et ensuite pour que le reste de la société, les « non »-errants puissent avoir un autre regard sur ces personnes.

C'est dans cette disposition que les axes principaux de recherche se basent :

- Quelles sont les histoires de ces femmes
- Qu'est-ce qu'elles font pendant leurs journées et comment elles vivent.
- Comment elles regardent leurs vies
- Qu'est qu'elles pensent d'elles-mêmes

Dans le premier chapitre, elles racontent leurs histoires, comment elles sont arrivées dans la rue. Certaines racontent les difficultés qu'elles ont eues avec leurs familles depuis leur enfance, d'autres racontent leur parcours ici en France sans parler de leurs vies avant l'arrivée. Chacune a une histoire différente mais ce qui les unit c'est la vulnérabilité à laquelle elles sont exposées.

Le deuxième chapitre décrit les différents aspects de la vie quotidienne de ces femmes en errance. Comment elles commencent leurs journées, l'alimentation, le repos, la santé, le fait d'être une femme et à la rue, sont les thèmes principaux dans ce chapitre.

Le troisième chapitre traite des projets que ces femmes ont pour leurs vies, elles parlent de ce qu'elles aiment faire pour s'entretenir ou de ce qu'elles aimeraient faire, de leurs bonheurs, et de la sociabilité avec les autres.

⁷Je n'utilise pas la subalternité pour me référer aux femmes dans la recherche, j'utilise l'errance comme concept principal pour la particularité de la situation de ces personnes.

État des lieux :

Premiers pas dans les sciences sociales

En France, un des pionniers sur la question est Alexander Vexliard (1911-1997) ; en 1957 il rédige « Le clochard. Etude de psychologie sociale ». Ce travail de thèse est un des premiers à avoir abordé du point de vue social la vie des « clochards » et des « vagabonds ». Cette étude a utilisé des tests (test de niveau intellectuel, tests psychomoteurs et d'aptitudes, tests de personnalité) ainsi que des entretiens. Il a choisi cent trente sujets qui ont été suivis, dont soixante cas particuliers pour une étude clinique entre 1948 et 1953. Bien qu'il utilise des méthodes psychologiques pour le travail, il se sert de la sociologie pour expliquer les caractéristiques de l'existence du clochard, par exemple : « La socialisation englobe les éléments appris de la conduite en vue d'un ajustement aux autres membres du groupe, où l'individu est appelé à évoluer...cette unité historique fait défaut dans l'existence du clochard » (Vexliard, 1957 : 61-62) Les résultats des entretiens et des tests amènent Vexliard à théoriser sur les types de clochards : il y a ceux qui n'ont pas eu la *chance*, c'est-à-dire que quelque chose dans leur vie n'a pas marché mais qu'ils pourront s'en sortir, et il y a les *délinquants*, souvent suivis par la police et les philosophes divisés en trois sous-catégories : les victimes de la société, les réprouvés (qui n'ont pas de titre de séjour) et les réputés. Il y a aussi ceux qui ont des troubles psychologiques.

Il analyse aussi la vie quotidienne du clochard et s'intéresse à ce qu'ils font pendant la journée, à ce qu'ils mangent, aux accidents qu'ils subissent, à leur perception des jours de la semaine et des mois de l'année. Les saisons marquent la vie d'un clochard : l'hiver, il cherche le repos et un abri, le printemps et l'été il doit se débrouiller pour trouver des repas car les soupes populaires et les autres aides ferment, et à l'automne, il commence la recherche d'endroits pour passer l'hiver ; le changement d'année en année n'a pas d'importance pour les clochards. L'Armée du salut existait déjà (présente en France depuis 1881⁸) et il était possible d'acheter des repas à bon prix ou les avoir gratuitement.

⁸<http://www.armedusalut.fr/armee-du-salut/notre-histoire.html>

Les situations des femmes apparaissent

Vexliard décrit la situation des femmes clochardes de la façon suivante : « A l'époque les femmes clochardes sont majoritairement âgées. Elles sont généralement alcooliques et très malades. Elles sont souvent seules. Dans d'autres cas, elles sont avec « leur » homme. Plus rarement elles vivent avec deux ou plusieurs hommes, mais sous le couvert d'un protecteur. » (Vexliard, 1957 : 142) Il distingue une femme clocharde d'une "femme à clochard", ces dernières sont des prostituées âgées qui ont un domicile. Une femme devient clocharde pour diverses raisons, le décès de son mari, les disputes avec sa famille, la maladie, sont seulement quelques exemples de sa « clochardisation ».

Patrick Gaboriau, Clochard, Editions Julliard, Paris, 1993

L'éthologue Patrick Gaboriau rencontre à Paris dans le XVI^e arrondissement un groupe de clochards (quatre hommes et une femme) et pendant vingt et un mois entre octobre 1990 à mai 1993, il les fréquente et il partage leur vie quotidienne. Ces cinq personnes sont à la rue depuis plus de dix ans et ils viennent de la classe ouvrière. Un de ses objectifs est de connaître globalement ces clochards, c'est-à-dire « ...sa nourriture, sa boisson, sa langue, ses principes, ses goûts, sa morale, sa sexualité, ses peines, son humour, son destin... » (Gaboriau, 1993 : 10) Il part avec une définition claire du clochard : « Le clochard se définit par son lieu de vie. Pour lui l'abri pose problème. Négativement, c'est une personne qui ne possède pas d'espace privé reconnu ; positivement, c'est celui qui vit sur les lieux publics. » (Ibidem, 12) Sa vie même est influencée par la culture ouvrière, par la culture de la rue, donc par les particularités d'une vie « dehors », et par la culture dominée, c'est-à-dire que sa place dans la ville est celle d'un marginal qui doit arranger sa vie par rapport à l'organisation de la ville. Ces trois traits font naître le concept que Gaboriau appelle « la culture de la place publique » (Ibidem, 15) Les personnes qui vivent dans cette culture occupent les lieux publics (parcs, églises, places...). La rue devient ainsi un lieu où ils vivent leur vie privée (sommeil, sexualité...). « La culture de la place publique construit une gestion temporelle. Elle s'organise autour de repères, de souvenirs, d'absences propres qui « typent » la mémoire des sujets » (Ibidem : 119)

Mireille, est la seule femme de cet ouvrage, elle apparaît tout au long du livre. Dans le portrait de Mireille, il n'y a qu'elle qui parle d'enfants. Elle est la seule femme du groupe,

elle est sollicitée pour de relations sexuelles, mais elle affirme qu'elle sait bien différencier l'amitié de l'amour. Elle, qui est à la rue depuis dix-huit ans, a toujours vécu avec un homme, jamais toute seule.

Patrick Declerck, Les naufragés, Terre humaine Plon, Paris, 2001

Le psychiatre et ethnologue Patrick Declerck a passé quinze ans à l'écoute des personnes démunies qui se rendaient au Centre d'accueil et de soins hospitaliers de Nanterre. Il a accompagné le Samu Social de Paris et a créé en 1986 la toute première consultation d'écoute réservée à cette population. Il se fait passer pour un sans-abri afin de mener son enquête ethnographique. Ainsi déguisé, il a pu rejoindre les sans-abris et monter dans le bus de la police allant de Paris au centre d'accueil de Nanterre.

Pour lui, seules des raisons socio-économiques amènent les personnes à vivre dans la rue. Les personnes qui sont à la rue ne viennent pas d'un seul mais de divers milieux sociaux. Chaque personne a une histoire de vie particulière, « ...l'histoire de ces sujets, quel que soit leur milieu social, fait généralement apparaître une psychopathologie personnelle lourde, doublée d'une pathologie familiale importante. » (Declerck, 2001 :286)

Dans ce monde de clochards (pour l'auteur un clochard est quelqu'un qui va très difficilement sortir de la rue, qui est très abîmé et qui est dans un processus de désocialisation⁹ et d'exclusion sociale¹⁰) les hommes et les femmes sont dans une condition sanitaire très grave. Ils souffrent des maladies ou/et des blessures très graves, et, certaines ont des pathologies mentales. Il démonte le mythe du clochard philosophe

⁹J'entends par désocialisation en ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction, ou – *a minima*- un apaisement, dans un aménagement du pire. La désocialisation constitue, en ce sens, le versant psychopathologique de l'exclusion sociale. Declerck, 2001 : 294

¹⁰Les mots, nombreux et tous aussi insatisfaisants les uns que les autres, masquent et révèlent à la fois que ces sujets ne peuvent être nommés... Elle [la pensée] souffre ici de ce manque d'étayage et c'est pour lever ce brouillard, autant que pour susciter les représentations du lecteur, que j'ai choisi, faute de mieux, d'utiliser le terme de « clochards » pour désigner les plus gravement atteints parmi les SDF. Voir, Declerck, 2001 : 285-286

ou libertaire et dévoile plutôt que la rue abîme et que les traces laissées par cette vie sont profondes.¹¹

Dans l'ouvrage il n'y a pas de remarques spéciales pour les femmes sans-abris, leurs discours apparaissent au cours de l'ouvrage (moins nombreux que ceux des hommes). Dans l'annexe II, il cite la statistique de l'article de la sociologue française Maryse Marsapt :

Dans son étude (« Un avantage sous contrainte : le risque moindre pour les femmes de se retrouver sans-abri », *Population*, revue de l'INED, n°54) ... Il y aurait 17% de femmes parmi la population SDF. 1% d'entre elles dorment dehors la nuit (contre 8% des hommes). 67% sont recueillies dans des centres d'hébergement de longue durée (contre 29% des hommes). Enfin, 37% sont accompagnées d'enfants (1% environ chez les hommes) (Declerck, 2001 :397)

Il me semble important d'ajouter aux statistiques et aux comparaisons de Patrick Declerck les conclusions de Maryse Marsapt. Dans cet article¹² Marpsat affirme qu'il y a moins de femmes pauvres que d'hommes et que le fait qu'elles soient moins nombreuses s'expliquerait par les solidarités familiales et amicales. De plus, le système de protection sociale protégerait davantage les femmes avec des enfants, et parmi les huit dispositifs de protection de l'Etat il y en a trois (allocation parent isolé, minimum vieillesse, allocation veuvage) qui concerne surtout les femmes. Selon la chercheuse, la prostitution est un autre facteur pouvant permettre aux femmes d'avoir une solution d'hébergement. Elle cite le rapport d'activité de 1995 de l'association Amical du Nid qui indique que les femmes peuvent accepter un échange de relations sexuelles contre un hébergement éventuel.

¹¹Voir, Declerck Patrick, Pailler Jean-Jacques, *Clochardisation et autodestruction*, Revue française de psychosomatique, 2/2007 (n° 32), p. 129-144.

¹² Marpsat Maryse. Un avantage sous contrainte : le risque moindre pour les femmes de se trouver sans abri. In: *Population*, 54^e année, n°6, 1999. pp. 885-932.

Strasbourg :

L'étude « Clochards à Strasbourg » est une des premières recherches sociologiques sur les personnes dans la rue à Strasbourg, réalisée par des étudiants ainsi que par Pierre Erny et Joël Colin, enseignants de l'Université de Strasbourg. Les critères de sélection des personnes interviewées pour cette recherche sont : l'absence de logement, ne pas avoir un emploi, l'isolement (surtout familial), le goût pour la liberté, la durée de cette situation, (c'est-à-dire quelqu'un qui ne reste pas à la rue pour longtemps ne peut pas être appelé « clochard ») et finalement la conscience par l'individu lui-même de son appartenance à la rue. Ils font une distinction entre clochards et vagabonds. Les clochards ont une vie sédentaire et ne quittent pas leurs territoires qu'ils délimitent. Les vagabonds sont au contraire des errants inconnus dans les lieux fréquentés, il s'agit ainsi d'un mode de vie plus dangereux.

Les femmes dans cette recherche apparaissent très peu, leur absence est justifiée : « Les femmes ne représentent qu'environ un dixième de l'effectif. La prostitution ouvre des « possibilités » qui n'existent pas pour les hommes. » (Erny, Colin, 1983 :20) Ils ne citent aucun ouvrage en lien avec cette information. Cette conclusion ne se base ni sur des témoignages, ni sur des statistiques ou des recherches académiques.

Les femmes apparaissent une deuxième fois lorsqu'ils évoquent les institutions d'assistance et la demande pour l'accueil de nuit :

D'abord le nombre d'hommes hébergés a toujours été de très loin supérieur à celui des femmes... L'année 1974 est celle où les femmes ont été les plus nombreuses : 1480 nuitées sur 11395, soit 13%. Alors que le nombre de nuitées masculines est très stable, celui des nuitées féminines est en nette régression : 1426 en 1927, 906 en 1978, 569 en 1979, 451 (soit 4.1%) en 1980. L'ouverture d'un local d'accueil pour femmes par le service social des voyageurs en gare de Strasbourg et la création en 1979 du Centre Flora Tristan à l'intention des femmes battues ont pu contribuer, en offrant de meilleures conditions d'hébergement, à ce recul. (Ibidem : 53)

Toutefois ils ne nient pas qu'une étude plus approfondie de psychologie différentielle soit nécessaire pour vraiment connaître les femmes dans cette situation.

Dans l'enquête, en plus des témoignages des clochards, il y a une deuxième série d'interviews destinées au grand public. Pour certains auteurs, elle sert à montrer le regard que le public porte sur les sans-abris.

Recherches dédiées exclusivement aux femmes

Femmes en errance : de la survie à l'existence

L'association Femmes SDF de Grenoble a mis en place une recherche pour mieux comprendre les difficultés des femmes à la rue. Il me semble que c'est un des premiers ouvrages sociologiques dédié spécifiquement aux femmes. La sociologue Marie-Claire Vaneuville et la travailleuse sociale Marie-Jo Chappot créent l'association Femmes SDF en 2001¹³, et, en 2005 écrivent l'ouvrage « Femmes en errance : de la survie à l'existence ». Cette recherche n'est pas de caractère purement théorique, mais met plutôt en évidence les ressemblances retrouvées dans les discours des femmes accueillies au sein de l'association.

L'ouvrage utilise les témoignages des femmes ayant un certain équilibre de vie au moment de l'entretien, comme par exemple un hébergement, un travail ou une relation amoureuse. Ces témoignages ont permis de comprendre les situations de vulnérabilité auxquelles elles font face dans la rue. Plusieurs remarques sont mises en lumière dans la recherche : l'hygiène est très importante mais ce n'est pas le cas pour toutes les femmes, tout dépend du degré d'errance ; les femmes qui subissent des violences de la part de leurs partenaires ne portent pas plainte ni ne se rendent dans les associations qui luttent contre les violences conjugales ; les femmes ne se regroupent pas, elles sont soit toutes seules, soit avec un groupe d'hommes, elles n'ont pas le « sens d'appartenance », il est très rare que les femmes se retrouvent pour se soutenir : « Les femmes veulent bien une relation individuelle pour raconter certaines choses. Mais elles ne peuvent construire ensemble, c'est trop difficile, elles sont comme les très petits enfants qui ne peuvent jouer ensemble » (Vaneuville, 2005 : 81) ; et les femmes se présentent en situation d'échec face aux travailleurs sociaux.

Cette recherche est faite pour et dans l'association Femmes SDF. Tous les témoignages recueillis sont ceux de femmes passées par l'association et qui sont donc en demande d'aide. Le dernier chapitre est une description sur le lieu d'accueil, et sur la façon dont

¹³<http://association-femmessdf.fr/lassociation>

l'association Femmes SDF accompagne les femmes en difficulté. Chaque femme choisit un accompagnement à son propre rythme. Là-bas, toutes les femmes sont les bienvenues. Cependant, les femmes avec des enfants sont accueillies puis redirigées vers des institutions spécialisées.

Autres recherches et documents

Il existe des articles de journaux, de revues, des documentaires, ainsi que des livres avec des témoignages de femmes qui sont à la rue, mais aucun ouvrage sociologique dédié exclusivement à la situation des femmes en errance n'existe à ce jour. Par contre il existe plutôt des thèses, sur le site SUDOC (Système Universitaire de Documentation), catalogue collectif de toutes les bibliothèques et centres de documentation de l'enseignement supérieur et de la recherche, où il est possible de trouver des travaux tels que « Les femmes sans domicile : rapports à l'institution, systèmes de valeurs et éducation informelle » de Amistani Carole et « De la rue au foyer : une analyse sociologique des trajectoires de mères sans logement personnel » de Maëlle Planche.

Il a été écrit aussi un master en sociologie lauréat d'un prix accordé par la Caisse nationale des allocations familiales. En ce qui concerne le mémoire intitulé Femmes sans abri à Paris : étude du sans-abrisme au prisme de genre, il s'agit d'une recherche auprès du Samu Social de Paris au 115. La chercheuse qui occupe le poste d'écouter vacataire utilise les discours téléphoniques des femmes qui appellent, des entretiens auprès des acteurs de terrain (bénévoles, éducateurs spécialisés, etc.) et des observations-interactions avec femmes et hommes sans-abris. Le but de la recherche est de répondre à la question : Pourquoi les femmes sans abris sont-elles si peu visibles dans la société ? La conclusion affirme que ce sont les femmes elles-mêmes qui utilisent comme stratégie l'invisibilité dans l'espace public car elles ne veulent pas être étiquetées comme sans-abris. La recherche met en évidence aussi l'impensé du genre dans les institutions et les recherches sociologiques.

Les femmes sans domicile : rapports à l'institution, systèmes de valeurs et éducation informelle de Amistani Carole (2001)

Cette recherche auprès des femmes sans domicile qui sont accueillies par des institutions à Paris offre différents axes de recherche. D'abord, les institutions dédiées aux femmes sans abri et sans enfant ne proposent pas des formations éducatives, ne peuvent pas subvenir aux nécessités immédiates par rapport à la sécurité morale et physique. Souvent ces femmes sont en rupture familiale et parfois en rupture du statut de mère. Elles ne peuvent pas garantir l'accomplissement des rôles dits « traditionnels » des femmes, et cette situation est problématique.

Les institutions étudiées ne permettent pas l'accès à la professionnalisation, et la reconnaissance des apprentissages vécus à la rue ne sont pas reconnus comme des connaissances éducatives par les institutions, alors les femmes recréent des formes de sociabilité diverses et spontanées qui ne sont pas imposées par l'institution, elles partagent un savoir-faire qui permet la survie, et ce sont ces relations qui semblent être plus importantes que les relations entre elles et l'institution.

Un autre rapport mentionné dans la recherche qui est important est la double domination à laquelle les femmes sont soumises. Elles sont dominées non seulement en tant que femmes mais aussi en tant qu'individus pauvres, et cette réalité se reflète dans les activités ménagères qui sont imposées aux femmes par les institutions par le biais des ateliers dits « féminins » qui sont proposés. Par rapport à la recherche d'emploi elles sont dirigées vers des postes domestiques : femmes de ménage, aide aux personnes âgées ou parfois la garde des enfants.

Elles partagent entre elles l'éducation informelle qu'elles acquièrent, c'est-à-dire qu'elles partagent les savoirs pratiques qui servent dans la vie quotidienne à la rue et que les institutions ne peuvent pas offrir, cette dynamique répond aux carences de l'institution.

La chercheuse met en lumière le fait que les centres d'accueil pour les femmes sans domicile et sans enfant maintiennent les valeurs sociales dominantes qui stigmatisent les personnes exclues économiquement. Elles sont dans des situations de marginalisation et de dévalorisation « ...avec une constance surprenante, une régularité tout à fait significative sociologiquement : insalubrité, exigüité des locaux, manque de personnels

ou de personnels qualifiés dans l'accompagnement socio-éducatif, dysfonctionnement et ou absurdité de l'organisation interne du point de vue de l'utilisateur, subjectivité des politiques éducatives qui mènent à des attitudes telles que la pitié, l'infantilisation, l'autoritarisme, etc. » (Amistani, 2001 : 465)

Sur la route des invisibles : femmes dans la rue : document journalistique de Claire Lajeunie qui s'appuie sur le documentaire « Femmes invisibles : survies dans la rue » réalisé par Lajeunie elle-même. C'est un recueil de témoignages de femmes en situation d'errance. Elles racontent leurs vies quotidiennes ainsi que leurs histoires de vie.

Mes années barbares, est un témoignage sur la vie d'une femme qui a vécu dans la rue pendant plus de 15 ans. Elle raconte de manière détaillée les différents épisodes de sa vie, ses joies, ses tristesses, la violence chez elle et dans la rue.

Pourquoi utiliser « errance » comme définition et non « clochard », « sans-abris », « vagabond », « SDF »

Se poser la question du meilleur concept pouvant définir les personnes interrogées pour cette recherche entraîne une problématique. Il y a les concepts les plus utilisés par les institutions, par exemple l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques) lors de sa première enquête en 2012, emploie le terme « sans domicile » pour nommer les personnes en situation de précarité, et il définit : « Dans le cadre de l'enquête auprès des personnes fréquentant les lieux d'hébergement ou de restauration gratuite, une personne est qualifiée de « sans-domicile » un jour donné si la nuit précédente elle a eu recours à un service d'hébergement ou si elle a dormi dans un lieu non prévu pour l'habitation (rue, abri de fortune). »¹⁴

Le terme juridico-administrative SDF (sans domicile fixe) est utilisé par des institutions qui ont besoin d'établir une différence entre ceux qui sont SDF et ceux qui ne le sont pas pour pouvoir mener leurs actions :

¹⁴<https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1256>

En permanence il faut choisir de répondre ou de ne pas répondre à une sollicitation. Cette dualité se rencontre à tous les niveaux du système de prise en charge...Une coupure est ainsi opérée dans la population SDF, séparant les « vrais » des « faux », les « volontaires » des « involontaires » ...ou différenciant les SDF par rapport à d'autres catégories jugées proches mais différentes... (Damon, 2002a :29-30).

Chercher la différence pour chaque catégorie est une tâche qui n'aide pas à éclaircir les situations des personnes en situation de précarité. Essayer de classer chaque femme dans une catégorie exclusive (soit SDF soit clocharde par exemple) signifie, il me semble, nier la diversité de ces personnes. La définition de SDF englobe toutes les autres catégories, le même Damon explique :

Il rassemble [le terme SDF] et agrège désormais les significations de sans-logis (privé de logement), de sans-abri (victime d'une catastrophe), de clocharde (figure pittoresque n'appelant pas d'intervention publique structurée), de vagabond (qui fait plutôt peur), ou encore de mendiant (qui sollicite les personnes dans l'espace public). Des hommes isolés (les clochards), des familles (les sans-logis) et des phénomènes assez différents (absence de logement, spectacle de la déréliction dans l'espace public, mendicité, etc.) sont ainsi assemblés sous une même appellation. (Damon, 2002b : 570)

Mais les administrations n'utilisent pas directement l'acronyme SDF, par exemple le site de la Ville de Strasbourg emploie les termes de « personnes en précarité », « sans domicile », ou « sans abris »¹⁵, et il est de même pour le site du Conseil Départemental du Bas-Rhin. L'abréviation SDF est plutôt utilisée dans la vie quotidienne, dans la presse ou dans la télévision. « SDF est une catégorie générale qu'il n'est pas nécessaire de qualifier dans la mesure où son utilisation est extrêmement répandue et qu'elle dépasse, de très loin, les seuls cercles de l'administration. » (Damon, 2010 :37)

Donc SDF a une signification au niveau politique, administrative, dans les médias et dans la vie quotidienne des sujets. Utiliser un concept pour classer dans une catégorie spécifique les uns et exclure les autres constitue un instrument qui est-il-même pré-construit par des présupposés. « S'agissant du monde social, en effet, classer, c'est classer des sujets qui, eux-mêmes classent ; c'est classer des « choses » qui ont pour propriété

¹⁵<http://www.strasbourg.eu/vie-quotidienne/solidarites-sante/personnes-grande-precarite>

d'être sujets de classement. Il faut donc interroger les classements dont les sujets sociaux sont sujets » (Bourdieu, 1982 :18)

Les femmes que j'ai pu rencontrer ne se considèrent pas comme des SDF. Parfois, dans leurs discours l'acronyme SDF apparaît, mais elles préfèrent raconter leurs histoires en indiquant qu'elles sont : « ...en galère depuis... », « en difficulté », « à la rue... ». Toutes, à excepté Marie, qui, quand elle parle de sa vie à la rue, et plus particulièrement lorsqu'elle évoque les moments les plus difficiles, emploie ouvertement le terme SDF et son ton de voix change, elle est plus énervée et indignée :

...tu vois, je me disais que même dans la rue, je n'étais pas comme les SDF, alors je sentais que même dans la rue, je n'étais pas à ma place... même les SDF n'ont pas une place pour moi, mais je crois que beaucoup de SDF's sentent ça aussi, il y a une phrase de la rue qui dit : « mieux être seul que mal accompagné », c'est aussi ça, c'est que chacun vit avec une histoire douloureuse, avec des responsabilités de tort ou pas, ou plus au moins de faiblesses, toute le monde vient avec une histoire qui dit je ne suis pas comme les autres, et tu vois ça en psychiatrie quand les gens disent je ne suis pas fou... toutes ces souffrances sont très difficiles parce que établir de nouveaux liens ...

Marie ne se représentait pas elle-même comme SDF, mais dans son discours d'organisation de vie quotidienne quand elle parle de son passé, elle utilise cependant l'acronyme. Cette distinction, me semble-t-il, est dû au fait que SDF a un sens négatif dans la société française, il est lié forcément à la pauvreté, au manque d'emploi, d'éducation et de logement, mais aussi il y a l'aspect subjectif qui classe les « SDF » comme personnes qui « ne font pas d'efforts » ou qui sont « feignants » et donc c'est pour ça qu'ils « sont dans la rue ». Marie refuse ainsi de s'identifier elle-même comme SDF. Cependant, le fait d'avoir utilisé le terme SDF permet aussi de se nommer pour d'une certaine manière exister par le langage : « Recevoir un nom injurieux nous porte atteinte et nous humilie. Mais ce nom recèle par ailleurs, une autre possibilité : recevoir un nom c'est aussi recevoir la possibilité d'exister socialement, d'entrer dans la vie temporelle du langage, possibilité qui excède les inattentions premières qui animaient l'appellation » (Butler, 2004 :22)

C'est très complexe de pouvoir classer les femmes comme « sans domicile fixe » en regroupant les différents parcours de vie dans une seule catégorie, parce que parfois elles ont pu avoir un logement fixe, mais pour un motif ou un autre, elles peuvent retomber

dans l'errance. Sans nier la force des souvenirs, des douleurs et des problèmes qu'ont pu vivre ces femmes, je vais utiliser le mot « errance » pour qualifier le mode de vie des femmes ayant bien voulu partager leur histoire dans le cadre de ma recherche. L'errance n'a pas toujours commencé par la perte d'un logement, mais également pour la recherche d'une vie meilleure en France, par la fuite de son pays d'origine ou encore par la perte d'un emploi. Les faits sociaux ne sont pas que des données, ils sont issus de réalités.

L'errance ouvre la possibilité d'englober différents moyens d'existence des personnes à la rue. Le dictionnaire Larousse la définit ainsi : « Action d'errer, de marcher longtemps sans but précis. »¹⁶ La vie dans la rue est une vie de marche, c'est-à-dire que peu importe le temps passé à la rue, les gens doivent tous marcher longtemps pour survenir à leurs besoins. Ces besoins peuvent être divers, allant de trouver de quoi manger jusqu'à se rendre à rendez-vous avec une assistante sociale, ou encore chercher une douche et trouver des copains dans la rue.

L'errance aussi peut concerner les personnes n'ayant jamais vécu ou ayant vécu que très peu de temps à la rue qui oscillent entre hôtel, CHRS, et autres hébergements.

Mais l'errance aussi a fait son parcours administratif : « La formule SDF resurgit au début des années 1990 pour une autre acception : l'errance. Les institutions vont la traiter selon deux versants classiques des politiques publiques, un versant social d'aide à cette sous-catégorie et dans le même temps un versant sécuritaire. En effet, cette mobilité est toujours objet de méfiance » (Zeneidi et Fleuret, 2017 : 4)

Les parcours de marche dans la vie quotidienne sont longs. L'errance peut mettre cette caractéristique en valeur, contrairement à la dénomination « sans but précis ». Dans le documentaire « Elles sont des dizaines de milliers sans abri » de Mireille Darc et Valérie Amsellem¹⁷, Maryse, retraitée de soixante-onze ans, passe ses journées à visiter des expositions, et lorsqu'on lui pose la question « tous les jours vous êtes occupée ? » Maryse répond : « en principe oui, je le fais assez souvent, la semaine est assez complète, il y a toujours des choses à voir et on en apprend, et évidemment on n'arrête pas d'apprendre... ». Aller au musée est devenu un lieu qui aide à s'en sortir. Elle remplit ses

¹⁶<http://www.larousse.fr>

¹⁷Koszarek Christophe (producteur), Darc Mireille et Amsellem Valérie (réalisatrices). (2015) *Elles sont des dizaines de milliers sans abri* [documentaire]. Paris : JARAPROD

journées avec des moments d'apprentissage et ensuite elle continue son errance dans les rues de Paris.

L'errance ne se définit pas seulement par le fait d'avoir ou non un toit fixe, même si cette dimension est très importante¹⁸, mais elle est plus complexe, elle a d'autres aspects qui marquent la vie des personnes, par exemple la marche : « Une marche s'inscrit dans les muscles, la peau, elle est physique et ramène à la condition corporelle qui est celle de l'humain. » (Le Breton, 2012 : chap. 2) Les longues marches laissent chez les personnes en situation d'errance des marques et des blessures dans leurs corps, dans leurs peaux, dans leurs habitudes. Les longues marches font partie de la vie à la rue. Une personne en errance peut être un marcheur qui cherche à subvenir à ses besoins (chercher un lieu pour dormir, chercher le repas de la journée, aller voir des amis...), elle peut être aussi dans la quiétude (faire la manche, se reposer, etc.), elle peut avoir un toit pour un temps et puis changer pour un autre.

Ces longues marches, ces longues quiétudes, la recherche de la survie avec parfois comme lieu de repos la rue, les hébergements d'urgence, les hôtels, les hôpitaux ou les voitures font partie de la vie en errance. Même si le changement est constant, les habitudes s'instaurent. Les femmes que j'ai pu rencontrer ne sont pas en dehors de « toutes les normes sociales » ni « désocialisés », elles n'ont pas perdu « toutes les repères », elles sont bien conscientes de leur situation économique, de l'effort sociologique qui implique la vie d'errance, et elles pensent aussi à leur avenir.

Strasbourg, accueil de jour pour les femmes

Il existe des associations en France qui sont exclusivement dédiées aux femmes. À Strasbourg il y a 8 accueils de jour¹⁹, dont 2 qui ne reçoivent que des femmes avec ou sans enfant : SOS femmes solidarité et Femmes de Paroles. La Maison Relais des

¹⁸ Le 30 décembre 2016 le gouvernement français lance le décret de pérennisation du projet « Un chez soi d'abord » (Housing First aux Etats Unies) qui permet de loger d'abord aux personnes en grande précarité ou avec des troubles psychiques pour ensuite être pris en charge par les services sociaux et médicaux. <http://www.gouvernement.fr/un-chez-soi-d-abord-parution-du-decret-perennisant-le-programme>

¹⁹ Voir l'annexe 1

Forgerons est une pension de famille pour les femmes victimes de violences en grande précarité.

Les CHRS (Centre d'hébergement et de réinsertion sociale²⁰) de l'Homme Protestant proposent des hébergements de stabilisation (provisoire pour des femmes sans ou avec enfants), un hébergement d'insertion (travail d'insertion pour les femmes avec ou sans enfant et couples), un logement intermédiaire (femmes avec enfants ou familles, qui ont besoin d'un accompagnement pour une première expérience locative, qui sont sortie des CHRS et qui sont en attente d'un logement autonome). Le Clair Foyer, propose l'accompagnement et hébergement d'adolescentes (filles de 15 à 18 ans et plus de 18 ans dans la cadre du contrat jeune majeure).

En novembre 2016 le centre d'hébergement pour les femmes victimes de violences Regain se voit obligé de fermer ses portes par manque de budget. En janvier de la même année, le Conseil départemental du Bas-Rhin a décidé de couper les subventions des associations d'aide sociale. C'est l'Homme protestant qui a repris les missions de l'association²¹

La rencontre

Cette recherche a suivi un chemin basé sur une découverte géographique, sociale, institutionnelle et intellectuelle. Géographique parce qu'en tant qu'étudiante étrangère qui arrive dans une nouvelle ville, il faut tout d'abord se situer dans la ville, connaître les

²⁰ Les centres d'hébergement et de réinsertion sociale se sont développés à partir des années 1950. Actuellement, ils sont un peu plus de 800 pour 40732 places. Parmi eux, 90% sont gérés par des associations et regroupés au sein de la FNARS (Fédération nationale des associations d'accueil et de réinsertion sociale). Selon le code de l'action sociale des familles, ils sont destinés à accompagner « les personnes et familles qui connaissent de graves difficultés, notamment économiques, familiales, de logement, de santé ou d'insertion, en vue de les aider à accéder ou à recouvrer leurs autonomie personnelle et sociale ». Des publics qui sont orientés vers ces structures après avoir constitué un dossier auprès du SIAO (service intégré d'accueil et d'orientation) ou, pour les situations d'urgence, en passant par le 115. En 2014, les crédits accordés aux CHRS se sont élevés à 622,6 millions d'euros. Varini Eléonore, *Généralistes de l'exclusion*, Actualités sociales hebdomadaires, n° 2979, 14 octobre, 2016, p. 32-34

²¹Gandanger, Claire. 2016, *Strasbourg perd un centre d'hébergement pour les femmes victimes de violences*, Rue 89 Strasbourg. En ligne, 10 octobre 2016. <http://www.rue89strasbourg.com/strasbourg-perd-un-centre-dhebergement-pour-les-femmes-victimes-de-violences-113420> (Page consulté le 20 décembre 2016)

endroits où les personnes se rencontrent le plus souvent, repérer les lieux visibles et cachés, et selon le jour ou la nuit, ces mêmes endroits peuvent changer d'utilisation. Par exemple, un espace vert près de la Petite France est souvent l'endroit des tous types de rencontres dans la journée, alors que la nuit les personnes en précarité se réunissent. Social puisqu'il faut repérer les personnes, créer des liens, parfois juste dire bonjour et parler quelques instants avec quelques femmes qui seront parties de Strasbourg le lendemain, ou pour d'autres qui ne préférèrent pas parler, juste un bonjour suffit. Institutionnelle étant donné qu'il s'agit de connaître les institutions et associations qui accueillent les personnes en difficulté et en errance, les démarches qu'elles suivent et enfin se faire accepter par ces institutions. Et finalement intellectuelle car la découverte d'une bibliographie sur la précarité dans la cinquième puissance économique mondiale différait de mes recherches précédentes, et découvrir que les recherches sociologiques exclusivement dédiées aux femmes en errance sont presque inexistantes a accru encore mon intérêt et mon engouement pour ce sujet.

D'abord je visite silencieusement la ville, sans avoir aucune expérience au départ : je visite les endroits visibles comme la place Kléber où j'observe pendant tous les après-midis les rencontres des personnes. Les premières observations se font surtout dans des endroits de grande concentration. En faisant plus attention autour de moi en ville, en marchant, dans le tram, dans l'Université, à la Gare SNCF je commence à apercevoir certains comportements qui m'échappaient auparavant, comme les personnes qui prennent la tram D tard le soir, qui vont jusqu'au terminus Aristide Briand (maintenant cette ligne va jusqu'à Kehl). Souvent lorsque c'était le même tram qui partait en sens inverse les gens restaient et se réchauffaient, se reposaient, ou dormaient. Ou cette femme qui se reposait dans l'université les après-midis avec tous ses bagages quand l'hiver était fini.

Pour avoir un contact plus direct avec mon sujet j'étais bénévole dans l'association *Entraide le relais*. Ce bénévolat consistait à aller une fois par semaine à l'accueil de jour de l'association et aider à la préparation de boissons chaudes et froides selon la demande des personnes qui venaient à l'accueil, où l'on pouvait partager différents jeux ou simplement parler. Le début du bénévolat a été compliqué car je n'osais pas aller vers les gens et leur parler de tout et de rien. Mais avec un peu plus de temps d'adaptation dans

l'association, j'ai pu rencontrer différentes personnes. Mes interlocuteurs étaient essentiellement des hommes

Ensuite, j'ai fait un stage de deux mois dans la même association. Ce stage m'a surtout appris comment les éducateurs spécialisés rencontrent les personnes qui sont à la rue. Cette expérience a été très importante car j'ai fait les premières rencontres en dehors de l'association et elle m'a donné les connaissances nécessaires pour aller à la rencontre des femmes en errance en dehors de tout cadre associatif.

Il est important de préciser qu'en tant que bénévole ou stagiaire je n'ai jamais eu accès aux dossiers des personnes rencontrées.

Chapitre I

Arriver à la rue

Les raisons pour lesquelles ces femmes se sont retrouvées à vivre en condition d'errance sont très différentes les unes des autres : les problèmes avec la famille, le rêve d'avoir une meilleure vie en France que chez elles, ou simplement la perte d'emploi ayant pour conséquence le retard de factures puis la perte du logement, ou encore, se retrouver sans autre alternative que la rue.

Adriné est une jeune femme arménienne divorcée de 27 ans avec une petite fille de 9 ans. Elle a fini ses études de juriste en Arménie et parle 4 langues : l'arménien, le russe, l'anglais (appris pendant ses études) et le français qu'elle apprend en parlant avec des autres personnes. Elle va aussi à la bibliothèque pour chercher des méthodes de langues. Adriné est arrivée en France en 2013 à la recherche d'une vie meilleure pour elle et sa fille. Elle a demandé l'asile. La réponse de l'OFPPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides) a été négative, désormais elle fait une demande auprès de la préfecture pour « raison de maladie », comme elle l'affirme lors de l'entretien. Quand elle arrive en France, ses parents vivaient à Strasbourg, donc elle et sa fille ont pu loger chez eux mais la préfecture les a envoyés à Dreux, où elles ont trouvé une résidence en attendant la réponse de l'OFPPRA. Après avoir reçu une réponse négative, elle a dû quitter son logement. Ses parents ont alors reçu une réponse négative à leur demande d'asile et ont dû quitter le territoire français.²²Désormais, ils habitent et travaillent en Allemagne, et attendent une réponse à leur demande d'asile.

Adriné avait le choix entre Paris qui lui semblait plus convenable pour trouver un travail clandestin ou Strasbourg pour recommencer une vie sans ses parents. Elle a décidé de retourner à Strasbourg parce qu'elle avait fait des connaissances auparavant. Les premières semaines, elle et sa fille ont dû dormir à la rue, dans les chambres de copines,

²²L'OQTF (obligation de quitter la France) est une mesure qui est notifiée par la préfecture de département et ne pas par l'OFPPRA, et elle indique que les personnes concernées doivent quitter le pays dans un délai de 30 jours ou 48 heures selon la situation des personnes.

et parfois aux urgences de l'hôpital de Haute-pierre. Elle a appelé le 115 mais elle n'a pas pu avoir une place parce que son dossier était encore enregistré à Dreux.

Plus tard, elle a rencontré une bénévole qui l'a aidée à trouver une chambre gratuite dans une résidence universitaire privée. Elles ont pu y rester 2 mois, mais suite à leur départ, elles n'ont pas trouvé d'autre logement et l'errance a recommencé une fois de plus. Dans leur parcours, elles ont été sans logement permanent à plusieurs reprises.

Les raisons qui l'ont amenée à quitter son pays sont paradoxalement inverses à la vie qu'elle a actuellement, puisqu'elle vit actuellement une situation de précarité alors que l'objectif était de trouver une vie meilleure. Actuellement, elle a pour but de trouver des solutions à sa situation : « Je n'ai pas besoin de demander l'argent aux personnes, je ne peux pas baisser mes bras et aller pleurer à quelqu'un, je suis courageuse...je suis une personne qui est très contente d'être soi-même, ...la France ne m'a pas appelé, c'est moi qui a choisi, donc c'est moi qui doit chercher tout. »

Elle savait que sa fille avait le droit d'aller à l'école même si leur situation est pour l'instant irrégulière. Quand elle a demandé à la mairie de Strasbourg une place pour sa fille, elle a été refusée parce qu'elle n'avait pas l'acte de naissance. Pourtant, à Dreux sa fille a pu aller à l'école donc elle savait bien qu'il y avait des possibilités pour que sa fille puisse être scolarisée²³. Elle a commencé à prendre rendez-vous toutes les semaines avec la personne qui était chargé de lui donner une place à l'école, mais elle avait toujours la même réponse : « Il y avait deux personnes auxquelles il fallait parler à propos de l'école, la dernière fois que je suis allée, j'ai attendu jusqu'à que la deuxième personne soit libre pour pouvoir lui parler, je savais que la première avec qui j'ai parlé aller me dire la même chose, donc un jour j'ai décidé de changer de personne. J'ai attendu, j'ai attendu, et en fin j'ai pu parler avec l'autre femme, cette personne m'a donné un papier et elle m'a dit que je devais parler avec quelqu'un d'autre, elle m'a donné les coordonnées et je suis allé voir une femme africaine, je lui ai expliqué toute ma situation, je n'ai pas pleuré ni rien, je voulais juste que ma fille assiste à l'école, cette dernière dame m'a dit d'accord et elle m'a donné tout de suite les documents de la nouvelle école. »

²³Selon l'article L131-1 du code de l'éducation : L'instruction est obligatoire pour les enfants des deux sexes, français et étrangers, entre six ans et seize ans.

Madina est une femme tchéchène de 33 ans, sans études supérieures, divorcée deux fois et mère de deux enfants âgés de 9 et 13 ans qui sont en Tchétchénie avec leur père. Elle travaillait en Tchétchénie dans le commerce. Elle est arrivée à Strasbourg en 2013 avec sa mère de 70 ans. Le père de ses enfants ne la laisse pas les voir, parfois elle parle avec eux sur Facebook ou Skype. Elles sont venues en France pour demander l'asile mais la réponse de l'OFPPA a été négative. Sa mère a un cancer mais elle ne peut pas faire de chimiothérapie pour l'instant. Madina n'a eu aucun contact avec son père depuis toute petite, ni avec ses ex maris. Elle et sa mère apprennent le français dans l'association CASAS à Strasbourg une fois par semaine, elle aime beaucoup le cours. Elle explique qu'il y a de bons professeurs mais que c'est triste quand ils ne peuvent pas donner le cours. Tout comme Adriné, Madina est venue en France pour chercher une vie différente à la vie qu'elle avait chez elle et aussi pour essayer de faire soigner sa mère. Après un premier rejet, elle n'a pas pu avoir de logement stable, même en appelant le 115. La probabilité pour elle de trouver une place est très faible, en revanche, sa mère étant malade pourrait bénéficier de plus de chance.

La procédure auprès de l'OFPPA peut être longue. La première chose à faire pour les personnes qui sont sur le territoire français est de s'enregistrer à une association de pré-accueil chargée de guider les demandeurs d'asile dans toutes les démarches administratives. L'OFPPA propose une prise en charge de certaines conditions matérielles telles que le logement dans un centre d'accueil pour demandeurs d'asile ou un hébergement d'urgence, une allocation mensuelle (ADA) et un accompagnement dans les démarches administratives liées à la demande d'asile et aux droits sociaux. Cette prise en charge sera effective pendant toute la procédure de la demande d'asile. C'est grâce à ce dispositif qu'Adriné a trouvé un logement à Dreux et Madina à Strasbourg.

Csilla a 30 ans, hongroise, en errance avec son copain actuel depuis 6 ans. Elle est à Strasbourg depuis 6 mois, c'est la deuxième fois qu'elle reste à Strasbourg mais elle fait le tour des différentes villes de France, et parfois d'ailleurs. Elle a vécu dans la rue en Allemagne 6 mois avec un autre partenaire, puis elle est repartie en Hongrie toute seule. Sa vie familiale a été compliquée : « J'ai pas connu mon père, on était 5 à la maison, j'ai deux sœurs et deux frères. Je suis partie de chez ma mère à 15 ans, mais j'étais avec une tante jusqu'à 18 ans. Ça s'est mal passé, et je suis partie, j'étais à droite et à gauche... »

Elle rencontre quelqu'un qui lui propose de partir de la Hongrie et de rejoindre l'Allemagne, et ça c'est sa première errance en dehors de son pays, elle ne se souvient pas des raisons pour lesquelles elle est partie, mais elle n'avait pas de maison fixe pour se reposer tous les jours, donc partir en Allemagne avec son copain c'était trouver un espace qui lui appartenait : « ...je suis partie avec lui la première fois en Allemagne, je suis restée là-bas six mois, mais j'ai quitté ce mec, il était pas bien, il buvait beaucoup, il connaissait déjà la vie, tu sais, il était méchant, je pense qu'il ne m'aimait pas... mais moi non plus, je ne l'aimais pas, on dormait ensemble dans la rue, ou parfois chez des copains à lui... je n'aimais pas ses copains, quand ils buvaient, ils me cherchaient, tu vois, je faisais semblant de dormir, ou je disais que non, mais un jour j'ai décidé de partir parce que ça devenait lourd quand même tous ces mecs-là. »

Elle retourne chez sa mère avec l'espoir de trouver une place, mais elle n'est pas la bienvenue « je suis restée quand même une bonne année chez elle, même si elle faisait la tête ». Csilla commence à avoir des petits boulots comme vendeuse, mais elle ne trouve pas une place stable dans sa famille : « ...après je ne pouvais plus rester chez ma mère, et je suis allée vivre chez ma sœur, elle est mariée, et même elle a une petite fille, mais son mari, il était très violent, je disais à ma sœur de ne pas se laisser faire, mais rien, elle disait rien, parfois je sortais, ou quand je revenais, je trouvais ma petite nièce en pleurs, parce que le connard avait tapé ma sœur, c'est triste pour ma nièce, elle était toute gentille, elle dérangeait jamais, elle était bien sage, la pauvre. Mais un jour j'ai défendu ma sœur, et du coup ma sœur n'était pas contente, et je suis partie, j'avais la peine pour ma nièce mais je suis partie quand même, après je suis allée chez mon frère mais sa femme ne voulait pas de moi, et je suis partie aussi, donc après ça je me suis retrouvée à la rue, comme ça un jour, je n'avais pas de famille, ni rien. »

La rupture avec sa famille, laisse Csilla complètement seule, elle n'a pas de soutien matériel pour se protéger d'une vie en errance qui vient de commencer.

« Le premier jour je suis allée chez un mec que j'avais connu, lui aussi avait des problèmes avec sa famille et du coup le lendemain on est parti ensemble, et depuis je suis avec lui. Il est bien mon copain, tu sais il me tape pas, rien, rien, parfois il boit mais c'est pas souvent, on fait la manche séparé parce que comme ça on peut avoir plus, quand on est en couple, ça marche pas »

Marie est une femme belge de plus de 40 ans, avec des études supérieures qui n'ont pas abouti, elle a fait une École des Beaux-Arts, et aussi une formation dans la finance. Elle a 4 sœurs qui ont finalisé des études supérieures. Elle a eu un seul enfant qui est à présent majeur. On ne sait pas trop avec qui il a été élevé. Marie explique qu'elle a quitté le père de son fils car « il ne faisait rien », il ne s'occupait pas de l'enfant et il n'a jamais donné de pension alimentaire. Ils ne se sont jamais mariés. Ses parents ont fait des études, elle a 4 sœurs. Certaines de ses sœurs ont fini des études supérieures. Elle n'a pas terminé ses études en Art parce qu'à l'époque « cette une formation que seulement les enfants des parents riches peuvent la payer. A l'époque comme on considère qu'on ne gagne pas sa vie avec ça (études artistiques) c'était comme si j'avais voulu être sociologue ». Très bonne élève, elle parle avec fierté d'un prix qu'elle a gagné à l'École des Beaux-Arts en Belgique, elle a gagné parmi 5000 candidats de toutes les écoles d'art. « Je me complexais quand je n'étais pas très bien noté, parce que je savais que je pouvais faire mieux »

Son père est mort quand elle avait 10 ans. De ses deux parents elle a appris le goût pour la lecture, sans être militants d'aucun parti ils s'intéressaient par les problèmes sociaux de la Belgique et dans le monde. Elle considère sa famille comme appartenant à une « gauche chrétienne ». Elle quitte la Belgique, l'âge n'est pas très clair lors de l'entretien mais en tout cas après 18 ans. Elle a eu des problèmes avec la justice, elle affirme que le gouvernement Belge de l'époque l'accuse d'être quelqu'un qu'elle n'était pas : « Je suis partie de la Belgique parce qu'il y avait beaucoup de gens qui m'ont piégée, je suis partie avec une valise de 20 kilos et un gros sac à dos, toute seule... » Marie a été en errance à plusieurs reprises entre la Belgique, la France et la Suisse.

Margot est à la rue depuis 5 ans, elle ne boit pas, elle a 30 ans mais semble avoir un peu plus. Elle n'est pas mariée mais elle a un copain depuis 7 ans, ils sont tous les deux à la rue. Son copain a eu un cancer et il a dû quitter son travail, et c'est Margot qui subvenait aux besoins du couple. Margot s'est occupée tous les jours d'une personne âgée pendant 3 ans, mais la personne est décédée et Margot s'est retrouvée sans travail. Elle n'a pas pu recevoir le chômage parce qu'elle n'avait pas de contrat. Elle n'a pas pu retrouver de travail, les dettes se sont accumulées jusqu'au jour où le propriétaire leur a demandé de quitter l'appartement et l'errance a commencé.

Pour payer les dépenses de la vie quotidienne, ils font la manche séparément, mais c'est elle qui gagne le plus, elle dit que comme son compagnon est étranger, les personnes donnent moins d'argent. Elle fait la manche tous les jours, assise dans le même bureau de tabac du lundi au vendredi. Samedi et dimanche elle change de place parce que le bureau de tabac est fermé.

Chapitre II

Le quotidien

Ces femmes se battent tous les jours pour accomplir des activités qui semblent être simples mais qui représentent une lutte constante pour quelqu'un qui n'a pas un logement pour y vivre. Avoir un rituel au réveil fait partie de la vie quotidienne. On se lève, on mange, on prend une douche, on lit, on boit un café... il existe certains rituels qui font partie de la vie, jour après jour. « Toutes ces activités forment la trame de l'existence quotidienne. » (Javeau Claude, 1980 : 33) D'une certaine manière, ces activités construisent la vie qu'on vit jour après jour, et c'est en les développant qu'on construit sa personnalité ainsi que le regard que les autres portent sur nous. Il ne s'agit pas d'un découpage de temps, comme si l'existence était partagée en activités avec un temps minuté pour la remplir. C'est l'existence même qui demande de manger quand on a faim ou de dormir quand on est fatigué et c'est le corps qui exprime ces besoins. Mais le corps ne va pas exprimer seulement des manques biologiques, comme avoir mal au ventre quand on n'a pas mangé. Le corps est construit socialement et il représente aussi le social. « Le corps existe dans la globalité de ses composantes grâce à l'effet conjugué de l'éducation reçue et des identifications qui ont porté l'acteur à assimiler les comportements de son entourage » (Le Breton, 2004 :5)

La journée commence

La quotidienneté est remplie de rituels, dans la vie « non errante » quand une journée commence le fait d'avoir un endroit fixe où accomplir tous les rituels aide à la construction de l'organisation de la vie sociale. « La vie quotidienne est le refuge assuré, le lieu des repères sécurisants. Là où l'acteur se sent protégé au sein d'une trame solide d'habitudes, de routines qu'il s'est créées avec le temps, de parcours bien connus, entourés de visages familiers » (Le Breton, 2008 :149-150) Quand le manque des différents facteurs, comme un logement propre par exemple, rompt avec la norme de la quotidienneté d'avoir un seul endroit pour développer jour après jour les premiers rituels de la journée, des autres formes de rituels se créent. Les personnes en errance essaient de pratiquer certains rituels parfois dans la rue même, dans les chambres des amis qui

« dépannent » quelques fois par semaine, dans les voitures où elles dorment, ou simplement dans l'endroit où elles ont dormi la nuit précédente. Ce sont de rituels qui peuvent changer en demandant de l'espace où elles sont.

Adriné qui élève sa petite fille de neuf ans : « Je me réveille, peu importe où on est, je prépare ma fille pour l'école ». Le fait de que sa fille puisse aller à l'école tous les jours est un facteur très important pour Adriné qui organise sa journée dans le but d'envoyer sa fille étudier. « Peu importe où on est » rien ne va l'empêcher de continuer à répéter cette activité même si elles ont dormi dans une voiture. Dans la voiture aussi elle prépare sa fille, quand elle peut loger chez ses copines elle prépare sa fille et quand elles sont logées dans des hébergements d'urgence, la petite est toujours allée à l'école.

« Le rituel est un acte formel et conventionnalisé par lequel un individu manifeste son respect et sa considération envers un objet de valeur absolue, à cet objet ou à son représentant » (Goffman, 1973 :73) Le rituel principal, qui organise la quotidienneté de ses deux femmes, ne représente que la valorisation d'Adriné par l'éducation mais aussi que même si le lieu de réalisation du rituel change (elles dorment dans des différents endroits) il est accompli. La quotidienneté est changeante, « le fait social n'est jamais figé, éternisé, objectivable, sinon de façon provisoire. Il est vivant, tissé à l'intérieur d'un réseau de relations jamais réellement stables, toujours à la recherche d'un nouveau rapport. » (Le Breton, 2008 : 149) Et donc l'espace dans de circonstances particulières comme l'errance n'empêchent pas la création et réalisation du rite.

Pendant que sa fille étudie, Adriné passe ses journées au centre commercial Rive Etoile, à la Médiathèque Malraux ou/et aux Halles. Sa fille peut manger à la cantine qui est payée par le Secours Populaire.²⁴ Après l'école toutes deux vont à la Médiathèque pour faire les devoirs. « A la médiathèque, il y a tout pour rester tranquilles, il y a des toilettes, il y a aussi de l'eau gratuite, et pendant l'hiver on reste jusqu'à la fermeture » Les week-ends

²⁴« Né en 1945, le Secours populaire est une association à but non lucratif, reconnue d'utilité publique et déclarée Grande cause nationale. Celle-ci est habilitée à recevoir des dons, des legs et des donations. L'association s'est donnée pour mission d'agir contre la pauvreté et l'exclusion en France et dans le monde et de promouvoir la solidarité et ses valeurs. Elle rassemble des personnes de toutes opinions, conditions et origines qui souhaitent faire vivre la solidarité. » <https://www.secourspopulaire.fr>

et les mercredis après-midi sont différents car il n'y a pas d'école, donc elles cherchent comme s'entretenir en dehors des horaires scolaires. Quand Adriné peut, elle inscrit sa fille dans les différents ateliers que les associations proposent pour les enfants.

Pour Madina qui se charge de sa mère les journées sont différentes : « ça dépend où on dort, on doit se réveiller très tôt, soit six, sept ou huit heures ça dépend. On se réveille, on marche jusqu'à que ça soit midi, et après on va manger chez Caritas ou l'armée de Salut. Après j'appelle ma copine pour savoir si son mari est là, ma mère est toujours fatiguée donc s'il est pas (le mari de son amie) là on peut aller chez elle pour qu'elle se repose. On va pas à la médiathèque, on est souvent dans les bus et dans les trams, pour être au chaud, ou parfois on va à Auchan ou Leclerc pour regarder des trucs... » Quand la mère de Madina trouve une place dans un hébergement d'urgence, elle doit aller chercher sa mère le matin. La routine de Madina change en fonction du lieu où elle et sa mère dorment.

Ces descriptions de journées sont les jours « classiques », mais quand Adriné et Madina doivent faire des démarches, par exemple pour leur titre de séjour, elles s'organisent d'une manière différente. L'errance est associée à la perte de toutes sortes de repères, comme par exemple le temps, parfois l'oubli d'un rendez-vous peut entraîner des difficultés administratives. Ces deux femmes, qui ont respectivement à leur charge leur fille et leur mère et qui partagent leurs nuits entre la rue et un logement depuis 3 ans, n'ont pas perdu la notion du temps. Elles savent très bien quand elles doivent se présenter à un rendez-vous, elles utilisent leurs portables comme tout le monde pour regarder l'heure et annoter des informations importantes, elles restent aussi communiquées avec leurs familles et amis dans les réseaux sociaux (Facebook, Instagram, Skype). Il semble que le temps de l'errance peut jouer dans la perte de repères : « L'errance est profonde, psychologique, liée à une précarité matérielle dans la durée ; elle n'a de sens que dans le temps (10 ans, 15 ans...) et le temps semble un indicateur essentiel pour mesurer le stade de l'errance » (Vaneuville, 2005 :33)

La journée de Csilla, commence en ramassant toutes ses affaires de l'endroit où elle a passé la nuit, elle me dit qu'une de ses pensées les plus courantes est liée à l'organisation de ses affaires : « je me dit que peut-être je dois me débarrasser de trucs pour que ne soit

pas lourd ou pour récupérer des choses plus utiles, tu sais c'est toute une organisation être à la rue » Chacun prend (Csilla et son copain) une partie des sacs et ils les ramènent avec eux là où ils font la manche. Les sacs à dos ou les nombreux sacs plastiques peuvent être marqueurs de stigmatisation et aussi ils gênent les déplacements. Csilla affirme que gérer l'ordre de leurs affaires la quantité est important pour l'organisation du reste de la journée.

Elle continue : « On doit s'activer toute suite, surtout quand il fait froid...boire un café ou quelque chose...mes journées sont assez simples, je m'assois le matin ici, et je fais la manche, après on va manger, et je fais la manche encore une fois jusqu'à 17 heures, après je vais voir mon copain, il est à la grande rue, maintenant » La manche est considérée pour Csilla comme une nécessité pour réunir l'argent nécessaire pour la nourriture²⁵ d'elle, son copain et son chien.²⁶

Margot, elle, commence ses journées à 11h00 du matin, et se retire entre 17h00 et 18h00, ça dépend de l'heure à laquelle son copain passe la chercher pour ensuite partir ensemble. Margot se prépare beaucoup le matin, elle prend soin de ses cheveux et se maquille. Le matin souvent elle s'occupe de ses rendez-vous, par exemple les entrevues avec l'assistante sociale, ou la rédaction de documents administratifs. Elle est assez discrète sur la routine qu'elle a en dehors des horaires de la manche. Ensuite, elle passe le reste de la journée assise, à faire la manche. Margot utilise son portable pour savoir l'heure et la date. Elle aime bien boire un café le matin pour bien se réveiller. Margot est en couple, et elle ne dort jamais sans son copain, elle arrive avec lui là où elle fait la manche, ensuite il part pour la faire de son côté, et l'après-midi c'est pareil, elle l'attend pour que lui l'aide à porter tous les sacs et ils repartent ensemble. Elle me dit qu'elle ne part jamais toute seule parce que son copain ne veut pas elle porte toutes les affaires toute seule, il faut mieux qu'il le fasse. Elle me dit que ça fait partie du charme de son copain, être si considéré avec elle. Le fait d'être assise toute la journée a entamé de problèmes aux genoux, elle a mal quand elle est assise et quand elle marche maintenant aussi.

Marie ne raconte pas de descriptions très précises sur la manière dont ses journées commencent mais le temps qu'elle a passé en situation d'errance est plus long que Madina

²⁵On se réfère à ce sujet dans thème suivant : Alimentation

²⁶Pendant les rencontres avec Csilla, j'ai pu voir son chien une seule fois, le même jour qu'elle m'a présenté son copain. Elle fait la manche toute seule.

et Adriné. Maintenant qu'elle vit dans un logement, ses journées commencent et s'organisent différemment. Elle a des souvenirs très précis de certains aspects, comme par exemple lorsqu'elle prenait une « douche » dans sa voiture, ou les sentiments qu'elle avait quand elle était dans la rue, thèmes qui seront abordés plus loin.

Selon Pierre Vidal, il existe trois types de comportements chez les femmes en errance urbaine : l'indécision, la discrétion et la position d'alerte. L'indécision est liée plutôt à la non-prise de décision de la part des femmes de changer leurs situations familiales et conjugales, d'assumer la charge des enfants²⁷.

La discrétion pour ne pas se faire remarquer, pour ne pas laisser savoir aux autres qu'elles sont à la rue par crainte d'être jugées car elles n'accomplissent pas le rôle de mère, épouse ou fille. La position d'alerte est une situation qui concerne tant les hommes comme les femmes en errance, mais la particularité de femmes est qu'elles doivent faire face aussi à la domination masculine. Cette domination ne se trouve pas seulement dans la rue, elle est aussi dans les institutions d'assistance. Ces trois types de comportements qui sont plutôt des traits qui peuvent apparaître dans certaines circonstances dans la vie de ces femmes. Dans les sous-chapitres suivants on va apprécier certains de ces traits, qui ne sont pas fixes, définitifs, et qui ne définissent pas ce qu'elles sont ou font.

Il y a cette idée courante qui dit que les personnes à la rue sont très désorganisées, bazardeuses, qui n'ont pas la notion du temps qui passe, du jour, de la date, etc...L'hétérogénéité des personnes à la rue montre pourtant qu'elles n'ont pas perdu la notion du temps, mais qu'il existe cependant des obstacles au fait de se rendre à l'heure et au jour précis à un rendez-vous. Il me semble qu'elles ont leurs propres organisations du temps. Elles réfléchissent à leurs journées, à comment elles pourront les organiser. Contrairement à l'image d'inactivité souvent associée aux personnes en errance, on voit donc que survivre dans la rue demande une organisation stricte de son emploi du temps.

Vivre à la rue c'est aussi avoir des connaissances, pouvoir se repérer dans l'espace et dans le temps, pour aller manger, dormir (réfléchir au réveil aussi), savoir la bonne heure, le bon jour et le bon endroit pour faire la manche par exemple. Toutes ces connaissances font partie de leur organisation quotidienne. Faut-il prendre en compte leurs

²⁷ <http://www.predat.net/documents/Annuaire.pdf>

connaissances et leurs impératifs dans l'organisation des journées pour faire un lien avec les organisations de prises en charge ?

Alimentation ²⁸ :

L'homme se nourrit de sens avant d'ingérer des aliments.

David Le Breton

Anthropologie du corps et modernité

L'alimentation des personnes en errance n'est pas un sujet très développé en sociologie. Dans le chapitre XII du livre « Figures de l'exclusion : Parcours de Sans Domicile Fixe » de Jacques Guillou et Louis Moreau, les auteurs se posent les questions suivantes : « Est-ce qu'ils mangent ce qu'ils choisissent de manger ? Est-ce qu'ils mangent tous de la même manière et les mêmes aliments ? Quelle place l'alimentation occupe-t-elle dans leur vie ? » (Guillou, Moreau, 2003 :125) Les auteurs font une différence entre le sous-prolétariat et les SDF, apparemment l'alimentation chez les sans domicile n'est pas une « préoccupation constante » (Ibidem : 126) et les inquiétudes les plus importantes sont : trouver un logement, un travail, la sexualité et les vêtements.²⁹ Ce court chapitre est l'une des premières pistes que l'on peut trouver sur l'alimentation de personnes errantes, mais

²⁸ Voir l'annexe N1 pour des informations par rapport aux Associations à Strasbourg et la distribution de repas.

²⁹ Il me semble important de mentionner la définition que les auteurs donnent aux SDF. Dans le même chapitre ils font une différenciation entre SDF : « nous distinguons les SDF dans la misère noire, avec des degrés de désocialisation et de désaffiliation dans la misère, des SDF dans la misère absolue qui sont les clochards... » (Guillou, Moreau, 2003 :126)

il peut aussi montrer, d'une certaine manière, la façon dont la sociologie pensait la précarité. Sur les dernières lignes du chapitre :

Ce bref aperçu sur l'alimentation SDF n'a pas pour but de répondre complètement aux questions posées. Il veut seulement montrer qu'il y a une spécificité de l'alimentation des SDF due à la misère qui n'est pas seulement misère économique, mais misère sociale, psychique, culturelle, morale. C'est, là aussi, leur humanité qui est mise en cause par eux-mêmes et par la société où ils vivent. (Ibidem :132-133)

Il est vrai que les passages dans la rue abîment, et réussir à avoir de quoi manger peut devenir une véritable lutte. Mais c'est une lutte aussi d'organisation, de connaissances, de transport, de temps et d'envies liées au goût.

Par exemple, **Csilla**, en plus de parler de la manière dont elle obtient de l'argent pour s'acheter à manger et des associations qui viennent à sa rencontre, parle du futur et de la première chose qu'elle fera lorsqu'elle trouvera un travail : « Mes projets, tu sais comme tu vois (elle fait la manche avec un petit panneau où elle écrit : je cherche du travail) je voudrais travailler, comme ça je peux avoir une maison, et je vais pouvoir acheter mes choses à moi...et je vais cuisiner... » Pour elle, le fait de pouvoir préparer ses propres aliments est très important, elle ferme les yeux pour se souvenir des repas qu'elle préparait auparavant, et continue : « tu sais moi je fais la manche, mais je fais pour manger, je n'aime pas aller au Resto du cœur, je n'aime pas le repas , c'est pas bon, et parfois...le gens me donnent de trucs, mais parfois je n'aime pas ce qu'ils me donnent, c'est pas bon, ou la date est pas bonne, et du coup je ne veux pas manger ça, » Son désir de goût et l'importance qu'elle porte sur la date de péremption des aliments montrent bien que l'alimentation n'est pas seulement le fait de satisfaire une nécessité biologique.

L'alimentation est aussi une satisfaction sociale avec des attentes, c'est satisfaisant de manger ce que l'on aime : « ...du coup j'aime quand je gagne un peu d'argent pour aller acheter moi-même, j'aime choisir les produits, voir ce que j'aime et ce que je n'aime pas, voir les dates, tout ça, tout ça, et ensuite aller manger avec mon copain, même si c'est froid c'est pas grave c'est moi qui l'acheté, et je suis contente... c'est moi... c'est moi qui a acheté et a choisi ! » Csilla est très pointue sur le « moi », elle veut faire ses propres choix quant à ses repas. C'est la participation active de sa vie, et la réflexion sur les produits qu'elle va consommer : « ...il y a un autre truc, les gens me donnent beaucoup de

chocolats, et je n'aime pas trop, je veux dire, j'aime, mais tous les temps non, je veux aussi changer, mais à chaque fois, ils me donnent de gâteaux au chocolat, des pains au chocolat, des chocolats tous simples, je sais pas pourquoi, je vais devenir toute grosse³⁰ »

Ressentir la faim est un processus biologique, mais le goût est le fruit d'une construction sociale. Ces deux processus coexistent dans les personnes, donc on ne peut pas exclure l'un de l'autre. « Le plaisir de manger peut ainsi être lu comme une expérience émotionnelle et comme un objet de transmission construit culturellement et socialement autour de valeurs, de normes, de règles et de symboles. » (Dupuy, Poulain, 2015 :46) Penser que la vie dans la rue rompt complètement avec le goût et que seul le besoin biologique persiste est une erreur. Csilla a une vie d'errance mais elle n'a pas du tout oublié les choses qu'elle aime manger et celles qu'elle n'aime pas, elle sait que sa situation économique est compliquée mais l'envie de vouloir choisir ses aliments ne change pas parce qu'elle ne peut pas les acheter sans l'argent de la manche.

Le sociologue Matthieu de Labarre analyse l'expérience du mangeur moderne dans trois types de processus : la socialisation, l'externalisation et la subjectivation. La socialisation est l'incorporation par l'individu des normes sociales par rapport aux styles d'alimentation liés à la culture et l'économie : « Les individus fondent leurs pratiques et leurs jugements sur des normes et des valeurs inculquées principalement au sein de leurs familles qui reflètent leurs conditions (appartenance à une culture, à une classe d'âge, à un genre et à une position sociale). » (De Labarre, 2001) Il me semble que bien que la socialisation ne soit pas rigide, c'est-à-dire qu'elle est toujours en train de se faire, elle crée des nouvelles connaissances et des nouvelles attentes, les normes culturelles et les connaissances acquises dans les premières socialisations, en prennent les concepts de Berger et Luckman³¹, ne s'effacent pas dans l'errance où les conditions de vie peuvent

³⁰ Pendant cette conversation qu'on a il y a un passant qui vient et offre à Csilla trois morceaux de gâteau au chocolat. Elle mange un, elle garde dans son sac l'autre morceau pour son copain et elle m'a offert le troisième.

³¹ La socialisation primaire est la première socialisation que l'individu subit dans son enfance, et grâce à laquelle il devient un membre de la société. La socialisation secondaire consiste en tout processus postérieur qui permet d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de la société. Berger Peter, Luckman Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Armand Colis, Version Kindle, 2012, pp 215

être extrêmes. Dans la postface de l'ouvrage de Berger et Luckman, François de Singly explique :

L'individu conserve le monde intérieur de sa socialisation primaire, mais il l'élargit en fonction de ses besoins. Il crée des pièces supplémentaires – des « sous-mondes » - qui sont « généralement des réalités partielles en contraste avec le « monde base » » (Berger et Luckman, 2012 :286)

Les sujets en errance doivent manger ce que le monde leur offre, c'est-à-dire ce que les différentes institutions ou les passants proposent. Comme on peut constater dans le discours de Csilla les envies et goûts qui ont été construits dans les socialisations d'auparavant, sont toujours là, dans le corps, dans la pensée et dans la relation avec les autres. Si on oublie que les personnes en errance sont des êtres sociaux, et non des « assistées » sans aucune type socialisation, on peut se tromper sur ce qu'on croit qui est nécessaire et correct pour leurs vies.

En 2003, la société française Nutriset qui vise à « ... nourrir les populations vulnérables dans les pays du Sud et fournir aux acteurs humanitaires et de la santé des produits nutritionnels innovants et efficaces. »³² propose un produit pour améliorer la qualité nutritionnelle des personnes vivant dans la rue : le Vitapoche. La création de ce produit s'est appuyée sur des recherches concernant le statut nutritionnel de personnes « sans abris » (terminologie utilisée par l'entreprise)³³. Le résultat est une pâte chocolatée qui apporte du calcium, du zinc, des vitamines C, B1, B9, PP, B12, E et D. Les créateurs de Vitapoche ne cherchent pas à remplacer les repas préparés ou l'aide que les institutions donnent, ils apportent simplement un supplément visant à améliorer la qualité nutritionnelle de l'alimentation. Cette invention n'a pas eu le succès attendu. Les personnes ne consomment pas le produit. La qualité du produit n'est pas remise en cause, le rejet proviendrait plutôt de cette idée de bien nourrir les personnes « sans abri » en leur remplissant le corps, Bien qu'il ait été conçu comme un produit qui prend en considération

³² www.nutriset.fr

³³ Voir pour tous les renseignements sur les recherches : Darmon Nicole, Briend André. Prévention des déficiences chez les personnes sans-abri : intérêt d'un aliment de rue enrichi. Cahiers d'Economie et de Sociologie Rurales, INRA Editions, 2006, 79, pp.53-66.

les difficultés que les personnes à la rue peuvent endurer, tous les facteurs sociaux de ces personnes disparaissaient, ainsi que leurs conditions de vie quotidienne :

Le Vitapoche® est un aliment riche en énergie (500 kcal/100 g). Ceci représente un atout majeur pour une utilisation dans la rue. Tout d'abord, la forte densité énergétique permet d'avoir un sachet de petite taille, facile à glisser dans la poche. Ensuite, du fait de sa richesse en lipides, la pâte est fortement hydrophobe, ce qui lui confère une très bonne stabilité microbiologique (on n'observe aucun développement bactérien dans un sachet ouvert, même s'il a été contaminé volontairement et laissé ouvert à température ambiante pendant plusieurs jours... Darmon, Briend, 2006 :59

Le projet a donc été complètement suspendu, il n'a pas eu de succès auprès des personnes³⁴concernées. Manger signifie plus que remplir les estomacs des gens. « La gustation est une autre donnée sensorielle qui scande le quotidien à travers les nourritures ingérées. Elle implique l'incorporation d'une part du monde, son intégration en soi. » (Le Breton, 2011 :177) Le goût est une construction sociale et l'errance ne signifie pas la perte absolue des toutes les appréhensions sociales. Marie ferme les yeux et se souvient de la mauvaise nourriture qu'elle a mangé pendant son errance, elle dit qu'elle se rappelle surtout des choses qu'elle détestait le plus, « quand quelqu'un me filait de choses que je n'aimais pas...mais j'avais faim, tu peux pas dire non... »

La reconnaissance de ces personnes en tant que sujets ayant une sociabilité dans le même monde que les « non errants » permet en effet de voir ces personnes comme faisant partie de cette société et donc les caractéristiques sociales de la construction du goût, du plaisir et déplaisir des aliments font partie de leur propre sociabilité. « La relation à l'alimentation est toujours marquée d'affectivité » (Ibidem, 2011 :177) Csilla et toutes les femmes interviewées ont des désirs et des goûts qui sont une construction sociale. Elles ne diffèrent donc pas du reste de la société, des « non errants » ayant un logement stable

³⁴ S'est alors instituée une surveillance purement nutritionnelle (en dehors du caractère gustatif) de l'alimentation des SDF par le ministère de la Santé, pour pallier le déficit en fruits et légumes frais, par des suppléments vitaminiques diverses et systématiques incorporées dans l'alimentation distribuée. Cette attention exprime les limites de la considération portée à ces personnes à la rue, sur le plan alimentaire, alors que la plupart seraient à même d'assumer leurs choix alimentaires et la cuisine permettant de les préparer, si du moins elles étaient logées. Torrelle Daniel, *De l'usage des SDF*, 12 Septembre 2016 [en ligne] (consulté le 04/04/2017)

pouvant faire leurs courses en choisissant les produits qui leur conviennent. Certes, les conditions pour obtenir les aliments ne sont pas les mêmes, mais les deux « mondes » ont eu une construction sociale de la réalité.

Pour obtenir des aliments par exemple Adriné a deux manières pour se débrouiller : « Au resto du CŒUR, là-bas je peux aller manger gratuitement, chaque lundi, mercredi et vendredi, tu peux avoir un repas, les autres jours, c'est juste un gâteau, des choses comme ça, mais aussi j'ai une aide du Secours Populaire, j'ai reçu beaucoup la dernière fois, mais je dois aller faire la cuisine chez des amis et après ramener tout avec moi. Mes affaires, je laisse beaucoup chez des amis, tu ne peux pas savoir où est ton truc, chez tel ami ou chez un autre, il faut le trouver, ce n'est pas facile, c'est toujours difficile... » Adriné explique aussi que même si elle reçoit beaucoup d'aliments, elle doit les cuisiner pour en profiter, mais elle doit d'abord trouver un endroit pour faire les repas, souvent elle les fait chez des amies à elle, quand elle voit qu'elle ne pourra pas cuisiner ou qu'elle ne pourra utiliser qu'une partie de ce qu'elle a, elle en offre à ses connaissances qui pourraient en avoir besoin. Quand elle cuisine, elle doit ramener toutes les préparations avec elle, ou parfois elle en laisse quelques-uns chez ses copines pour aller les chercher un autre jour. C'est une manière intelligente de gérer ses propres ressources, elle ne gaspille rien, elle sait qu'elle dans une situation difficile donc elle préfère trouver des moyens pour que tout profite à elle et sa fille ou simplement à quelqu'un qui en a besoin.

Pour le sociologue Torrelle Daniel l'alimentation est sur une sphère entre la dépendance et l'autonomie :

L'alimentation des sans-abris est protéiforme. Elle comprend un domaine d'autonomie alimentaire des personnes et un domaine de dépendance alimentaire (soumise au don institutionnel). L'alimentation se construit donc sur l'articulation constante de ces deux registres, avec des variations de recours préférentiels à l'un ou à l'autre, suivant la situation et la saison. L'autonomie alimentaire s'exerce via l'argent de la manche mais aussi à travers l'obtention de denrées en contrepartie de petits services rendus aux commerçants (aider à sortir et à installer la râpette ou la machine à glace), le glanage sur les tables de fast-food ou à la fin des marchés, la récupération d'inventaires donnés ou jetés, mais aussi la consommation sur place en supermarché et le vol alimentaire (Terrolle, 2005 :27)

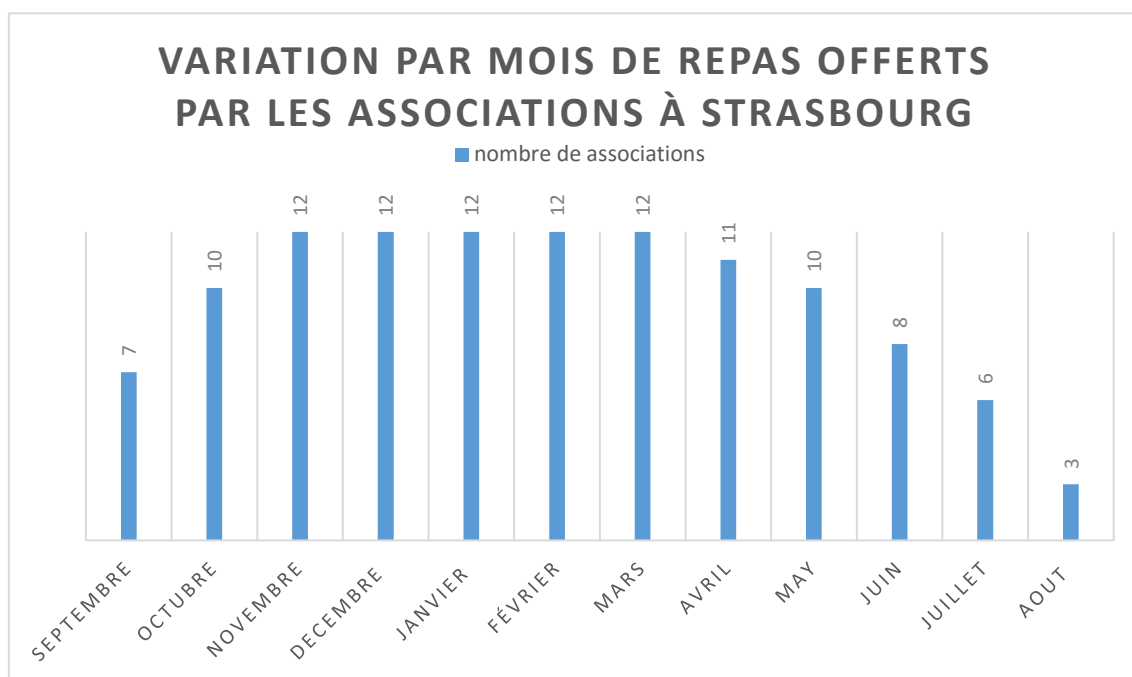
Adriné ne fait jamais la manche, elle peut bénéficier d'une aide alimentaire pour elle et sa fille grâce aux dispositifs mentionnés. Elle ne veut pas du tout demander de l'argent aux personnes, l'aide alimentaire lui suffit, elle dit qu'elle n'a pas besoin d'argent, elle voudrait juste avoir ses documents en règle pour pouvoir travailler et être indépendante. Elle a, pour le moment, une dépendance alimentaire totale des institutions. Madina et sa mère sont dans la même situation « on mange à Caritas ou à l'armée du Salut » Caritas Alsace est une association qui fait partie du réseau du Secours Catholique en France. Elle ne fait pas la manche normalement. Pour elle le fait d'avoir deux ou trois repas par jour, c'est un bonheur, sa mère a besoin d'avoir un régime différent, mais elles ne peuvent payer ou préparer tout ce qu'il faut pour maintenir le régime. Quand elles peuvent passer les après-midis chez ses leurs copines, elles préparent des repas du pays. Madina dit que ce sont de bons moments de partage, mais elle précise qu'elle est contente d'être en France³⁵.

Margot fait la manche pour des différentes dépenses : « ...pour manger, ça dépend, il y a beaucoup d'assos, parfois les gens me laissent de choses, de jus de fruits, des gâteaux, des choses comme ça, j'ai la chance, parfois il y a des gens sympas qui viennent avec des courses... » Elle reste souvent assise pendant des heures, si elle mange pendant ce temps est parce qu'il y a de passants qui ramènent des choses. Un jour pendant nos rencontres elle me montre très contente un sac avec de fruits, de jus, du pain et des cookies, elle me dit qu'elle apprécie beaucoup ces produits parce qu'elle peut consommer de fruits frais et sentir ils les font bien à son corps et à sa santé.

Elle continue : « quand j'ai assez d'argent le soir on peut manger quelque chose de différente quelque chose qui nous plaît vraiment... parfois... on va à l'Abribus l'hiver parfois... » Le changement de saison est un autre facteur qu'il faut prendre en compte pour l'organisation de journées. Les plus souvent les associations qui apportent une aide alimentaire sont présentes en hiver plus qu'en été. À Strasbourg sur les douze associations qui offrent de l'alimentation et qui sont renseignées sur le site web de la mairie de

³⁵ Dans le discours de Madina, elle est pointue sur le fait qu'elle est contente d'être en France, et qu'elle veut trouver un emploi. Elle ne se plaint jamais de quelque chose qui lui manque dans la vie quotidienne, le seul rapproche qu'elle fait est par rapport au temps d'attente pour avoir une réponse sur la demande du titre de séjour.

Strasbourg³⁶ (Armée du Salut, Caritas, l'Etage, La Fringale, Ordre de Malte, Saint Guillaume, Temple Neuf, Centre Kiener, Les sept pains, Abribus, Bus du Cœur, Strasbourg Action Solidaire) n'offrent toute l'année des repas aux personnes en difficultés. Le tableau suivant permet de visionner les associations qui proposent des repas (petit déjeuner, midi ou soir) par mois de l'année.



On peut constater à première vue que toutes les associations sont actives les cinq mois les plus durs de l'hiver (novembre, décembre, janvier, février, mars) et elles sont moins présentes en été, spécialement au mois d'août. Dans ce graphique on ne peut pas observer les cas particuliers, comme la variation de l'ouverture des restaurants des associations les jours de la semaine, il y a certaines associations qui ne proposent pas tous les jours de la semaine des repas. Si on regarde l'annexe 1, par exemple, le mois d'août, l'association Action Solidaire est présente toute l'année, elle va à la rencontre de personnes à la rue tous les mardis assurant ainsi un repas par semaine.

³⁶ www.strasbourg.eu

Les personnes en errance doivent donc, après une brève analyse sur les conditions d'obtention de repas préparés, chercher d'autres moyens pour trouver de quoi manger. Il peut aussi arriver que, comme le raconte Marie, hors-entretien, qu'une fois elle a dû choisir entre manger dans l'association où elle se rendait souvent où aller chez le médecin car la distance entre les deux était tellement énorme qu'elle a décidé d'aller chez le médecin et manger le soir. C'était son seul repas de la journée. L'alimentation n'est pas seulement liée aux conditions dans lesquelles les associations pour distribuent les repas. Il y a d'autres facteurs qui entrent en jeu quand à la possibilité de se restaurer pendant la journée.

Comment se procurer des repas n'est pas la seule réflexion de ces femmes. Bien sûr c'est un grand soulagement que les différentes associations distribuent des repas pendant l'année, mais nous ne devons pas oublier, en tant qu'êtres humains, la complexité qui existe entre nos envies physiques, biologiques et sociales.

Dormir

L'étrangère

Sdf, sep, clocharde, handicapé,

Nomade

Et quoi encore ?

C'est ainsi que le monde nomme l'autre

L'étrangère

Monique Maitte

Poète et porte-parole du Collectif SDF Alsace

Retrouver en endroit où dormir chaque nuit, c'est la lutte de ces femmes. Elles ne veulent pas dormir dans la rue, et pour elles cette option est toujours la dernière. C'est une lutte parce qu'elles ne veulent pas se résigner, pour elles-mêmes ou pour ceux qui dépendent d'elles. La recherche d'hébergement (surtout en appelant au 115) est une des préoccupations de la journée, et peut être est la plus mise en valeur dans les articles journalistiques ou documentaires. Dans cette partie on va réfléchir sur la recherche des hébergements d'urgence bien sûr, mais aussi sur les autres démarches que les femmes

font pour trouver un endroit où se reposer, le réveil, les heures de sommeil, et les inconvénients au moment du sommeil.

Le sujet n'est pas nouveau : le 115 du Samu social est saturé partout en France, et c'est la presse qui fait le rappel chaque année, surtout pendant la période hivernale. Voici-ci quelques exemples : en 2014 le 115 de Seine-Saint-Denis recevait en moyen « 6 800 [appels] pour 15 écoutants et la durée d'attente pour avoir un interlocuteur pouvait dépasser trois heures. »³⁷ Sur le site du Samu Social de Paris s'affiche : « Une réponse positive sur 3 demandes pour les hommes, 1 sur 8 pour les femmes et 1 sur 15 pour les couples, la pénurie de places qui s'est amplifié cette année met les équipes du 115 de Paris dans l'incapacité de répondre aux demandes d'hébergement qui lui sont faites. »³⁸ Et Strasbourg ne fait pas d'exception, en 2016 :

A Strasbourg le 16 août dernier, le 115 a reçu 250 demandes d'hébergements, raconte Jean-Michel Hitter, le président du service intégré d'accueil et d'orientation (SIAO) qui gère le SAMU social. Parmi les demandeurs ce jour-là, 170 personnes isolées et 20 familles. Au total, seulement 37 personnes ont pu être orientées vers un logement. Et le 16 août n'est pas une journée exceptionnelle. En moyenne, chaque jour à Strasbourg seules 10 et 20% des personnes qui appellent le 115 finissent par décrocher un hébergement ...³⁹

Pendant hiver 2016/2017 à Strasbourg, les efforts des associations (notamment le Collectif sans dents mais pas sans droits) ont permis d'ouvrir des places supplémentaires dans différentes structures comme des gymnases pour les nuits les plus froides. Selon le Collectif Les Morts à la Rue, en 2016 il y a eu les décès de 501 personnes en France. Sur le rapport 2015 du même collectif :

³⁷ http://www.lemonde.fr/societe/article/2015/02/12/hebergement-d-urgence-sature-le-115-de-seine-saint-denis-est-en-greve_4575178_3224.html

³⁸ <https://www.samusocial.paris>. Site consulté le 15/04/2017

³⁹ Porcon Romane, *En Alsace, le 115 est aussi débordé l'été que l'hiver*, [en ligne], Disponible sur : <https://www.francebleu.fr/infos/societe/en-alsace-le-115-est-aussi-deborde-l-ete-que-l-hiver-1471529845> (consulté 09/05/2017)

Les SDF ne meurent pas plus l'hiver que la population générale. Ni plus l'été. Les décès liés au froid (hypothermie, incendies) ne sont pas la première cause de décès des personnes « SDF » (1% seulement de décès par hypothermie en 2015). Ce sont les causes externes qui sont premières : accidents, agressions, suicides... pour les plus jeunes, et les cancers pour les plus âgés.⁴⁰

Ce n'est pas l'hiver qui tue les personnes c'est le manque de logement et la durée de cette problématique qui exacerbe les risques de décès. Dormir à la rue fatigue le corps, la durée du sommeil est courte, le fait de se réveiller plusieurs fois pendant la nuit ne permet pas le repos nécessaire pour la santé.

Mais il faut trouver toujours un espace pour pouvoir se reposer pendant la nuit ou la journée, parfois dormir quelques heures pendant la journée, même s'il y a beaucoup de bruit, est plus rassurant que dormir toute la nuit. Comme Anne Lorient raconte dans son témoignage : « De toute façon, la rue détruit le sommeil, elle impose une vigilance permanente, impossible de dormir en même temps que tout le monde, je m'assoupis où je peux pendant la journée » (Lorient, 2016)

Alors, comment est-ce que ces femmes se débrouillent pour dormir quand le 115 n'est pas toujours une option et elles n'ont pas de logement ?

Adriné sent toujours qu'elle doit faire ce qu'elle peut pour trouver un hébergement pour elle et sa fille. Elle craint de rester dehors à cause du froid et de la fatigue que causent une nuit à la rue, elle me dit que quand sa fille et elle doivent dormir dehors, la petite est toujours très fatiguée pour étudier. Pendant la journée, quand elle résout la question de savoir où elles vont dormir la nuit, elle peut rester tranquille et faire d'autres activités, mais sinon elle passe toute la journée en cherchant un hébergement pour le soir. Elle préfère tenter toutes les possibilités d'hébergement, dormir dans la rue est sa dernière alternative : « Le soir, après la fermeture de la Médiathèque, je vais chez des amies ou dans des voitures. » Dormir dans des voitures a été une pratique récurrente pour Adriné, elle ne possède pas de voiture mais elle connaît des gens qui lui prêtent leurs voitures pendant quelques nuits ou les soirs quand il fait trop froid. La voiture semble être un choix

⁴⁰<http://www.mortsdelarue.org>

rassurant par rapport à la rue : « je n'ai pas peur quand on dort dans la voiture, je peux dormir tranquille » Pendant les nuits qu'elles ont passées dans une voiture elles n'ont jamais été dérangées à Strasbourg.

La voiture est un endroit de repos pour des personnes qui ont perdu leur logement et ce qui les reste comme lieu de repas est la voiture. Dans la presse un peu trouver quelques témoignages de cette situation, par exemple cette mère divorcée, avec un enfant à charge, et avec 2 CDI en tant que femme de ménage, qui est dans l'impossibilité de trouver un logement et dort donc dans une voiture et sa fille chez sa sœur :

Joséphine passe la nuit dans sa voiture, sur un parking. Elle ne l'a pas aménagé pour ne pas que l'on sache qu'elle y vit. « Personne ne doit savoir. » Alors, elle dort sur un des sièges, et laisse le chauffage allumé. Elle ne gare jamais sa voiture au même endroit car elle craint qu'on ne la lui brûle. « Je ne dors quasiment pas » ... Elle se déplace entre ses différents chantiers. « Je travaille toujours dans le stress ». Depuis qu'elle n'a plus de logement son état de santé physique et psychologique s'est dégradé, elle est tombée plusieurs fois au travail, a mal au dos et a une tendinite. Mais elle ne veut surtout pas s'arrêter, de peur de perdre son travail.⁴¹

La voiture conçue comme un moyen de transport, de mobilité et de passage devient donc un dernier recours pour avoir un « toit » pour se reposer. Elle est moins chère que le loyer d'un appartement et dans elle il est possible de ranger des affaires. Mais c'est n'est pas pour autant que la vie s'améliore. Adriné et sa fille dorment dans des voitures des autres personnes, elles ne possèdent pas des ressources matérielles pour dormir ou ranger leurs affaires dans endroit fixe. Se reposer dans une voiture est seulement une partie de l'organisation de ses journées.

Adriné doit toujours laisser ses affaires chez des amis. Quand elle a besoin de quelque chose elle doit savoir chez qui elle les a gardées. Elle contacte ensuite les gens pour savoir s'ils sont disponibles pour voir si elle peut aller chercher ses effets personnels. Si par erreur elle se trompe elle doit aller chercher chez ses connaissances ses affaires jusqu'à

⁴¹<http://www.rue89lyon.fr/2017/03/23/travailler-et-dormir-dans-voiture-quotidien-de-josephine-lyon/>

pouvoir trouver ce dont en a besoin. Elle doit ainsi réfléchir quotidiennement à ces éventuels contretemps dans la journée pour pouvoir accomplir sa recherche.

La vie quotidienne a un ordre qui donne sens au sujet pour la régularisation de l'organisation⁴² des objets ou des situations, la vie quotidienne de personnes en errance a un *autre* ordre, c'est-à-dire que l'organisation des objets ou des actions doit être arrangé en dépendant de la situation et le lieu (où elles dorment, mangent, se font plaisir). Un exemple d'une de conversations réalisées avec des femmes que je rencontrais pendant la recherche peut montrer l'ordre que ces femmes créent pour leurs vies. J'ai eu l'opportunité de parler avec une femme en errance qui se repose certains jours à l'Université de Strasbourg, parfois elle préfère ne pas être dérangée, elle m'a montré ses sacs, et elle avait un ordre très précis pour trouver ses affaires, elle avait des vêtements mais aussi des objets comme de photos des amis, une lettre, et ses documents personnels, tout ça dans un sacs plastique au cas ou la pluie ; un petit couteau de table et une cuillère aussi. Les objets qui servaient pour la nourriture étaient rangés dans un sac plastique bien protégé et fermé, elle me dit qu'il ne faut surtout pas laisser mélanger ces objets avec les vêtements. Cette réflexion peut paraître banale mais, il me semble qu'elle montre bien comment les personnes en errance ne sont pas des « êtres » en dehors de tout socialisation ou désorganisées. Elles gardent des habitudes, elles s'arrangent pour conserver un mode de vie que leur permet l'organisation. Csille aussi, partage avec son copain le poids de leurs affaires, tous les deux font la manche séparément, il prend toutes les affaires qu'ils ont pour dormir (sacs de couchage, des couvertures s'ils ont) et elle ramène les autres affaires le soir.

Adriné réfléchit à la situation de femmes et des hommes en errance : « Si mes amis ont de voitures je peux rester avec eux, pour les hommes c'est pire, parce que les hommes doivent être à la rue toujours, mais pour les femmes on peut avoir des places, j'ai connu quelqu'un qui a acheté une voiture, pour pouvoir dormir là-dedans, c'est très dur » Pour elle c'est important de faire des connaissances dans des associations, avec les bénévoles, avec les amis de ses amis, elle essaie toujours d'élargir son réseau pour avoir toujours une option d'hébergement, pour elle la présence de sa fille est indispensable, elle est bien

⁴² Régularisation, c'est-à-dire les actions qui se répètent dans la quotidienneté.

consciente que les personnes sont plutôt compréhensives et caritatives quand elles voient qu'elle a un enfant. « Pendant l'été on était bien, un mois et demi on était dans un jardin, de gens qui ont de jardin nous ont laissé dormir dans une tente... » Parfois elles vont aussi à l'hôpital d'Hautpierre. Adriné cherche toujours des façons pour ne pas rester dehors, et si vraiment elle essaie tout et qu'elle n'a pas d'alternative et qu'elle doit rester dehors, elle préfère que le lieu où elle dort avec sa fille n'apparaisse pas. Quelques mois plus tard, je sais qu'il y a une famille qui l'héberge de temps en temps pour ne pas laisser la petite fille dehors. Elle a développé des stratégies pour être à l'abri le plus souvent possible.

Madina est dans une situation différente que Adriné, car elle doit veiller sur la santé de sa mère malade, et ses réseaux de connaissances sont beaucoup plus limités. Madina et sa mère appellent au 115 tous les jours, parfois elles peuvent trouver des places ensemble, dans le meilleur de cas. Parfois il n'y a que sa mère qui est prioritaire et donc elle peut avoir une place mais Madina ne peut pas rester avec elle. Alors, Madina se débrouille pour dormir quelque part mais elle doit se rendre tôt le matin à l'hébergement où sa mère a dormi pour l'aider à marcher, s'habiller, descendre les escaliers, et pour aller chercher ensemble le petit-déjeuner. Elles n'aiment pas être séparées. L'autre option c'est de dormir chez une copine de Madina, mais il faut que le mari de cette personne ne soit pas à Strasbourg. Si le mari est en voyage, Madina et sa mère peuvent aller se reposer et dormir chez la copine, mais elles ne peuvent pas prendre de douche. Madina explique pourquoi : « l'eau chaude est chère et ma copine ne peut pas payer pour nos douches, je la comprends »

Quand ces deux options s'épuisent elles vont à l'hôpital d'Hautepierre. Normalement personne ne les dérange, elles peuvent y rester toute la nuit. Par contre elles ne peuvent pas se coucher donc elles doivent s'endormir assises. Le lendemain est toujours dur, se réveiller avec le dos qui fait mal et toujours avec la préoccupation de la santé de sa mère : « moi ça va, je peux résister, mais c'est ma mère qui a toujours mal... moi je prends des médicaments parce que je stresse, je suis stressée tout le temps, ma mère ne va pas bien... » Dormir chez quelqu'un ne garantit pas la satisfaction des autres besoins, parfois pour la situation économique de l'autre personne, ou simplement parce que la seule aide proposée c'était un lit.

Cette pensée de tous les jours : où on va dormir ce soir ? occupe une grande partie des réflexions que Madina se fait pendant sa journée. Toutes ces femmes ont connu qu'est que c'est avoir un lieu de repos fixe. Le fait qu'elles soient dans cette situation d'errance ne change pas la socialisation et les apprentissages initiaux, comme nous l'avons déjà mentionné dans le sous chapitre précédent. Madina a le désir toujours présent de pouvoir dormir dans un chez-elle, elle ferme ses yeux quand elle se souvient de sa maison, mais elle me dit qu'elle croit fermement qu'elle va avoir avec sa mère une meilleure vie en France. Elle est sûre que son corps va résister à tous les inconvénients qui vont arriver. Elle prend des médicaments par rapport au stress qu'elle accumule en vivant dans cette situation. La coordinatrice du collectif les Morts de la rue rappelle : « Vivre à la rue c'est un stress continuuel énorme. On n'a aucune protection »⁴³ Les efforts du corps pour vivre dans la rue ne se limitent pas à la corporalité physique du corps ; psychologiquement la personne se voit également affectée.

Marie connaît les différents hébergements en France mais aussi en Suisse et en Belgique. Elle se souvient du premier jour où elle est arrivée en Suisse : « ... j'étais complètement perdue, j'étais dans une association pour dormir, mais tu dois payer, tu ne peux pas rester longtemps parce que tu dois payer, 12 euros par jour ou 15 francs suisses par jour je crois, mais tu viens pas avec des milliers d'euros, tu peux pas survivre longtemps, donc finalement, c'était pas possible rester en Suisse, donc j'ai demandé qu'est-ce que je fais ? Ils m'ont dit : Strasbourg. » Elle raconte avec indignation qu'elle a confié dans ce même centre d'hébergement sa valise à une femme qui semblait très gentille, mais qu'elle lui a volée plusieurs documents très importants et quelques fromages qu'elle avait mis dans sa valise avant de quitter la Belgique.

Par rapport à ses expériences belges, elle explique: « Là, on te reçoit dans des centres, c'est par exemple par 10 jours, et après tu changes de ville ou tu dors à la rue, il y a des SDF qui te proposent de dormir dans des squats, mais avec mes problèmes je ne pouvais pas le faire, donc je choisisais des endroits où il n'avait pas personne, et où il ne pleuvait pas , je dormais aussi sur ma valise, avec une petite couverture, au milieu de la nuit, je me réveillais, même l'été... même l'été j'avais froid ! je ne pouvais pas dormir, j'avais

⁴³<http://www.humanite.fr/misere-vivre-la-rue-en-creve-633705>

toujours peur que quelqu'un me voit... j'allais souvent en dehors de la ville, j'arrivais complètement crevée, il y a des endroits où tu penses qu'il y a aura personne, mais tu vois passer de gardiens...tu trouves un endroit et pendant le nuit ils te demandent de bouger... »

Marie a été obligée d'aller se réfugier à la rue, elle n'avait plus la possibilité d'être hébergée par des amis ou sa famille, elle était en train de fuir de quelque chose qui m'échappe, mais elle vivait en constant changement, elle voulait trouver un refuge. Dans cette recherche de disparition qu'elle a entamée, elle a essayé de trouver quelque chose d'autre qui la protège. Elle avait peur de dormir dans les hébergements, peur de perdre tous les objets précieux qu'elle avait, donc elle « préférait » aller ailleurs, là où elle pouvait être seule, et être seule était aussi une protection et un danger, elle devait être toujours alerte.

Dans la vie courante le sommeil exerce un effet réparateur en déconnectant l'individu de ses responsabilités envers son environnement. Lâcher prise de toutes les inquiétudes du monde pour y revenir avec une force renouvelée après le repos, appel au calme, à la mesure. Pour continuer à se mêler aux mouvements du monde, il faut cesser un moment de s'y engager. Le Breton, 2015 :55

Marie ne pouvait pas avoir un sommeil réparateur, elle ne pouvait pas avoir le repos nécessaire pour apaiser ces idées. Le réveil constant à cause des bruits autour d'elle des personnes qui passent ou de la police qui arrive, de la peur que quelqu'un vole ses objets, de ce froid qu'elle dit sentir même en été, l'empêchait d'avoir nuits tranquilles ; répéter la routine d'interruption du sommeil laisse le corps et l'esprit fatigués, et quand cette pratique est une habitude par des circonstances extrêmes comme l'errance, dormir devient seulement un acte d'urgence car le corps a besoin du sommeil⁴⁴ qui ne va pas forcément de pair avec un véritable repos.

⁴⁴ Les recherches scientifiques liées à la privation du sommeil sont en développement, la recommandation la plus répandue est que les personnes doivent dormir entre 7 et 8 heures par jour. La privation du sommeil peut provoquer problèmes corporels graves, l'apprentissage, la mémoire, l'humeur et le temps de réaction sont affectés, la perte du sommeil peut causer aussi inflammations, hallucinations, hypertension, elle est liée aussi à l'obésité et le diabète. Pour savoir plus consulter : Killgore William, Sleep deprivation reduces perceived emotional intelligence and constructive thinking skills, Sleep Medicine , Volume 9 , Issue 5 , 517 - 526

Les difficultés pour trouver un endroit pour se reposer sont liés à l'espace, c'est-à-dire qu'il faut trouver un lieu qui protège de la pluie, du froid ou qu'il soit un minimum confortable. Mais le lieu du repos peut provoquer une angoisse, parce que la recherche rappelle la condition d'errance. Pour Marie le fait de « devoir » dormir dans la rue a provoqué chez elle une réaction négative contre elle-même. En racontant comment elle se débrouillait pour dormir pendant ses errances, elle ajoute : « ...le pire est que tu es moche, tu te sens moche, tu te sens mal, tu es fatiguée, tu as une sale gueule , tu peux pas te laver comme tu veux, et donc, à la fois tu souffres d'un immense sentiment de solitude et en même temps de promiscuité, donc les gens t'emmerdent parce qu'ils existent, je peux dire les choses comme ça, tu ne supportes plus le regard, tu ne supportes plus de les regarder, tu ne supportes pas leur indifférence, tu ne supportes pas de sentir qu'à la limite tu les gênes, parce que tu existes... » La colère qu'exprime Marie rassemble deux idées : la solitude et la promiscuité. La solitude de l'existence dans les conditions d'errance peut approfondir les problèmes liés à l'identité.

Le sentiment d'identité est le lieu toujours en mouvement où l'individu éprouve sa singularité et sa différence. Il est l'héritage de l'histoire passée à l'intérieur d'une configuration sociale et affective, et des innombrables identifications dont l'influence ne cesse de se redéfinir au cours de l'existence... La dimension sexuée, le fait d'être homme ou femme et de se sentir plus ou moins bien dans ce statut, joue un rôle essentiel. (Le Breton, 2015 :182)

Le fait qu'elle sente cette « promiscuité » est associé, il me semble, au regard des autres qui peuvent voir qu'elle vit dehors, qu'elle a dormi dans la rue à côté de sa valise : une partie de son identité est dévoilée, et elle sait qu'elle peut être jugée par les non-errantes. L'errante dans la solitude de son réveil sent ce regard du monde qui est immense.

Comment Marie reconnaît le regard du monde ? Marie, ainsi que toutes les femmes qui font partie de la recherche, appartient à la société. Les femmes en errance ne font pas partie d'une autre société.

Indépendamment de sa vision du monde et de ses pratiques, chaque SDF... connaît les normes, les valeurs et les représentations de son environnement et sait en quoi il s'en distingue. Cette compréhension du code culturel et des normes peut s'étendre, pour tout un chacun, à l'échelle d'une ville, d'une région, d'un pays, voire d'un continent pour ceux qui voyagent. (Rullac, 2005 :23)

Marie exprime, me semble-t-il, parfaitement la dialectique de ces sentiments et des pensées humaines. L'errance n'est pas une condition de désocialisation. Les personnes en errance éprouvent une grande solitude accompagnée de regards silencieux. La misère ne met pas en cause leur humanité, la misère met en cause l'Humanité, la société entière.

Csilla et son copain dorment dans une tente quand ils peuvent dans un parc qui n'est pas fermé la nuit à Strasbourg, mais sinon ils s'éloignent du centre de ville, ils vont dans un espace vert près de l'autoroute : « je n'arrive pas à bien dormir... je me réveille tout le temps, tout le temps, tu sais j'arrive pas à avoir le sommeil profond comme ça, je me sens toujours fatiguée... ». Quand elle fait la manche, parfois elle s'endort, elle se sent toujours épuisée et elle a souvent mal la tête, le sommeil n'étant pas reposant. Ils vont au ce parc très tard la nuit, pour que personne ne les voit s'installer. Csilla n'appelle pas le 115 parce qu'elle n'aime pas du tout être séparée de son copain, et lui n'apprécie pas non plus les hébergements. Parfois l'hiver ils acceptent des hébergements d'urgence seulement si tous les deux sont dans le même lieu. Le collectif Les Morts de la Rue, dans son ouvrage A la rue ! explique bien ces moments quotidiens :

Le réveil dépend aussi de l'endroit où on passe la nuit... Aucun de ces endroits n'assure une longue nuit de sommeil, soit parce qu'il faut l'occuper très tôt pour l'avoir pour soi, soit qu'il faut y aller très tard, quand personne ne peut pas vous voir s'installer ou dormir. Il y a toujours une grande dépendance du regard des autres, de leur présence pas particulièrement amicale ou compréhensive. (Les Morts de la Rue, 2005 :93)

Le réveil est difficile, si ce n'est pas la police que la réveille, c'est les voitures qui passent, le froid, ou comme elle explique : « il ne faut pas s'endormir trop parce que c'est dangereux » Avant d'être avec son dernier copain, elle a vécu quelques mois en Allemagne avec une autre personne. Elle dormait en groupe avec les autres dans un squat, mais elle savait qu'elle ne pouvait pas se laisser aller complètement quand elle voulait dormir. « Je t'ai dit déjà que les mecs là voulaient quelque chose avec moi, mais quand ils buvaient...une fois je me suis réveillée au milieu de la nuit et un était à mon côté et il a mis ses mains sous mes vêtements, mon copain était complètement bourré, il a rien vu » A partir de ce jour-là, Csilla se réveillait plusieurs fois pendant la nuit, seulement « au cas où » quelqu'un venait la déranger, il y a eu des nuits où elle préférerait ne pas dormir du tout parce qu'elle sentait qu'elle était en danger, et donc c'était le matin qu'elle allait se cacher quelque part pour dormir quelques heures tranquillement. « La menace physique

est ressentie de manière particulièrement forte par les femmes en errance. Elles vivent dans une tension permanente, dans une sensation de danger permanent... » (Vaneuville, 2005 :103)

Margot a des nuits parfois plus tranquilles, elle dort dans un squat avec un autre groupe d'amis et son copain. Elle n'appelle pas le 115, elle préfère se débrouiller avec son copain. Margot raconte qu'il y a des bonnes personnes autour d'elle, ils se protègent les uns les autres, elle ne se sent pas en danger quand elle dort. « Au début oui, quand tu te retrouves à la rue, les premiers jours sont très difficiles, j'avais peur de tout, je ne pouvais pas dormir...mais parfois je voulais dormir seulement pour tout oublier » Maintenant qu'elle peut sentir la protection nécessaire le soir, elle peut se reposer. Margot raconte que parfois même si elle voulait dormir pour ne pas penser un instant qu'elle n'avait que la rue pour se reposer, elle ne pouvait pas le faire car la nervosité l'envahissait : « les premiers jours je ne pouvais pas dormir, je pensais que tout pouvait m'arriver, tout, tout... » Elle a le regard perdu quand elle se souvient de cette époque, et donc elle a décidé ne pas avoir beaucoup de contact avec les personnes à la rue. Margot répétait à plusieurs reprises dans nos conversations qu'elle ne connaissait pas beaucoup de personnes à la rue, car elle préférait se maintenir éloignée de la dangerosité dans laquelle elle pouvait se trouver.

Santé :

Santé, hygiène, toilette,

« Un soir, j'ai osé demander des serviettes
hygiéniques à une femme. Eh oui, les
ombres de la rue ont aussi leurs règles ! »

Anne Lorient, 15 ans dans la rue

Mes années barbares

La santé se dégrade dans la rue et tous les besoins auxquels il est possible de subvenir sous un toit manquent : aller aux toilettes quand le corps le demande, se reposer quand on est fatigué, prendre une douche pour être plus propres mais aussi pour se relaxer et se sentir mieux, pendant la menstruation pouvoir changer de serviette ou tampon plusieurs fois par jour, surtout les premiers jours parce que les règles sont abondantes pour certaines, et si c'est douloureux, prendre des médicaments et avec une bouillotte bien chaude et pouvoir s'allonger et attendre de se soulager. Ces sont des actions « simples » que deviennent compliquées ou impossibles s'il n'y pas un endroit qui protège. Les femmes sont jugées par rapport à leur aspect physique, et donc plus vues comme celles qui sont plus attachées à l'hygiène :

Paradoxalement, ces femmes sont, « culturellement » ou par éducation beaucoup plus attachées à leur hygiène, véritable pilier de leur identité féminine, et elles accordent beaucoup plus d'importance à leur apparence que les hommes : pour les femmes, le corps est l'utile premier de séduction... Ce souci va au-delà du maintien d'une hygiène minimale, malgré les conditions difficiles de la rue. Lorsque le corps de la femme est exposé, pudeur et intimité sont difficiles à vivre. (Vaneuville, 2005 : 43-45)

Les femmes qui font partie de cette recherche sont attachées à l'hygiène car elles comprennent que leur « féminité » est liée à leur apparence physique et leur comportement (on lira ces affirmations dans leurs discours) c'est-à-dire qu'elles se sentent plus ou moins « féminines » si elles se sentent capables de correspondre aux normes acquises de la société (comme le maintien de l'hygiène). Il me semble que cette forme de « féminité » n'est pas seulement un résultat de la culture. Il est certain qu'elle en fait partie, mais si on entend que les femmes et les hommes sont des groupes sociaux⁴⁵, alors « être » une femme ou un homme est une construction sociale et le discours biologique qui crée une construction « naturelle » d'une femme ou d'un homme n'est pas la base de la différence. Ce sont les discours des groupes sociaux qui donnent une signification à la biologie des corps pour les différencier : « ...les relations ne viennent pas après l'existence des groupes, puisque ceux-ci ne sauraient exister avant l'existence d'une organisation sociale. Il en découle que seule l'organisation sociale, qui est faite de relations, peut être à l'origine des groupes » (Delphy, 2001 :29) Et donc, dans

⁴⁵« ...les hommes et les femmes sont des groupes sociaux...ils sont socialement nommés, socialement distingués, socialement pertinents. » (Delphy,2002 :23)

l'affirmation : « ces femmes sont, « culturellement » ou par éducation beaucoup plus attachées à leur hygiène, véritable pilier de leur identité féminine... » (Vaneuville), il me semble qu'il faudrait préciser que c'est la culture et toutes les relations sociales, économiques et éducatives qui existent avant même la naissance de ces femmes qui créent leurs perceptions de la « féminité ». Il y a la famille par exemple ou l'École qui apprennent ce que signifie que d'« être » une femme ou non. Les femmes à la rue sont comme toutes les autres soumises aux normes sociales de la féminité. Pouvoir continuer à correspondre à cette norme, ça fait aussi partie du maintien de la dignité de la personne (au-delà de l'aspect purement objectif de devoir répondre aux besoins du corps) : continuer à « se sentir femmes » même dans la rue.

Dans les analyses qui suivent, on va réfléchir aux difficultés qu'elles rencontrent, en tant que femmes à la rue et aussi à la manière dont elles voient leurs vies de « femme à la rue ».

À Strasbourg il y a des associations qui proposent une douche, un repas, le lave-linge ou un accueil de jour pour les hommes et les femmes avec ou sans enfants. Cependant, il n'y a qu'une seule association qui offre tous ces services exclusivement pour les femmes. L'association « Femmes de paroles »⁴⁶ accueille des femmes dans le respect de l'anonymat et accomplit des missions d'information, d'orientation ou simplement une écoute. Les femmes peuvent prendre une douche dans la tranquillité de leurs installations, il y a des ateliers thématiques, un vestiaire pour dépanner et pour les femmes qui sont accompagnées au sein de l'association une domiciliation postale. C'est la seule association de ce genre à Strasbourg.

Malgré l'existence de cette association, il y a des femmes qui doivent se débrouiller en dehors de ces installations, parce qu'elles ne connaissent pas leur existence, ou qu'elles ne veulent pas s'y rendre pour différentes raisons, ou car elles ont trouvé d'autres manières d'obtenir tous ces services. Il convient de souligner que l'accueil de jour a un horaire spécifique, et qu'il est fermé toute la journée du mercredi, samedi et dimanche.

⁴⁶Dans le cadre de cette recherche, j'ai eu l'opportunité de visiter les installations de l'association, et partager une matinée avec certaines femmes accueillies.

Adriné par exemple a repéré certains endroits pour se sentir confortable : « Bah pour le toilette, si je suis à la médiathèque, ça va... ils sont très bien » Elle parle de la Médiathèque Malraux⁴⁷, elle ne connaît pas les autres médiathèques. Pour elle ce lieu a tout qu'il faut pour passer la journée au chaud : « Je vais aux toilettes quand je veux, ils sont bien ces toilettes, ils ne sont pas sales...si je suis à la rue, à Rive étoile⁴⁸ et pour la douche je vais chez des amis » Elle n'aime pas ramener sa fille aux douches proposées par des associations, parfois elle ne demande que pour sa fille la douche à ses amis : « elle doit toujours aller propre à l'école » Il est impératif pour Adriné que sa fille soit bien présentée à l'école, donc l'organisation de la journée doit être pensée aussi par rapport à la douche de sa fille. Malgré toutes ces circonstances, elle voit qu'il y a des autres personnes qui sont dans une situation encore plus compliquée que la sienne : « ...quand j'ai mes règles c'est très difficile, encore... il y a encore de gens qui aident, j'ai encore des amis qui aident avec qui je peux être tranquille, je comprends qu'il y a des gens qui n'ont pas des amis, et ils sont dans une situation encore pire que moi. Caritas, ils donnent tous les produits d'hygiène, pas seulement des serviettes... » Il paraît que le réseau d'amitié qu'Adriné a pu créer est très important dans sa vie. Au cours de nos entretiens, Adriné affirme qu'il y a toujours quelqu'un qui lui tend la main. Même si les gens ne l'hébergent pas de manière prolongée, elle peut compter avec eux pour laisser ses affaires, cuisiner, prendre des douches ou autres.

Ensuite elle explique pourquoi elle ne fait pas la manche : « je n'ai pas besoin d'argent pour vivre, si tu as une assistante sociale qui fait une lettre tu peux avoir tout, sauf une place pour dormir parce que c'est très difficile. En 2015, j'ai pu avoir une aide pour 3 mois du conseil régional de 100 euros, il y a aucune organisation qui donne l'argent, mais tu n'as pas besoin parce que les organisations peuvent te donner la nourriture, et c'est pareil pour les vêtements. » Elle est fière de ne pas faire la manche, quand elle a besoin d'argent pour des besoins éventuels, elle fait des petits boulots, elle peut gagner entre dix ou vingt euros par mois. Les représentations sociales qui sont liées à « faire la manche » ont un caractère souvent négatif pour les personnes qui demandent, et positive pour les

⁴⁷La Médiathèque Malraux est importante sur des autres aspects aussi qui seront décrits plus loin dans cette recherche.

⁴⁸ Toilettes publiques du Parc de l'Etoile

personnes qui donnent : « En effet, la mendicité reste l'apanage du pauvre oisif, vivant aux crochets de la société grâce à la générosité des donateurs. » (Saporiti, 2015 : 156)⁴⁹ Adriné ne nomme pas la manche comme un acte de « discrédit », sinon comme une pratique qui n'est pas nécessaire pour elle car elle reçoit certaines aides basiques pour sa propre vie et celle de sa fille.

Et ce n'est qu'en parlant de sa fille que sa voix craque, Adriné m'explique qu'elle doit tout faire pour sa fille. Quand elle est en difficulté, elle n'hésite pas demander de l'aide, elle parle avec les gens qu'elle connaît déjà ou simplement fait des nouvelles connaissances, elle se fait remarquer. « Dans la précarité normale, quand vous êtes en difficulté, vous demandez de l'aide » (Furtos, 2009 :32) Elle sait qu'elle n'est pas au point de tout perdre, qu'il y a toujours une alternative, et qu'elle doit la chercher, elle n'a pas du tout honte de demander de l'aide.

Tous les cas ne sont pas pareils, les façons de survie à la précarité sont diverses. Certaines ne demandent pas d'aide, d'autres oscillent, parfois demandent ou pas, et les raisons de ces changements constants varient également.

Csille a eu plusieurs moments d'oubli de soi, elle n'a demandé de l'aide à personne, et elle laissé le temps s'écouler. Un de ces moments a eu lieu à Lyon : « Un jour j'ai déprimé, j'étais tellement triste, je me suis disputée avec mon copain et je suis partie seule sans lui, je m'en foutais de tout, j'étais déjà triste pour des autres affaires à moi, et j'étais couchée près d'un pont à Lyon, et j'ai senti...que j'allais avoir ça...mes règles... et ça me faisait sentir encore pire, et je suis restée comme ça, allongé, j'ai rien fait, comme ça, deux jours, j'ai mangé ce que j'avais dans mon sac , mais je ne voulais pas bouger, et tu imagines mon pantalon, j'avais du sang, j'ai honte , j'ai honte , j'ai honte de te dire ça...[longue silence] deux vieilles sont venues me voir, elles passent peut être et elles m'ont vu, je sais pas... elles n'ont pas supporté me voir comme ça, elles sont venues, elle m'ont dit, quelque chose comme « c'est pas bien ma fille, il faut pas, il faut pas... » Une est partie, l'autre est restée et elle me disait des questions, je répondais oui ou non, après l'autre arrive avec des vêtements tout propres, et là elles m'engueulaient comme si elles étaient

⁴⁹Dans la thèse du sociologue Lionel Saporiti, il montre que pour les sujets, la manche est perçue comme un travail, et que cette reconnaissance en tant que travail de la part de personnes en errance est importante pour la construction de l'estime de soi.

ma mère, « il faut pas se laisser aller » « tu es une femme il faut quand même... », je seulement suivais ce qu'elles m'ont dit, je me suis changé, la culotte aussi, on s'est mis dans un petit coin... ah elle avait acheté des serviettes aussi, très grandes, après....le silence...on a pleuré ensemble... c'était un moment... je pense encore à elles... elles m'ont donné de l'argent, j'ai dû promettre de ne pas me laisser encore une fois ... je suis partie, je suis allée prendre ma douche, j'étais propre, j'étais tranquille... j'étais pas triste. Donc après ça je mes...comme dire...mes façons d'être propre pendant mes règles, je peux pas retourner à.... Si je ne peux pas prendre ma douche...je peux remplir une bouteille d'eau dans un lavabo et après je rentre dans le WC pour me laver un peu là... en bas... »

Elle a eu un moment sombre pendant lequel elle ne souciait pas de son corps, du regard des autres ; elle voulait seulement partir. Quand je lui demandais à quoi elle pensait dans ces moments, elle me disait qu'elle voulait oublier un peu tout, et qu'une tristesse envahissait sa tête, comme s'il quelque chose bloquait ses pensées. Ces moments d'angoisse et d'errance intérieure peuvent durer quelques jours, des mois ou des années. Une rupture ou une dispute, tout peut déclencher cette envie de s'en aller en restant assise sans bouger.

Parfois, la dépression, le *burn out*, l'effondrement du lien significatif aux autres et à sa propre vie brisent tout narcissisme, et l'individu échoue à s'agripper à son corps et lâche douloureusement prise. Le sens disparaît, le vide se referme sur un soi expurgé, mais la mort n'est pas encore là. Ce n'est pas seulement le corps qui est mis provisoirement en suspens, mais l'individu en son entier, et notamment ses pensées, ses investissements, son rapport au monde. L'univers des représentations qui le traverse en permanence est interrompu ou brouillé, la méditation du sens se relâche. (Le Breton, 2015 :18)

Elle a eu cette petite lumière qui lui a donné de l'espoir. Ces deux femmes qui l'ont aidée à revenir ont fait plus que l'aider en ce moments d'angoisse. L'errance n'est pas liée seulement au corps, même si elle peut donner des indices, de marques, des images qui vont nous dire qu'il y a quelque chose qui va mal. L'errance, bien que est liée à l'état du corps en ce qui concerne la vie dans la rue, est aussi liée à l'état psychologique de la personne, à son histoire sociale passée et présente. Csille n'a pas seulement lâché pour quelques jours son corps, elle a aussi coupé ses relations et repères sociaux.

Autrement dit, le corps de Csilla existait matériellement et le sang de sa menstruation s'arrêtait pas, dans un sens biologique, le corps continue à fonctionner mais elle ne le sent plus. Pour quelques jours elle a brisé les normes sociales qui indiquent de « ne jamais laisser voir le sang de la menstruation, il faut mieux la dissimuler »⁵⁰

Après avoir eu l'aide de ces femmes, elle s'est essuyée avec les mêmes vêtements qu'elle portait avant de mettre les nouveaux. Et elle a jeté le tout dans une poubelle car elle ne voulait pas les laisser sous le pont, cachés. Elle a voulu les « détruire » pour, disait-elle, être de retour.

« Les conditions sociales sont toujours mêlées à des conditions affectives... » (Le Breton, 2015 : 22) Il me semble que quand les conventions et apprentissages sociaux, qui indiquent ce qu'il faut faire quand une femme a ses règles, s'effacent et l'oublié clignotante du corps est présent, les conditions affectives dépassent les conventions sociales.

Csilla a des périodes d'oubli d'elle-même. Elle ne boit pas et elle ne consomme pas de drogues. Mais elle se renferme tellement en elle-même de telle manière qu'elle arrête d'écouter les voix des autres et sa propre voix. Ça ne dure pas longtemps, mais les sons des autres la dérangent, elle cherche le silence complet, « pour un peu mettre en pause ma vie, et ne plus penser », dit-elle. Selon Jean Furtos (2009) les signes d'auto-exclusion sont des signes de disparition. Il me semble que les moments d'absence au monde et à elle-même correspondent à un besoin profond de déconnection. Un autre moment d'isolement qu'elle se souvient est quand elle a arrêté ces moments de silence parce qu'un enfant qui passait près d'elle lui avait demandé s'elle allait bien : « Je lui ai répondu, c'était un enfant... »

Par rapport aux autres besoins de sa vie quotidienne : « il y a des toilettes gratuites, il y a aussi, près de la Place Kleber, et quand on est de Rive Etolie on va là-bas. Pour mes règles,

⁵⁰ La sociologue Aurélia Mardon dans sa recherche sur les perceptions que les adolescentes et leurs mères ont sur les premières menstruations, montre que les jeunes filles ont une représentation plutôt négative de la ménarche : « Tout en incitant les filles à se réjouir et à être fières de cet événement [la ménarche], littérature éducative, familles et pairs leur apprennent également à considérer le sang menstruel sous l'angle de la honte et du dégoût en le présentant comme un déchet et une source de souillure naturelle qu'il est nécessaire de dissimuler. » Aurélia Mardon, « Honte et dégoût dans la fabrication du féminin. L'apparition des menstrues », *Ethnologie française* 2011/1 (Vol. 41), p. 33-40.

c'est difficile quand je peux j'achète moi-même mes serviettes, sinon ça dépend, c'est dur de parler de ça parce que j'aime quand même être bien...alors les jours que j'aime le moins, tu m'as demandé avant, bah ce sont les jours que j'ai mes règles, parce que j'aimerais avoir un lit pour me reposer parfois et être tranquille... j'ai fait la manche pour acheter des trucs, mais bon, c'est pas toujours..., mais tu peux trouver à 1,50 ou 1,70 les 14 serviettes, donc, si j'ai ça, je vais toute suite acheter pour me changer aux toilettes...pour les produits d'hygiène, bah là c'est un peu plus compliqué, parfois je me lave dans le toilette, je me lave avec un vêtement, partout, je prends pas une douche complète en fait, parfois oui, mais pas toujours, ou parfois je remplis une bouteille d'eau, et la nuit à côté de la tente, je lave mes cheveux si j'ai du shampoing, si non, j'ai les attaches jusqu'en avoir.. »

Il me semble que « ses oublis » ne sont pas dus à une « désocialisation », terme souvent utilisé pour décrire les personnes en errance. Lorsque qu'elle dit « ...c'est dur parler de ça parce que j'aime quand même être bien... » le mot « bien » peut avoir deux sens : le premier, « bien » dans la peau/corps (propre) ; le deuxième « bien » dans le sens « correct » en tant que norme patriarcale qui voit le sang féminin comme une souillure. L'injonction à la féminité vient renforcer la perte de dignité et d'estime de soi que provoque la vie dans la rue, ce qui est souligné par le fait qu'elle dise que « c'est dur de parler de ça ». Il y a une reconnaissance des normes et des mœurs sociétales, et c'est justement parce qu'elle les connaît que ça devient dur de ne pas les réaliser. La socialisation ne s'achève pas, elle est la « façon dont la société forme et transforme les individus » (Darmon : 2010) Alors, même dans ces états de désespoir, d'agonie, de tristesse, quand les repères se troublent, et où l'oubli du corps s'installe, ces femmes reviennent, elles sont encore ici, dans la même société que les « non errants ». Les errantes ne sont pas ailleurs, elles acquièrent des savoir-faire. Il faut par exemple apprendre à faire la manche. Elles acquièrent des connaissances qui leur permettent de savoir où demander l'argent aux passants, comment le faire, comment s'approcher de gens, comment parler. Les « non errants » sont en constante socialisation avec les personnes de la rue, un geste, un bonjour, un regard, toutes les interactions comptent pour la socialisation. Csilla n'arrête pas d'être dans la société parce qu'elle est à la rue.

Madina peut subvenir aux besoins de produits hygiéniques grâce aux associations : « pour toilette Etoile bourse, place Kleber au parking. Pour mes règles, armée de salut me donne

les serviettes, le shampoing, crèmes...tous les produits d'hygiène. C'est difficile prendre une douche, je ne peux pas chez ma copine, pour le gaz, il coûte cher. Quand je suis logé au 115 je prends la douche. Pour mes habits, chez l'homme Protestant, et l'armée de Salut, je laisse mon sac chez ma copine aussi, je dois aller chercher les vêtements pour moi et ma mère. » Elle dépend uniquement de l'aide des associations pour l'hygiène, elle ne fait pas la manche et ne fait pas non plus de petits boulots comme Adriné.

Madina semble plus perturbée pour les problèmes de santé qu'elle commence à avoir : « J'ai beaucoup des allergies, je suis allée au médecin, mais je ne sais pas ce que j'ai. Il m'a expliqué mais je n'ai pas compris...moi, je prends de médicaments pour le stress, je suis stressée tout le temps, et ce matin j'ai fini les médicaments, donc je suis un peu nerveuse maintenant... je voudrais avoir un travail, mais ils ne m'ont pas donné, je pourrai faire le ménage ou garder des enfants » Deux remarques se répètent dans ces paroles. À plusieurs reprises, elle explique que quand elle va chez le médecin, elle n'arrive pas à comprendre ce qu'elle a, ou pourquoi elle doit prendre tels ou tels médicaments, mais quand le docteur lui dit d'en prendre quand même elle le fait au cas où. Deuxième chose, elle parle tout le temps du travail, c'est le sujet qui ressort le plus lors de l'entretien. Les questions pendant l'entretien ont été variées mais elle revenait toujours sur le sujet du travail.

Ce n'est pas pour rien qu'elle fait ce lien. Madina a eu un premier rejet de sa demande d'asile et sa mère aussi. Elles ont fait un recours et elles attendent la réponse. Madina ne peut pas travailler pour le moment. Les demandeurs d'asile pendant les neuf premiers consécutifs à la demande déposée auprès de l'OFPRA ne peuvent pas avoir d'autorisation de travail. Par contre sous certaines conditions ils peuvent bénéficier de l'allocation pour demandeur d'asile (Ada) qui diffère selon les ressources du demandeur. Après avoir eu une notification qui indique la réponse à la demande, le versement de cette aide s'arrête. Après neuf mois d'attente si les personnes n'ont pas eu encore la réponse de l'OFPRA et si elles sont titulaires de l'attestation de demandeur d'asile, il leur est possible de faire une demande d'autorisation de travail. Parmi les documents qui doivent accompagner la demande il faut alors fournir une promesse d'embauche ou un contrat de travail.⁵¹

⁵¹<https://www.service-public.fr>

Dans le cadre de cette recherche j'ai connu Fatima, une femme qui faisait la manche près de la Gare de Strasbourg. Elle ne vit pas dans la rue, mais ses ressources économiques sont très faibles donc pour compléter l'argent du mois, elle se rend parfois dans une rue proche de la Gare avec son enfant de 8 ans et elle fait la manche. Elle a cinq enfants, trois filles déjà mariées, un adolescent et le petit. Son mari ne travaille pas. Fatima me raconte qu'il travaillait à une époque, mais que depuis qu'il ne trouve pas d'emploi et il s'est mis à boire tous les jours. Il ne parle pas français et selon elle il ne veut pas apprendre. Elle assume donc seule la charge des enfants. Fatima travaillait en tant que femme de ménage dans deux entreprises, mais son contrat a fini et depuis elle n'en a pas trouvé de nouveau. Le chômage qu'elle touche n'est pas suffisant pour la famille. Je lui demande pourquoi elle est toujours avec son mari, et elle me confie qu'elle a essayé de se séparer de lui parce qu'il n'aide pas la famille. Elle a même été quelques temps dans un foyer pour femmes victimes de violence mais ses filles mariées lui ont demandé de retourner avec leur père, et donc elle l'a fait. Fatima ne peut pas renouveler son titre de séjour parce qu'elle n'a ni contrat ni promesse d'embauche pour renouveler ses papiers. Elle a déjà envoyé vingt CV à différentes entreprises cependant elle n'a reçu aucune réponse. Ses anciens patrons disent qu'ils ne peuvent pas l'embaucher encore une fois, mais elle ne comprend pas pourquoi.

Madina est une jeune femme qui n'a pas fait d'études supérieures, qui commence à apprendre le français, avec une première demande d'asile rejetée, sans hébergement temporaire, avec une mère malade qui a besoin de sa présence pour les démarches et aussi pour sa mobilité car elle est dans un état de santé compliqué. Quelles sont les possibilités d'embauche pour cette femme ? Je ne mets pas du tout en question les capacités de Madina, mais dans sa situation est-ce que l'accès au travail est réellement possible ? Est-ce que cette attente, le fait de ne pas avoir un travail et tous les problèmes qui viennent avec n'ont pas des effets négatifs sur sa santé ? Quelles sont les conséquences pour sa santé ?

Le sentiment de lassitude, d'ennui, d'inutilité, d'angoisse, éprouvés dans les ombres de la période d'attente entre l'introduction de la demande d'asile et l'obtention d'une réponse définitive figent la personne et la famille dans un « hors temps » et un espace sans contours. Le piétinement de l'horloge et la défaillance du cadre, du contenant, sont deux facteurs pathogènes qui menacent l'intégrité psychosomatique de la personne et

bouleversent les relations au sein de la famille et ses rapports avec le monde social. (Al Saad, 2003 :105)

La longueur de l'attente, l'ignorance de la teneur de la réponse, le fait d'avoir entamé une procédure qui est gérée par des instances qui sont loin de sa vie indiquent que le temps de la bureaucratie est loin d'être le même temps que celui de l'attente des demandeurs d'asile et des personnes en errance. Ce « hors temps » est marqué par la dégradation de conditions de vie. « ...la santé mentale, mais plus largement la santé, est liée à la condition sociale, aux conditions objectives de l'existence matérielle et à l'expérience subjective, personnelle, qui en est faite. » (D'Halluin, 2009 : 72-73) Pendant l'entretien Madina insiste sur le fait qu'elle n'a pas de travail, elle montre tous ses documents (passeport, attestations) comme si elle voulait démontrer qu'elle est en règle et que la seule chose qu'elle désire c'est de trouver en emploi, pour recommencer sa vie. Elle voit que la santé de sa mère se dégrade, et qu'elle-même ne se sent pas bien. Elle me dit clairement qu'elle est jeune, qu'elle peut travailler, que le travail va lui ouvrir le monde.

Selon la chercheuse Catherine Withol, en Europe les femmes migrantes les plus diplômées et intégrées ont plus d'opportunités d'avoir un statut légal : « Celles qui arrivent diplômées et dotées d'une formation initiale ont des chances de bien s'intégrer. Celles qui luttent des années pour obtenir leurs papiers ont peu de choix de métiers, d'horaires, de conditions de travail et de secteurs d'activité. »⁵² Madina et Fatima ne font partie de ces femmes avec des études supérieures, et même Adriné qui a fait l'université possède un diplôme qui n'est pas reconnu. Quelles sont les opportunités et alternatives qu'elles ont ?

Margot, comme Csille, fait la manche tous les jours, elle peut demander un accès à des toilettes là où elle est assise pendant la journée. Elle maintient de bonnes relations avec les gens du bureau du tabac. Elle a aussi pu créer un réseau important de connaissances. Elle a des habitués qui passent la voir, qui font quelques petites courses pour elle, mais ça ne veut pas dire que pour autant elle a tout le nécessaire tous les jours. Pour la douche, elle se rend les matins auprès des associations qui proposent des douches. Elle essaie d'utiliser la matinée pour toutes ses démarches car elle fait la manche tout l'après-midi.

⁵² Withol Catherine, (octobre, 2013), *Femmes migrantes, femmes plurielles*, (dossier : nouveaux regards sur les migrations féminines), Causes communes, n°78, p. 18-19

Un jour je la trouve très malade, elle avait mal la gorge et ça s'entendait dans sa voix. Je lui ai demandé depuis combien de temps elle était si malade, elle a répondu que cela faisait une semaine, mais qu'elle ne pouvait pas aller chez le médecin parce qu'elle n'avait pas encore la CMU (couverture maladie universelle). Elle a fait une première fois le dossier mais il a été rejeté, mais maintenant elle est en train de le constituer à nouveau avec une nouvelle assistante sociale. L'ancienne n'était pas très utile, dit-elle. Ce jour-là, elle n'a pas gagné assez pour acheter des médicaments, elle donne priorité aux autres dépenses. Un autre jour, elle a mal aux genoux à cause de la position dans laquelle elle reste quand elle fait la manche, elle répète la même position tous les jours et se lève rarement, et quand il fait froid la douleur est encore plus forte.

Marie me raconte comment en Belgique, à Bruxelles elle se débrouillait pour se laver : « ...j'avais une voiture, je ne pouvais pas aller chez ma famille...j'avais dans le coffre de ma voiture...j'avais de bouteilles, des seaux, donc j'allais chercher de l'eau au cimetière, je remplissais avec de l'eau, ensuite une fois dans la voiture je mettais des fringues dans les fenêtres et je me lavais comme ça, c'était pas vraiment une douche mais je pouvais m'essuyer. »

Les personnes en errance sont souvent associées à la négligence corporelle et sanitaire. Il me semble important de remarquer que d'abord les conditions matérielles auxquelles elles sont soumises sont des facteurs qui influencent leur possibilité d'accès aux soins corporels. Il est plus facile de juger ces femmes comme des « personnes dépendantes de tous les services sociaux, des associations ou des passants » sans remarquer l'effort qu'implique une vie dans la rue. Judith Butler propose à ce sujet une réflexion :

...aucune créature humaine ne survit ni ne subsiste sans la dépendance d'un environnement qui lui assure une assistance, des formes sociales de relations, des formes économiques qui supposent et structurent l'interdépendance. Il est vrai que la dépendance implique la vulnérabilité et que cette dernière est parfois justement une vulnérabilité à ces formes de pouvoir qui menacent ou diminuent notre existence... (Butler, 2014 : 109)

La précarité peut être conçue comme une forme de dépendance absolue des personnes en errance envers les différentes instances des pouvoirs public et social. D'abord, tant les errants que les « non errants » dépendent des différentes formes d'organisation sociale pour la survie. Affirmer qu'il y a que les personnes en errance qui ont une dépendance vis-à-vis de la société revient à nier les formes de résistance qu'elles mettent en place

pour la survie. La vie en errance est précaire justement parce qu'il est impossible de subvenir aux besoins fondamentaux qui fondent la reconnaissance sociale.

La violence d'être une femme à la rue

« En vérité, je m'en fous un peu. Ma féminité m'a
démolie, elle est la cause de tous mes malheurs.
Elle n'a jamais été un atout, jamais... »

Anne Lorient
Mes années barbares

« En réalité, bien entendu, c'est l'organisation sociale qui
non seulement rend des individus violents mais aussi leur
permet la violence, et non des traits pré-sociaux des
individus »

Christine Delphy
Classer, dominer : Qui sont les « autres » ?

Le fait d'être une femme a marqué la vie d'Anne d'une manière violente. Violée par son frère sous le regard silencieux de sa famille elle fuit à Paris pour s'éloigner de cette souffrance. Elle retrouve une partie de sa famille éloignée, qui l'accueille pour quelques jours, mais elle doit partir assez tôt et elle se trouve seule à la rue. Elle vit des expériences bouleversantes à Paris : non seulement la violence du quotidien de la vie en errance, mais aussi la violence et l'oppression de ceux qui ne sont pas à la rue. Dans son récit, elle raconte comment des hommes qui ne sont pas en errance, des « non errants », ces hommes d'affaires, bien habillés, qui ont « réussi » leurs vies parce qu'ils « ne sont pas à la rue », eux ont violé Anne, l'un après l'autre. Ils ont utilisé le corps d'Anne, et l'ont abandonnée

blessée. Elle a vécu la violence structurelle de la société qui reproduit dans toutes les sphères de la vie sociale la violence faite aux femmes.

Être une femme à la rue peut signifier ne pas pouvoir se protéger des agresseurs ni les dénoncer. Selon l'association femmes SDF à Grenoble, les femmes ne dénoncent pas les agressions qu'elles vivent dans la rue : « ces femmes ne portent pas plainte, et bien qu'informées, elles ne vont que très peu trouver les associations qui luttent contre les violences conjugales. » (Vaneuville, 2005 :79) Pour les femmes interviewées être une femme à la rue a de multiples significations.

Marie affirme : « Etre une femme à la rue, c'est impossible... ». La lutte quotidienne pour subvenir aux besoins biologiques et sociaux devient fatigante. Tous les jours il faut réfléchir où dormir, où obtenir un repas convenable, où avoir des rapports sociaux. L'errance signifie être dans une poursuite constante. Tout le poids de cette recherche semble *impossible*, non pas parce qu'elle n'est pas réelle ou fausse, mais plutôt parce qu'elle est lourde et palpable. C'est la possibilité de l'impossible. Autrement dit, le manque de ressources matérielle, économique, sociale et affective rend la vie à la rue très difficile.

Elle revient plus tard pendant l'entretien sur cette *impossibilité* : « C'est impossible d'être une femme à la rue parce que tu ne peux pas exister en tant que femme, c'est impossible à partir de l'image de la femme qui a la présence féminine, son charme, sa féminité tout ça, c'est impossible, c'est très viril survivre dans la rue, c'est un job pour homme, je pense que c'est pas un job pour les bonnes femmes... »

Quand il n'est pas possible de remplir « les conditions pour être une femme », l'existence est niée, elle se trouble. Ces « conditions » qui sont des attentes construites socialement renvoient une image sur la manière dont une « femme doit être » :

Elles [les femmes en errance] ont fait les représentations de la société sur la femme, et elles savent qu'elles n'ont pas répondu aux attentes ou exigences de cette société envers elles. Elles n'ont pas réussi. Elles ne sont pas conformes, elles sont loin de tous les archétypes, de tous les rôles traditionnels : elles n'ont pas de « foyer », rôle essentiel dévolu à la femme... (Vaneuville, 2005 :47)

Marie parle d'une « présence féminine » qui dans la rue ne peut pas être montrée ou démontrée. Une question se pose, pourquoi survivre à la rue est-il « viril » ? Cependant,

elle a vécu à la rue, elle et toutes les femmes qui interviennent dans cette recherche ont survécu.

« ...être une femme c'est être propre, c'est être soignée, c'est être ... c'est avoir une maison pour dormir... » Marie décrit ce que c'est une femme pour elle (propre, soignée, charmante), elle construit le modèle de la féminité à partir des valeurs que la société lui a appris. « La création collective, l'organisation qu'est la société, s'impose aux individus, et préexiste à chacun d'entre eux- car nous naissons dans une société déjà existante. » (Delphy, 2008 :16) C'est-à-dire qu'une femme n'apprend pas ces modèles de féminité sociale parce qu'elle naît avec ces connaissances ou qu'il y a une nature qui la définit. Une femme est éduquée dès l'enfance à apprendre la différence entre féminité et masculinité⁵³, son identité est façonnée avec soin. En revenant sur les paroles de Marie : « être à la rue est un job pour un homme ». Elle présente donc comme des valeurs masculines les connaissances et pratiques de survie dans la rue qu'elle a appris et qu'elle reproduit. La violence pour les femmes en errance, est une violence physique, psychologique et sociale, non pas seulement parce qu'elles se trouvent déjà dans une domination économique en étant à la rue, mais encore parce que la société a un certain regard sur elles en même temps qu'elles ont un regard sur elles-mêmes qui le leur dit qu'elles ne sont pas ce qu'une « une femme doit être socialement ». Marie, en se basant sur cette représentation, voit l'impossibilité d'être une femme ou plutôt d'exister en tant que femme. Elle doit exister un tant que quelqu'un d'autre, qui n'est pas non plus une existence en tant qu'un homme. Il s'agit d'une existence dissimulée, omise parfois pour se protéger.

Parfois l'âge protège les femmes de possibles violences sexuelles : « ...en plus même à mon âge, il y a de gens qui vont te demander de faveurs sexuelles, des SDF qui n'ont plus réussi aller au bordel ou avoir une femme depuis très longtemps, tu vois, tu te rappelles à ces occasions que tu es une femme, mais dans le mauvais sens du terme, tu es une femme donc ...[silence] Tu dois faire attention, même si c'est moins grave quand tu as l'âge, ça

⁵³La « masculinité », s'il était possible de définir brièvement ce terme, pourrait être simultanément comprise comme un lieu au sein des rapports de genre, un ensemble de pratiques par lesquelles des hommes et des femmes s'engagent en ce lieu, et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture. Connell Raewyn, *Masculinités enjeux sociaux de l'hégémonie*, Editions Amsterdam, Paris, 2014, pp 65.

va plus arriver systématiquement... » Il y a deux idées qui m'interpellent dans ces derniers mots de Marie, le rappel sur le fait d'être une femme par la demande de « faveurs » sexuelles et le silence après la phrase « tu es une femme donc » ; et la diminution de ces demandes pour l'âge, qui sont dues probablement à un désir social pour les corps de femmes non âgées.

Une faveur, « décision indulgente qui avantage quelqu'un »⁵⁴, une faveur sexuelle est mettre son corps à la « disposition » de quelqu'un d'autre, en sachant que cette « disposition » est l'oppression contre les femmes, de corps des femmes. Ce n'est donc pas la décision de Marie d'avoir des relations sexuelles consensuelles avec quelqu'un d'autre, par plaisir, par amour, ou pour une autre raison. Il s'agit plutôt de « faire » une « faveur » à quelqu'un d'autre parce qu'elle dispose d'un corps qui est « fait » pour ça, pour que les hommes en disposent. Son silence est triste, il me semble qu'il dévoile tout ce qui n'est pas dit mais qui dévoile ce qu'est supposée être une femme. Peut-être garde-t-elle le silence à cause de ses souvenirs, ou par résignation d'être une femme et de posséder un corps de femme. « Le corps est pourtant le support matériel, l'opérateur de toutes les pratiques sociales et de tous les échanges entre les acteurs » (Le Breton, 2008 :182) Et donc il me semble que ce désir, ces faveurs qui peuvent être demandés aux femmes en errance révèlent encore une fois la violence structurelle contre les femmes, une violence qui n'est pas le propre de la rue, mais qui est une violence de la société ; on se rappelle de ce corps de femme quand quelqu'un d'autre veut de ce corps. Moins encore que les femmes qui ne sont pas en errance, les femmes en errance vivent dans des conditions qui ne leur permettent pas d'être maîtres de leur propre corps et de leur désir.

Pour Csille son corps peut représenter un danger : « je dois porter toujours ces vêtements [ils sont grands, elle utilise souvent plusieurs t-shirts], je ne les aime pas. Parfois j'ai peur d'être une femme, tu te dis que tu as un corps et c'est dangereux d'avoir ce corps. A Strasbourg, ça va encore, mais quand j'étais en Allemagne ou à Lyon, je me disais que j'allais avoir des problèmes pour ce corps, même si tu es jolie ou moche, tu as quelque chose, tu es femme quoi... il y a des fois que tu te laisses faire ... tu n'as plus envie de rien, tu regardes ailleurs, tu ne peux pas te nettoyer... il t'a volé quelque chose, c'est un

⁵⁴<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/faveur/33078?q=faveur#32993>

sentiment bizarre, comme si une partie de toi est partie, et tu ne peux pas la récupérer, elle est loin, et tu n'es plus la même... » Ce corps qui représente pour Marie un rappel, ce même corps représente pour Csille une peur. Il n'y a pas pour le moment d'études sur la violence faite aux femmes qui sont à la rue :

Chaque année, 216 000 femmes âgées de 18 à 75 ans sont victimes de violences physiques et/ou sexuelles de la part de leur ancien ou actuel partenaire intime (mari, concubin, pacsé, petit-ami...). Il s'agit d'une estimation minimale. L'enquête n'interrogeant que les personnes vivant en ménages ordinaires, elle ne permet pas d'enregistrer les violences subies par les personnes vivant en collectivités (foyers, centres d'hébergement, prisons...) ou sans domicile fixe. Ce chiffre ne couvre pas l'ensemble des violences au sein du couple puisqu'il ne rend pas compte des violences verbales, psychologiques, économiques ou administratives.⁵⁵

Donc il n'existe pas d'étude statistique des violences faites aux femmes en errance. Les différents efforts de recherches dédiées aux femmes en errance peuvent montrer que la violence est latente. Ces femmes, qui n'ont ni adresse postale ni hébergement stable, ont-elles réellement accès à l'aide que l'Etat et les associations peuvent offrir ? Certaines associations viennent en aide aux femmes maltraitées qui vivent dans leurs domicile conjugal ou familial. Mais que peuvent faire les femmes en errance, celles qui n'ont pas de domicile et sont en rupture familiale ?

Dans son discours, Csille laisse entrevoir qu'elle a subi des violences sexuelles, elle parle directement d'un « il » : « il t'a volé quelque chose », dit-elle, sans le mentionner directement. Pendant l'entretien elle ne fait pas des références plus explicites, je lui pose la question si elle a été agressée sexuellement, elle répond sans ajouter plus : « maintenant je suis bien ».

« L'image du corps n'est pas une donnée objective, c'est une valeur qui résulte essentiellement de l'influence de l'environnement et de l'histoire personnelle du sujet. » (Le Breton, 2008 :216) La peur qu'éprouve de Csille d'avoir un corps de femme, me semble-t-il, provient du fait qu'elle a vécu des moments de violence à la rue. Son corps est l'objet de désir et d'agression d'autres et elle ne peut pas se débarrasser de ce corps.

⁵⁵<http://stop-violences-femmes.gouv.fr/Les-chiffres-de-reference-sur-les.html>

Et quand le corps subi des changements extrêmes, l'identité de soi peut changer aussi. Marie a vécu la dégradation de son visage suite à un empoisonnement dont elle n'a pas voulu expliquer par qui il a été réalisé ni pourquoi : « moi, je voulais mourir, quand j'étais défigurée, j'avais 29 ans à l'époque, quand je dis défigurée il y a plusieurs façons d'être défigurée, comme j'ai un visage qui paraît normal, on croit pas que j'étais défigurée si on ne me connaît pas, on croit pas que j'étais différente avant, mais quand je me trouvais avec ce visage, je voulais plus vivre, j'ai renoncé à ma féminité, quand j'étais empoisonnée que j'ai perdu mes dents, mes cheveux, ma peau a commencé à devenir affreuse et que les rides apparaissent...je me trouvais tellement épouvantable, j'osais pas me montrer, mon fils n'a pas supporté me regarder après ce empoisonnement...» Les blessures physiques entrent en résonance avec la perception qu'on a du corps et de l'identité.

La perception du corps est une construction sociale qui dépend de la famille, la culture et l'histoire sociale des individus. Ces représentations et sentiments se modifient car physiquement le corps a « changé ». Marie a renoncé à sa féminité, elle a abandonné ce qui signifiait pour elle d'être une femme. Sa féminité faisait partie d'elle, de son identité, et donc de la socialisation qu'elle maintenait avec le monde. La peau « ...conserve, à manière d'archives, les traces de l'histoire individuelle comme un palimpseste dont seul l'individu détient la clé... » (Le Breton, 2003 :25), une trace sur la peau du visage est toute suite visible aux yeux des autres.

Pour Adriné la difficulté d'être une femme à la rue se pose parce qu'elle a une fille à charge : « C'est difficile d'être une femme à la rue, si j'étais seule je ne m'inquiéterais pas, mais je suis avec un enfant, qui attend quelque chose de moi, elle ne pose pas de questions elle comprend très bien, juste de temps en temps il y a des enfants qui font une invitation pour les anniversaires, on a un petit problème parce que tu peux pas lui dire tu ne peux pas y aller, parce qu'on n'a pas d'argent, elle me demande qu'est-ce que je vais acheter , je fais de petits boulots, je gagne un peu d'argent , si tu as 10 ou 20 euros, tu mets du côté quand tu as besoin d'acheter de bonbons ou de choses comme ça, tu peux pas dire non, parce qu'elle est un enfant. » Selon l'INSEE « en 2012, dans les agglomérations d'au moins 20 000 habitants de France métropolitaine, 81 000 adultes,

accompagnés de 31 000 enfants, sont « sans-domicile »⁵⁶ et selon le dernier rapport de l'Eurostat (2016), en France il y a eu 2860 mille enfants exposés au risque de pauvreté ou d'exclusion sociale en 2015⁵⁷. Ces estimations sont quantitatives, ils peuvent nous montrer une partie partielle de la société. Connaître les cas particuliers va nous aider à connaître mieux la vie quotidienne de ces enfants et leurs luttes. Dans ce cette recherche nous avons pris en compte la vie quotidienne d'Adriné. Il me semble que ces luttes sont marquées par la responsabilité qu'elle exerce vis-à-vis de sa fille. On a déjà mentionné que certaines femmes peuvent se sentir « en échec » car elles ne peuvent pas accomplir les « rôles des femmes », comme le fait d'être mère de famille et d'avoir un foyer ; Adriné est dans autre situation, elle sait qu'elle doit continuer à accomplir ce « rôle de mère » et donc elle le vit, elle a même pris la décision de venir en France pour améliorer la vie de sa fille, qui peut vivre dans une société plus ouverte et libre selon ses mots.

Adriné n'a pas vécu d'agressions dans la rue, pour elle en France même si les femmes sont à la rue elles peuvent être en sécurité : « Je ne sens pas du danger quand je suis à la rue, parce que j'essaie toujours d'être protégée, si je suis dans les voitures, il y a aucun souci. En urgences de l'hôpital d'Hautepierre ils me laissent entrer, parfois il y a des gens très gentils qui comprennent la situation. Tu dors dans la salle d'attente, tu ne peux pas te coucher mais tu peux te reposer...J'essaie de rester loin des agressions, je reste de tout [loin], parce que je ne veux pas de problèmes pour ma fille, il y a personnes qui sont venues me déranger... juste une fois une personne qui est venue, mais je me suis défendue, je lui ai dit que j'allais appeler à la police et elle est partie. Je sais qu'ici c'est un pays pour les femmes, c'est un pays qui s'occupe des femmes, pas des hommes. »

Pour Madina l'éloignement des autres lui permet de retrouver un dehors des agressions : « Je ne parle pas beaucoup avec des gens, je ne veux pas avoir des problèmes ici France. Une fois il y a eu quelqu'un qui nous a menacé avec un couteau, mais cette personne était folle et finalement elle est partie. » Pendant l'entretien, Madina affirme que même si elle a vécu cette situation elle n'a jamais vécu un autre danger. Quand on parle du fait d'être

⁵⁶<https://www.insee.fr/fr/statistiques/1288519?sommaire=1288529>

⁵⁷http://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/Income_distribution_statistics/fr

une femme à la rue elle parle toujours du fait de ne pas avoir de travail, d'endroit où se reposer, et de ne pas avoir de réponse favorable de l'OFPPA.

« S'éloigner » de problèmes, cette phrase est commune dans les discours de Madina et Adriné. Toutes les deux ne se sentent pas en danger. Pour elles en France il est possible de trouver de la protection, un travail, une éducation et un accès aux services de santé. Elles voient la France comme une opportunité pour un changement positif dans leurs vies.

Margot parle souvent de la situation en tant que couple à la rue, elle ne se réfère pas à sa vie à elle, si elle parle de danger : « c'est pas facile mais on fait avec...toutes ces années de rue j'étais avec mon copain, on essaie toujours de rester en dehors des problèmes, et le gens nous connaissent... » Elle raconte aussi que souvent en faisant la manche, elle gagne plus d'argent que son copain, je lui demande pourquoi : « je suis une femme mais en plus mon copain est marocain, les gens n'aiment pas les étrangers qui font la manche »

Chapitre III

Le temps, les projets, la journée, ce qu'elles aiment, leur sociabilité

¡Pudiera ser tan feliz esta noche!
Aún quedan ensueños rezagados.
¡Y tantos libros! ¡Y tantas luces!
¡Y mis pocos años! ¿Por qué no?
La muerte está lejana. No me mira.
¡Tanta vida Señor!
¿Para qué tanta vida?

Alejandra Pizarnik

Tout au long de cette recherche on a analysé les différents aspects de la vie quotidienne des femmes en errance qui occupent une grande part de leurs journées. Dans les chapitre II les quatre grands axes d'analyse sont l'alimentation, la recherche d'un endroit pour se reposer, la santé et la violence d'être une femme en errance. Mais ces femmes ont des autres aspects très importants dans leurs vies, elles ont des rêves, des envies, des plaisirs, des projets ; elles cherchent d'autres manières d'occuper leurs temps.

Les conditions matérielles de beaucoup de femmes se dégradent dans une vie en errance, et les problèmes psychologiques et sociaux peuvent apparaître. On ne peut pas nier cette réalité, en aucun cas. Cependant, elles vont nous parler des autres aspects de leurs vies, elles ont plus à dire.

Adriné par exemple aime bien danser et aller à la piscine. Ce sont ces activités préférées. Depuis qu'elle est France elle ne danse pas. Par contre, sa fille et elle sont allées à la piscine à Strasbourg. Elle aime bien nager car elle peut sentir que son corps se détend. Adriné aime aussi lire surtout tous les informations qu'elle peut trouver sur l'Arménie. Elle se rend à la Médiatique Malraux pour consulter les nouvelles de son pays et de toute l'Europe et aussi regarder son Facebook.

Dans les médiathèques de Strasbourg, il n'est pas nécessaire d'avoir un statut particulier pour avoir accès aux livres, revues, journaux et les ateliers, mais pour l'utilisation des postes informatiques et des télévisions il faut avoir soit une carte Pass'relle⁵⁸ soit présenter une pièce d'identité comportant date et lieu de naissance pour acquérir une « carte Internet ». La médiathèque Malraux a aussi une petite cafeteria au rez-de-chaussée. Pour Adriné l'espace de la médiathèque Malraux permet la réalisation de devoirs de sa fille pour l'école, la consultation des dernières actualités, et aussi un usage des réseaux sociaux qui lui permet d'être connectée à ses amis et sa famille.

A la médiathèque les personnes en errance n'ont pas un statut particulier, elles ne sont pas des « assistées », elles ne sont pas des « SDF », elles sont considérées comme usagères et elles ont accès, comme tout le reste, aux services proposés.

Serge Paugman et Camile Giorgetti ont réalisé une étude sur la fréquentation des personnes pauvres dans la bibliothèque Georges Pompidou à Paris, à partir de trois phases de disqualification sociale (la fragilité, la dépendance et la rupture) expliquent quels sont les usages que les personnes donnent à la bibliothèque. À la différence de la médiathèque Malraux, il n'est pas possible d'emprunter des documents, par contre tous les services sont « anonymes » c'est-à-dire que pour l'usage d'internet, piano, postes télé et les postes de l'autoformation les personnes n'ont besoin de présenter aucun document d'identité. Les conclusions⁵⁹ de cette recherche sont importantes pour une esquisse de l'importance des espaces publics comme les bibliothèques pour les personnes en errance et pour l'organisation de leurs journées. Par exemple, il y a un entretien réalisé avec un homme de 60 ans, retraité de la Poste, à la rue et bénévole de l'association Mains Libres à Paris :

...cet homme [va à la bibliothèque] en début d'après-midi et s'installe sur les ordinateurs connectés à Internet pour effectuer un travail informatique pour l'association. Il a aussi

⁵⁸ C'est un abonnement annuel pour les tous les médiathèques et bibliothèques du réseau de l'Eurométropole. Il est payant et permet d'emprunter des documents écrits et sonores.

⁵⁹ Un des conclusions de l'enquête auprès de la BPI est que même en étant un espace ouvert à toutes les personnes, il y a des stratégies entre les lecteurs pour marquer la distinction sociale. « Pour être accepté dans ce type d'espace public, il convient, pour celles et ceux qui, en situation vulnérable, osent s'y aventurer, d'adopter un comportement spécifique susceptible d'être sinon totalement accepté, du moins toléré. » (Paugam, 2013 :167)

appris à l'espace autoformation de la bibliothèque à utiliser les logiciels qui lui sont aujourd'hui nécessaires. (Paugman & Giorgetti, 2013 : 71)

Le retraité partage son quotidien entre l'association et la BPI, et il se sert des ressources de la bibliothèque pour améliorer ses connaissances et il les met en œuvre pour le fonctionnement de l'association.

À Strasbourg il n'y a pas des recherches sociologiques du même genre, mais on peut déjà avoir quelques pistes mises en lumière par des articles que la presse. Jérôme est en errance depuis cinq ans, il se rend à la Médiathèque Malraux les midis : « C'est la lecture qui me permet de faire abstraction de tout ça en fait, ça me permet de m'évader ou quand j'ai pas assez dormi la nuit j'en profite qu'il y ait des fauteuils pour dormir un peu. »⁶⁰ Pour lui la médiathèque est un espace où il n'y pas de jugement, où il est comme tous les autres lecteurs.

Ces espaces publics ouvrent donc des possibilités importantes non seulement pour les « non errants » mais aussi pour les personnes qui sont en recherche d'emploi, demandeurs d'asile à la rue, personnes qui sont en situation d'errance, ou dans des autres formes de précarité. Dans le cas d'Adriné, le fait de pouvoir trouver un endroit paisible avec des ressources intellectuelles qui peuvent être utiles pour la compréhension dans la réalisation des devoirs de sa fille, est un bénéfice non monétaire mais très important dans leurs vies quotidiennes.

Utiliser les réseaux pour être en communication avec leurs familles et amis. Ces sont des activités que Madina et Adriné font. Elles sont les plus jeunes de femmes qui participent à cette recherche. Elles savent utiliser internet, et elles utilisent des traducteurs sur leurs téléphones.

Apprentissages

Csille, garde de très bons souvenirs d'une jeune femme qui lui apprenait le français : « Alors, j'ai connu Paris et Lyon, parce qu'on pensait qu'on pouvait avoir plus d'aides dans les grandes villes, mais c'était pire, surtout à Lyon. Tu sais on dormait sous de ponts

⁶⁰<https://www.francebleu.fr/infos/societe/jerome-sans-abri-strasbourg-la-lecture-me-permet-de-faire-abstraction-face-au-froid-1484676526>

et il y avait beaucoup de rats, c'était horrible, j'avais peur, c'était pas facile, mais à Lyon j'ai commencé à apprendre bien la français. Il y avait une étudiante hongroise qui parlait très bien le français, et elle me donnait des cours, on va dire comme ça [...] parfois, elle venait comme ça, et elle me disait alors, aujourd'hui on va apprendre ça et ça, et j'étais contente, je sentais que j'étais à l'école, j'apprenais beaucoup de choses. Elle ne pouvait pas me donner de l'argent parce qu'elle était étudiante et elle n'avait pas trop d'argent, je crois, mais en tout cas j'avais même un petit cahier, trop beau, je me souviens le jour quand j'ai l'acheté, j'étais toute contente, mon copain, il disait rien, il préférait trainer avec les autres, et il ne parlait pas français, même maintenant, il parle pas trop, c'est moi toujours qui doit parler. » Quand Csille changeait de place pour faire la manche, elle perdait contact avec cette fille, donc parfois elle retournait pour attendre voir si elle passait, ou elle retournait à l'endroit habituel pour retrouver sa fille. Elle voulait apprendre plus, à Lyon elle ne se rendait pas souvent aux associations, elle ne voulait pas. Csille n'avait pas la confiance nécessaire pour le faire. Mais pour elle les cours de français sur le trottoir étaient un moment privilégié car elle sentait que l'apprentissage du français pouvait lui apporter beaucoup pour trouver un emploi. Elle comprenait les différences entre les deux langues. Quand Csille était à Lyon sa vie était très difficile, elle exprime avec chagrin ses souvenirs, mais quand elle parle de cet apprentissage elle est fière d'elle-même, elle rigole en me disant qu'elle était une bonne élève.

Pour apprendre une langue qui n'était pas la sienne, elle n'est pas entrée dans le système éducatif traditionnel, elle n'a pas non plus utilisé des méthodes qui peuvent se trouver dans les bibliothèques, elle a appris dans la rue, dans le même endroit où elle pouvait faire la manche. Cet apprentissage intellectuel non institutionnalisé lui a permis d'avoir un regard positif sur elle-même : « je suis intelligente, j'apprenais rapidement... » Il me semble important de faire un lien entre son discours par rapport aux violences vécues et le regard qu'elle porte sur l'étude du français. Quand elle parle de son corps, son discours est marqué par le danger qu'elle encourt en vivant dans la rue avec un corps de femme. Le discours qu'elle porte sur elle-même est différent lorsqu'elle évoque son apprentissage du français, où elle reconnaît ses qualités avant ses « défauts ».

La reconnaissance des capacités des femmes en errance, l'opportunité de mettre en valeur les connaissances déjà acquises, l'offre des ateliers ou formations qui leurs permettent de se sentir à l'aise avec ces capacités intellectuelles, sont aussi importants que les ateliers

qui s'offrent souvent aux femmes et qui sont liées à la relaxation, la méditation, aux tâches ménagères et aux soins du corps.

« Dans l'état actuel des relations d'inégalité entre les genres, les actions qui sont proposées aux femmes en grande difficulté, le plus souvent sans aucune qualification, ne leur permettent guère autre chose que de s'adapter aux rapports de domination » (Vidal-Niquet, 2005 :177) Sans un changement profond dans la société, il est difficile pour les associations de mettre en place des mécanismes pour qu'elles acquièrent indépendance et autonomie, ce qui n'empêche que le travail social des associations puisse être marqué par des représentations stéréotypes des rôles sociaux de genre.

Je n'affirme pas que les ateliers et activités proposés qui visent le soin du corps sont plus ou moins importants que les activités qui proposent mettre en valeur l'aspect intellectuel des femmes, j'ai connu des femmes qui appréciaient beaucoup le fait de pouvoir se relaxer dans ce genre d'ateliers car la vie dans la rue est stressant, donc c'était important pour elles d'avoir un espace tranquille où se sentir en sécurité, en faisant des activités diverses :

C'est par le corps que l'on peut commencer à revivre, puisque c'est par lui qu'ont débuté l'agression, la dévalorisation, l'oubli de soi. S'intéresser au corps paraît alors ouvrir un chemin vers une ré-appropriation plus large de sa propre existence, pour accéder à un mieux-être, et plus tard peut-être à l'insertion. (Vaneuville, 2005 :107)

Cependant, il me semble que beaucoup de femmes qui sont à la rue après avoir vécu des violences conjugales et familiales, ou qui connaissent d'autres situations peuvent se retrouver dans un processus de perte de la confiance en elles-mêmes au niveau affectif mais aussi intellectuel.

Le pédagogue brésilien Paulo Freire différencie deux types des connaissances : « la lecture de la parole » et « la lecture du monde ». Les personnes qui ne savent ni lire ni écrire, sont « analphabètes » d'écriture (lecture de la parole) mais toutes leurs expériences, observations, et socialisations font partie de la « lecture du monde » (Freire, 1999) C'est-à-dire elles possèdent des connaissances qui le monde leur a apprises sans passer par le système d'éducation conventionnel traditionnel.

La connaissance d'une langue et tout ce qui intervient dans l'apprentissage (différence entre les langues⁶¹, méthodes d'apprentissage, lecture, écriture, expression orale) les stratégies de protection et de défense dans la rue, ce qu'elles regardent tous les jours, dans la rue, dans les associations, dans les bibliothèques, ce qu'elles regardent dans la société, et leur manière dont elles mettent en œuvre des stratégies de survie, sont leurs lectures du monde, leurs connaissances. Elles ont des acquis qui leur permettent de comprendre les ressorts de leurs situations, et la possibilité d'apprendre par exemple le français à l'oral et à l'écrit va leur permettre d'exprimer leur lecture du monde et de le critiquer.

Madina, aime beaucoup aller aux cours de français, pendant notre rencontre elle a reçu un appel de sa mère. Elle lui dit que le cours de français est annulé. Elle m'explique que c'est triste parce qu'elle aime beaucoup le professeur mais qu'elle sait bien qu'il est bénévole et qu'il peut être occupé. Elles suivent des cours français dans une association qui l'offre gratuitement une fois par semaine avec des bénévoles.

Sociabilité

Les relations que les femmes entretiennent avec les « non errants » ou les passants pour celles qui font la manche, et les relations avec les autres errants, ont un effet dans leurs vies, dans la manière de penser leurs vies elles-mêmes. L'isolement est pour certaines femmes une stratégie de protection. Celles qui vivent en groupes mixtes connaissent en effet des difficultés comme le constate l'association Femmes SDF :

La vie de groupe et de couple est trompeuse. L'errance est une affaire de solitaire, de solitude, nous l'avons vu. Dans la rue, sous le discours idyllique vantant « la grande famille de la rue », il n'y pas de solidarité, mais une véritable concurrence. Les rapports y sont primaires et durs, la rue se vit aussi en terme de territoires, et les femmes peuvent être « propriété » des hommes et objet de règlements de comptes. (Vaneuville, 2005 :81)

Csille a vécu en groupe plusieurs années, mais elle en garde des mauvais souvenirs. Pour le moment elle est à Strasbourg avec son copain, elle fait des connaissances dans la rue qui lui plaisent beaucoup : « l'autre jour j'ai rencontré ce musicien, il est tout beau et très

⁶¹Par exemple, Adriné a appris la signification de « tirer la langue », par sa fille qui lors d'une conversation lui avait raconté qu'une fille de l'école lui avait tiré la langue, Adriné a dû demander à sa fille de lui expliquer cette expression car pour elle, il n'y avait pas de sens.

gentil, il a chanté pour moi, je l'aime bien » me dit-elle un jour qu'on marchait ensemble et qu'on a rencontré ce musicien assis sur la rue et en chantant. Quand elle est très contente quand elle me raconte que des personnes lui rendent visite : « j'aime quand les gens me parlent, j'aime aussi quand ils sourient, parfois ils n'ont pas d'argent mais ils viennent me voir pour demander si je vais bien, j'aime beaucoup, je suis contente. L'autre jour une dame âgée m'a dit qu'elle pouvait acheter de billets d'avion pour mon copain et pour moi pour rentrer chez moi pour les vacances, mais j'ai pas accepté parce que je n'aime pas les avions, ça me fait peur, mais elle était très gentille ... »

La reconnaissance sociale se joue au moment de l'interaction entre les « non errants » et les femmes en errance⁶². Leur identité est en construction et en changement constant quand elles ont des interactions avec les personnes qui passent devant elles, les regardent et leur parlent, ou ont un autre type d'échange. « L'identité qui fonde le rapport au monde nous semble assurée, irréfutable, mais rien n'est plus vulnérable, plus menacé par le regard des autres ou les événements de l'histoire personnelle » (Le Breton, 2015 :186) Elles ont une existence sociale, et leur identité est influencée par les interactions qu'elles ont avec les autres.

Les personnes en errance doivent vivre des situations de rejet ou d'indifférence dans leur vie quotidienne. Dans la pratique il leur fait supporter ces sentiments quotidiennement avec des conséquences accablantes sur leur identité. Le regard, par exemple, quand il est méprisant, ou simplement lorsqu'il n'y a même pas du contact visuel entre un passant et une personne en errance, l'estime de soi est mise en jeu. Marie parle de ce sentiment : « ...tu ne supportes plus le regard, tu ne supportes plus de les regarder, tu ne supportes pas leur indifférence, tu ne supportes pas de sentir qu'à la limite tu les gênes, parce que tu existes... » « Le regard est un contact, il touche l'autre et la tactilité qu'il revêt est loin de passer inaperçue dans l'imaginaire social » (Le Breton, 2006a :70) Mais quand le regard n'est pas adressé, quand donc il n'y a pas de contact, il me semble que malgré le « non regarde » il y a une espèce de socialisation qui s'établit, c'est-à-dire qu'il y a une relation qui se crée entre deux sujets, dans ce cas-là, entre Marie et le regard de quelqu'un

⁶²Ce n'est pas le seul moment d'interaction qui marque l'identité de ces femmes. Les relations avec les travailleurs sociaux, avec leurs amis, leurs familles et autres acteurs qui interviennent dans la vie quotidienne, sont aussi importants.

d'autre, mais c'est une non reconnaissance de l'existence sociale de Marie. Marie sait qu'elle n'est pas regardée, alors elle perçoit l'indifférence, et elle souffre de cette indifférence.

Plus tard, elle ajoute sa perception du monde : « J'ai une vision homéostatique de la vie, c'est un peu comme, quand le monde va mal comme maintenant, qu'il y a de gens trop riches et quand il y a de gens qui n'ont pas d'avenir, toute cette tension ...en tant que mauvaise chrétienne je me dis ... le monde me dégoûte, j'ai envie de vomir, on est tous capables de tuer les enfants de l'autre, dans ce monde c'est comme ça que ça se passe. Mon travail et de conserver mon cœur vivant, pas mon âme parce que je l'ai perdue »

Le rapport affectif qu'elle entretient avec le monde a été construit à partir de l'expérience vécue dans la rue et des relations sociales, économiques, et affectives que Marie avait. Quand elle exprime son dégoût pour le monde, il me semble qu'il y a toute une histoire personnelle derrière qui a marqué son identité et le rapport qu'elle a avec le monde social. « L'individu interprète les situations à travers son système de connaissance et de valeurs. L'affectivité déployée en est la conséquence » (Le Breton, 2006b :5) Ce n'est pas en soi le fait réel de vomir qui est significatif, mais surtout la sensation qui se produit dans son corps et l'idée qui liée à l'acte de vomir. C'est quoi vomir ? c'est le rejet, elle veut donc rejeter le monde. Ces expériences qui construisent sa lecture du monde social, créent aussi l'affectivité qu'elle a pour ce monde, « ...ce n'est pas la nature de l'homme qui parle en elle, mais ses conditions sociales d'existence qui se traduisent alors par des modifications physiologiques, et psychologiques. » (Le Breton, 1998 :167)

Marie donne aussi un sens religieux à sa lecture du monde : « en tant que mauvaise chrétienne » dit-elle, et plus tard elle explique qu'elle a perdu son âme mais qu'elle veut conserver son corps, plus spécifiquement son cœur, donc, elle fait cette séparation chrétienne entre l'âme et le corps. Mais conserver le cœur, encore une fois, ce n'est pas de l'organe en soi qu'elle parle, c'est la représentation du cœur dans la société. On pourrait dire que le cœur représente le centre, les émotions, l'humanité.

A chaque instant à travers son corps, l'individu interprète son environnement et agit sur lui en fonction des orientations intériorisées par l'éducation ou l'habitude...Entre la sensation et la perception, il y a la faculté de connaissance qui rappelle que l'homme n'est pas un organisme biologique mais une créature du sens (Le Breton, 2006a :26)

Marie interprète la société à partir de son bagage culturel, économique, social, religieux et son histoire personnelle.

Margot reçoit très souvent de la visite des passants. Pendant les observations et nos rencontres il y a eu toujours quelqu'un qui s'arrêtait pour parler avec elle, parfois longtemps où ils avaient des discussions sur la journée, la météo ou un autre sujet quelconque. « Il y a des gens qui viennent, l'autre jour c'était pour m'offrir de la soupe...c'était une assos' je crois...il y a aussi deux filles qui passent souvent, je ne me souviens pas le nom de l'assos' mais en tout cas, elles me demandent si ça va ou si j'ai besoin de quelque chose... elles sont sympas »

Quelquefois il y a des personnes qui restent très longtemps, ce n'est pas très pratique pour elle quand ils y sont avec elle pendant qu'elle fait la manche car elle reçoit moins d'argent dit-elle. Je lui demande pourquoi elle pense qu'elle gagne moins s'il y a quelqu'un : « « tu vois le mec là, toujours quand il passe, il me donne un euro, mais si je suis accompagnée, parfois il ne me dit même pas bonjour, peut-être les gens pensent que s'il y a quelqu'un avec moi ils n'ont pas besoin de m'aider ». Effectivement, un autre jour, j'arrive et après quelques minutes de conversation elle me dit : « Je suis contente de te voir ma belle, mais aujourd'hui j'ai pas fait beaucoup, tu sais comment ça marche... passe un autre jour et on discute »

Pendant nos rencontres j'ai remarqué la voix de Margot. Il y a plusieurs intonations dans sa voix qui se répètent, ainsi, quand il y a de personnes qui la saluent, elle répond courtoisement « Bonjour, ça va », « Bonjour, vous allez bien » Si ce sont des personnes qu'elle connaît déjà elle leur pose des questions un peu plus spécifiques, par exemple un jour elle demande à une jeune femme si sa mère allait bien et si elle allait partir en vacances. Toujours avec une voix qui semble intéressée par la réponse de l'autre personne. Quand j'arrivais elle me disait toujours : « Bonjour ma belle, ça va » Ensuite, quand il y a de personnes qui ne s'arrête pas pour parler mais laissent quelque chose dans son pot en plastique, elle dit avec une voix claire : « merci beaucoup, bonne journée ». Quand c'est quelqu'un qu'elle connaît mais qu'il ne s'arrête pas pour parler, qui seulement passe et dit bonjour, elle dit avec une voix gentille « bonjour, bonne journée ».

L'usage de la voix dans l'interaction est soumis à une trame de ritualités concernant par exemple son volume, sa hauteur, son timbre, son intonation, elle doit se confondre à la

tonalité de l'échange pour ne pas empiéter sur le territoire intime de l'autre et ne pas déroger aux codes d'interaction à moins d'introduire le malaise. (Le Breton, 2011 :35)

Elle est toujours assise sur le pavé, mais le volume de sa voix est toujours haut, sa prononciation est très marquée, sans aucune hésitation quand elle parle, et en même temps avec une tonalité de gentillesse. Il me semble que les caractéristiques de sa façon de parler mettent en place une relation de reconnaissance entre les sujets de l'interaction, car sa voix n'est pas suppliante, elle n'est pas en demande de la charité de l'autre. « La voix émet déjà un message à l'insu du locuteur » (Le Breton, 2011 :37) Sa voix, il me semble, envoie un message sur le respect qu'elle porte sur elle-même, et le maintien de sa dignité.

Un autre jour, elle semble stressée, elle me raconte qu'elle n'a pas eu beaucoup d'argent ce jour-là, mais qu'en plus un homme âgé est revenu pour lui demander de l'argent. Ça fait plusieurs jours qu'il passe, elle lui a prêté une fois dix euros, mais il ne lui a pas rendu, c'est pour ça qu'elle ne l'aime pas.

J'étais étonnée que quelqu'un puisse lui demander car elle-même fait la manche pour sa survie, elle a besoin de cet argent chaque jour. Alors elle m'explique qu'en fait, elle prête souvent de l'argent aux personnes qu'elle connaît qui vont au bureau du tabac. Ces personnes lui rendent l'argent me-dit-elle, mais il y a des fois où elle ne revoit jamais ceux à qui elle a prêté, ou parfois simplement les personnes reviennent mais font semblant de ne pas la reconnaître. Il y a aussi d'autres personnes en errance qui lui demandent de l'argent, souvent des hommes : « parfois ils pensent que comme tu es une femme tu vas avoir plus... c'est pas vrai, il y a des bons et mauvais jours » dit-elle. Le fait d'être une femme ne garantit pas la manche, parfois elle doit rentrer avec deux euros. Par contre les hommes qui lui demandent des « prêts » pensent qu'être une femme est un avantage, parce que les gens vont avoir plus de pitié pour elle que pour un homme, dit-elle.

Il peut y avoir une pensée restreinte, qui voit les femmes en errance comme des personnes qui sont en échec. Un échec suppose une responsabilité personnelle, de mauvais choix personnels. Pendant les observations, j'ai pu recueillir quelques commentaires que les passants disent aux femmes, celui qui peut servir d'exemple donnait une réponse qui peut représenter certaines pensées des « non errants », c'était Csille qui disait : « si vous plaît pour manger », et une femme d'une trentaine d'années lui a répondu : « non, moi je travaille pour manger »

Il me semble que ce commentaire peut représenter d'une certaine manière le regard figé et simple sur les personnes en errance, dont l'individu est le seul responsable de ses actions. La réalité a plusieurs facettes, il n'y a pas qu'une seule réalité. On peut constater tout au long de cette recherche que ces femmes ont des stratégies de survie pour subvenir leurs besoins et ceux de leurs familles chaque jour. Les auteurs du livre « A la rue » du Collectif « Les morts de la rue » concluent : « Si nous sommes parvenus à faire entendre ce concert de voix, si nous convaincu le lecteur que la rue est d'abord un monde humain, vivant, passionnant avant d'être un terrain de désolation et de mort, nous aurons atteint notre objectif » (2005 :184) Il me semble que la vie à la rue, la vie de ces femmes est le deux en même temps, c'est-à-dire ce monde de désolation et violence et aussi un monde vivant de bonnes rencontres et expériences.

Les jours moins aimés

Adriné pendant la semaine peut faire différentes activités mais il existe un jour qu'elle n'apprécie guère : « Il y a des journées que j'aime pas, c'est les dimanches, tout est fermé, il faut se préparer pour lundi, je reste avec mes copines, parce que tu peux pas rester dans la rue, il fait très froid, mais s'il fait beau tu peux te promener, par exemple dans l'Orangerie. Parfois j'attends que ma fille finis de jouer. Quand je suis chez mes amis, on peut regarder aussi de films, ce n'est pas difficile de trouver des amis, je suis une personne qui peut facilement faire des amis...je peux trouver des amis, pendant que j'étais dans le foyer des étudiants, j'habitais avec beaucoup de personnes de différentes nationalités, on était dix, c'était très intéressant, tous ils faisaient des études, et moi je faisais les repas, comme par exemple des gâteaux. C'était très intéressant parce qu'ils étaient intelligents, et tous racontaient les histoires du pays et les traditions, ma fille était contente parce que l'école était à côté de la résidence et parce qu'elle était avec tous les étudiants aussi » Les journées de dimanche sont assez calmes à Strasbourg, les commerces sont fermés, les bibliothèques et médiathèques aussi (la BNU est ouverte les dimanches en période scolaire, mais elle n'est que gratuite que pour les étudiants), les associations sont moins nombreuses, enfin il y a moins de mouvement dans la ville. Pendant la période hivernale les possibilités de « divertissement » ou de « distraction » se réduisent. Ardiné qui a des amis peut rester avec eux, mais ce n'est pas pareil pour toutes les autres femmes. Quand

Adriné a eu cette opportunité d'être dans une résidence universitaire grâce à l'aide d'une bénévole qu'elle a rencontrée, elle était entourée par des étudiants de différentes nationalités. Elle trouvait enrichissante leur compagnie, tous mangeant ensemble le soir, elle raconte avec beaucoup de joie ces souvenirs.

Les femmes en errance utilisent les endroits publics (centres commerciaux, bibliothèques, universités⁶³, etc.) pour passer leurs journées, et donc les dimanches elles doivent chercher une autre organisation pour la journée. L'hiver est plus compliqué car elles trouvent moins d'endroits publics pour se réchauffer. Les associations ouvertes les dimanches sont une très bonne alternative, mais pour l'instant il n'y a pas d'accueil exclusif pour les femmes le dimanche.

Csille n'aime pas les jours où son copain boit de l'alcool : « Je n'aime pas quand mon copain va boire, il fait pas souvent ça, mais je n'aime pas quand il commence à boire, il est pas violent tu sais... mais quand même je n'aime pas quoi... alors pourquoi je sais pas comment t'expliquer, tout est pire quand il boit, tout est plus difficile, il ne pense pas que le lendemain sera difficile, moi je sais que ça va être pire... tu comprends ? » En fait il y a deux choses que Csille me confie plus tard, elle peur d'être violentée si son copain est alcoolisé. Ce n'est pas pour ce que lui peut faire lui qu'elle s'inquiète, ce sont les autres, les amis à son copain qui lui font peur, elle a déjà vécu des situations difficiles, dit-elle, elle ne raconte pas en détaille ces situations, elle me dit qu'elle ne sait pas mettre des mots à certaines choses.

L'émergence [des émotions] est liée à l'interprétation propre que donne l'individu d'un événement qui l'affecte moralement et modifie ainsi de façon provisoire ou durable son rapport au monde...Elles ne sont pas une émanation singulière de l'individu, mais la conséquence intime, à la première personne, d'un apprentissage social et d'une identification aux autres qui nourrissent sa sociabilité et lui signalent ce qu'il doit ressentir, et de quelle manière, dans ces conditions précises. (Le Breton, 2004 :2)

La relation qu'elle a avec son compagnon est liée aussi à la sécurité qu'elle a en étant avec lui, pendant nos rencontres rien m'a laissé penser qu'il y avait de la violence

⁶³ J'ai croisé plusieurs fois dans l'Université de Strasbourg des personnes que j'avais rencontrées auparavant pendant ma période de bénévolat, elles étaient surtout dans les cafétérias.

physique de sa part. Mais ces sont plutôt des expériences passées qu'elle a eu dans la rue qui ont construit ses peurs.

« Un autre jour Csille que tu n'aimes pas ? » « Je n'aime pas quand il pleut, c'est plus difficile... je dois attendre à me sécher long temps parfois » Comme on l'a déjà traité dans le chapitre précédent, la vie quotidienne de ces femmes doit être réfléchie chaque jour car elles doivent chercher comment subvenir à leurs besoins dans chaque situation.

Quand je demande à Madina si elle a une autre activité qu'elle aime faire quand elle a le temps, elle me dit qu'elle aime regarder de l'extérieur les magasins Zara⁶⁴. Je lui demande si elle y entre, mais elle n'a jamais osé. Pourquoi tu ne rentres pas au magasin ? : « c'est cher, c'est pas pour moi » Elle regarde toujours de dehors, elle trouve que tous les vêtements sont jolis. Madina préfère aller aux Halles parfois pour regarder d'autres magasins et passer ainsi sa journée.

Relations affectives et sexuelles

Csilla et Margot ont un compagnon depuis plusieurs années. Margot est plus réticente à parler de ses relations sexuelles. Elle ne fait aucun commentaire à cet égard, mais elle parle de sa relation affective-amoureuse. Elle me dit qu'ils sont très heureux, qu'ils se soutiennent moralement et que la mère de son copain adore Margot. Pour le moment ils ne pensent pas à avoir des enfants à cause de leur situation économique mais dans le futur s'ils ont un logement elle voudrait avoir un seul enfant.

Csilla, parle aussi d'une façon très romantique de son compagnon. Elle confie qu'elle voudrait rester toute la vie avec lui, qu'il le faut trouver une maison pour être mieux. « Il est bien, il est gentil, je l'aime beaucoup » Dans nos conversations elle pose aussi des questions, elle me demande si je suis mariée ou si j'ai ma famille avec moi, quand je lui

⁶⁴Chaine de la multinational Inditex, présente en Amérique, Asie, et l'Europe. Cette chaine a sa production délocalisée dans des pays avec des salaires très bas. Pour plus d'information : Ammar, G. & Roux, N. (2009). Délocalisation et nouveau modèle économique : le cas du secteur textile-habillement. *La Revue de l'Ires*, 62,(3), 99-134. doi:10.3917/rdli.062.0099.

répond que je ne suis pas mariée⁶⁵ et que ma famille n'habite pas en France, elle me dit : « ça doit être très difficile pour toi de vivre ici, toute seule, au moins j'ai mon copain...ne t'inquiète pas tu vas trouver un copain »

Pour ces deux femmes, leurs compagnons les aident à supporter la violence et la solitude de la rue. Selon l'association grenobloise « Femmes SDF » les femmes :

...y sont confrontées dans les couples. Sous l'influence de l'alcool et des produits, on l'a vu, les rapports primaires de domination à l'égard des femmes sont exacerbés, les rapports sont bruts. Les politesses et les civilités ont disparu, et la violence est souvent là, prête à éclater (en témoignent bleus, hématomes, ou dents cassés, cicatrices, etc.) (Vaneuville, 2005 :77)

J'ai eu très peu d'interactions avec les compagnons de ces femmes, souvent elles m'ont présenté comme « elle est la fille dont je t'ai parlé ». Le discours qu'elles avaient de leurs relations était très positive, elles ne se plaignaient jamais.

Quand j'ai connu Adriné, elle m'a expliqué pourquoi elle ne veut pas être en couple : « Je veux pas être en couple, parce que si tu es avec quelqu'un tu dois partager, et je ne veux pas donner les problèmes à quelqu'un. Il y a beaucoup de gens qui s'intéresse à moi, mais pour le moment je ne veux pas, il faut avoir beaucoup... avoir beaucoup de temps, mais si tu as un problème, tu peux pas tout laisser pour l'amour. Le père de ma fille est en Arménie, on est divorcé, et ensuite j'ai perdu le contact avec lui. J'avais un copain quand je suis arrivée à Strasbourg, je l'aimais, mais on n'avait pas la même religion, mais là maintenant, c'est une période très difficile, je ne veux pas encore un autre problème pour moi. » Elle n'est pas intéressée par des relations sexuelles sans être en couple, elle préfère attendre d'avoir une meilleure situation. Quelques mois après nos rencontres, Adriné a trouvé un logement temporaire, elle partage l'appartement avec une autre famille, j'ai connu son copain mais il ne parlait pas français, donc on n'a pas pu discuter.

Madina, m'a confié qu'il y a quelqu'un qu'elle aime bien, mais elle me dit que pour le moment, ils parlent parce qu'il veut apprendre le tchéchène et il l'apprend un peu de

⁶⁵Avec Fatima, la dame que je visitais près de la gare qui n'était pas en errance mais qui faisait la manche pour compléter les revenus de la famille, j'ai eu la même question mais avec une nuance : « tu dois trouver un mari, mais s'il est méchant, tu le laisse tomber, tu t'en vas, tu ne restes pas avec lui »

français, dit-elle. Quant aux relations sexuelles, elle me dit que c'est du pêché, qu'elle doit se marier d'abord.

Ces femmes parlent très peu de leur sexualité, il n'y pas de paroles liées au plaisir sexuel par exemple. Elles parlent de l'amour en tant que relations affectives avec leurs compagnons ou en ce qui concerne Adirné et Madina, en disant que pour l'instant elles doivent s'occuper d'abord de leurs situations.

Il existe peu de recherches françaises liées à la vie affective des personnes en errance, et encore moins sur la vie affective de femmes en errance spécifiquement.

Selon une recherche sociologique qui visait réfléchir sur la vie affective et les relations sexuelles des personnes en errance (ils utilisent la définition sans domicile fixe) la diversité des expériences vécues tant par les hommes que par les femmes a permis de mettre en question l'idée de qu'un vie précaire empêche toute relation affective et toute vie sexuelle. En fait, ils identifient trois expériences de vie, d'abord les personnes qui ne se sentent pas capables d'avoir des relations affectives car leurs vies sont trop difficiles pour ce genre d'engagement. Ensuite, ceux pour qui avoir une relation affective fait partie de leurs tentatives de sorties de la rue. Finalement, dans un groupe qui a été construit seulement avec des femmes en ruptures conjugales, ces dernières considèrent qu'être dans un centre d'accueil signifie un nouveau commencement de leurs vies affectives et sexuelles. (Oppenchain, Pourette, Le Méner & Laporte, 2010) Les femmes qui font partie de cette recherche il me semble, ne rentrent pas dans ces trois sous-groupes. Il me semble que les relations affectives et sexuelles dans la rue dépendent d'un ensemble de facteurs objectifs et subjectifs qui définissent les personnes en errance comme une population très hétérogène sur ces questions.

Comment elles envisagent leur avenir :

Adirné a des idées très claires sur son avenir, et sur les projets qu'elle voudrait réaliser : « tout d'abord je veux travailler, après on verra, c'est important le travail, mais je veux travailler, je ne veux pas être comme les légumes sans rien faire, j'aimerais faire une formation » Elle voudrait faire du droit, étudier et travailler en même temps, en plus Adirné voit le travail comme une possibilité d'avoir une meilleure vie en France et d'aider

avec son travail à l'économie du pays : « ...mais je ne comprends pas, si je viens en France, j'ai pas encore mes documents, j'ai pas le droit de travailler, mais je suis ici, pourquoi je n'ai pas le droit de travailler ? Je peux travailler pour payer les taxes, pour ne pas recevoir des aides, je vais pas partir, si je suis là, je vais rester, si vous me donnez le droit du travail, c'est bien pour moi, et pour vous, si vous me donnez du travail, je vais payer des taxes, je ne veux pas la nationalité, je veux travailler, je ne vais pas demander à Caritas ou Secours Populaire des aides parce que je vais travailler, je ne comprends pas, pourquoi laisser de gens dans la rue, si tu peux faire un petit peu laisser avancer le gens, tu peux voir si les gens travaille ou pas. Il y a des gens qui veulent travailler. En plus si tu jeune, et tu n'es pas moche, pourquoi on peut pas travailler. Quand j'étais demandeur d'asile, j'avais l'ASEDIC mais tu n'as pas le droit à travailler, je comprends pas, j'ai eu 350 par mois, mais j'aurais bien aimé travailler. Si je travaille, je ne vais pas demander de HLM, ou demander des aides financiers, si on travaille on peut payer un logement ... »

On a déjà évoqué dans les chapitres précédents le statut des personnes demandeuses d'asile par rapport au travail. Ce qui peut être alors remarqué dans ses paroles, ce sont les représentations qu'elle a de la France. Elle voit la France comme un pays qui offre des opportunités aux femmes. Dans une autre partie de notre entretien, Adriné affirme que la France est un pays pour les femmes, et non pour les hommes, elle se sent très protégée en France. Elle veut trouver en France sa liberté et son indépendance financière. Selon une étude qui vise à savoir les attentes que les personnes réfugiées et migrantes ont par rapport au pays d'origine : « Des femmes isolées, scolarisées, aspirant à une indépendance économique et personnelle, voire à une liberté d'expression politique, cherchant à fuir des sociétés où elles n'ont plus leur place, tentées par l'expérience occidentale ou par les promesses de passeurs et l'appât du gain » (Wihtol ,2002 :50) Adriné et Madina ont des enfants, Adriné n'a plus du tout du contact avec le père de sa fille, et Madina ne peut pas voir ses enfants, mais elle est en France avec sa mère, toutes les deux partagent cette idée d'une vie meilleure économiquement, socialement et de santé aussi. Leurs projets c'est d'y rester, et de travailler. Adriné ajoute : « Je n'ai pas besoin de demander l'argent aux personnes, je ne peux pas baisser mes bras et aller pleurer à quelqu'un, je suis courageuse, si j'étais comme le gens qui demandent, et pleurent avec les gens... je suis une personne qui est très contente d'être soi-même, la France n'a pas appelé, c'est moi qui a choisi, donc c'est moi qui doit chercher tout. » Elle voit l'immigration comme une chance pour

elle, pour son développement personnel et familiaux, elle est très fière aussi quand elle me raconte que sa fille peut parler avec des autres filles de l'école en russe, avec sa mère elle parle arménien et à l'école pour travailler elle parle le français. Elle a neuf ans, et elle parle trois langues.

Madina n'envisage pas d'études, mais elle a un ordre pour ce qu'elle désire pour l'avenir : « mes projets sont : parler très bien français, trouver un travail, et me marier en dernier (rires) »

Margot attend décrocher un emploi. Pendant une de nos rencontres, elle me dit qu'elle a un entretien, c'est son assistante sociale qui l'a trouvé. Je suis retournée deux jours plus tard, elle a passé l'entretien mais elle ne connaît pas encore la réponse. Elle craint qu'elle ne soit pas positive car la personne qu'elle l'a interviewée semblait très pointue, elle a remarqué la seule faute d'orthographe qu'il y avait sur le CV de Margot, et le travail consistait à aider des personnes âgées à faire des démarches administratives. Elle voudrait aussi trouver un logement pour son copain et elle.

Csille de son côté ne sait pas si elle va rester à Strasbourg, ou même en France : « Mes projets, tu sais comme tu vois je voudrais travailler, comme ça je peux avoir une maison, et je vais pouvoir acheter ma nourriture... »

Le travail est la caractéristique qui rassemble tous les discours de ces femmes, au contraire de cette pensée courante qui classe les personnes en errance comme de sujets qui ne pensent pas à leurs futur, ou qu'elles n'ont pas d'avenir. Elles montrent au contraire qu'elles veulent un futur, qu'elles rêvent de meilleures vies, qu'elles veulent des opportunités, qu'elles sont remplies des talents et d'intelligence, qu'elles sont fortes et courageuses. Chacune à sa manière cherche la survie quotidiennement et l'existence sociale.

Conclusions

Si je dois vivre une vie bonne, ce
sera vécue avec les autres, une vie
qui ne serait pas une sans ces autres

Judith Butler

Qu'est-ce qu'une vie bonne ?

Au cours de cette recherche, j'ai pu rassembler de nombreuses histoires de femmes ; j'ai pu écouter les témoignages de femmes en errance depuis quelques années, de femmes qui faisaient la manche parce que le chômage qu'elles touchaient n'était pas suffisant pour subvenir aux besoins de la famille, de femmes avec lesquelles je n'ai pas eu l'opportunité de parler suffisamment parce qu'elles étaient sous les effets de l'alcool ou de drogues, de femmes qui ont passées quelques jours à Strasbourg mais qui sont reparties très vite, de femmes qui faisaient la manche le matin mais qui, à midi rentraient chez elles pour faire à manger à leurs enfants et leurs maris, de femmes qui voulaient seulement de la compagnie, et d'autres qui, bien que n'étant plus à la rue, continuent à se rendre aux associations pour garder contact. Certaines femmes racontent comment elles se sont trouvées alors que d'autres ne voulaient pas parler et pour certaines, la communication était difficile du fait de la langue.

Quelques ouvrages et articles consultés pour cette recherche citent les statistiques des femmes en errance., Ils montrent que les femmes ont toujours été moins nombreuses que les hommes. Les recherches sont donc plutôt dédiées exclusivement aux hommes. Seuls certains témoignages, et entretiens disponibles donnent quelques explications sur le faible nombre de femmes en errance. Cette partie est développée dans l'introduction. Il se pose donc une difficulté empirique pour recueillir des informations car elles sont moins visibles et moins nombreuses sur l'espace public, le travail sociologique peut devenir plus long et compliqué. Mais, il me semble important de sortir ces femmes de l'ombre, et de prendre en compte leurs situations : certaines préfèrent se cacher par peur d'être attaquées ou d'être jugées par les autres, d'autres ont peur de leur corps de femmes qui peuvent être exposées cruellement à la violence et à l'oppression patriarcale. De plus,

dans une société où la violence contre les femmes persiste, la rue peut être le lieu où elle s'accroît, or, elles sont moins protégées et leur cas n'est pas traité prioritairement en cas de viol, ce sont seulement quelques raisons. Donc, je pense que la recherche quantitative ne peut pas être un obstacle pour définir les recherches qualitatives, et dans ce cas, le nombre de femmes bien qu'étant inférieur à celui des hommes, ne peut pas être la raison de ne pas prendre en considération le danger dans lequel elles sont. Elles sont des victimes, mais elles sont aussi des résistantes à la vie.

Un des objectifs de cette recherche, était de mettre en lumière les luttes quotidiennes des femmes en errance. Pour vivre dans la rue, il faut acquérir des connaissances. Il y a une nouvelle socialisation avec les « non errants », avec les autres personnes qui vivent aussi dans la rue, et avec les institutions. Pour accomplir cette démarche, on a analysé certains aspects de la vie quotidienne des femmes en errance à Strasbourg : leurs parcours ; l'alimentation, pas seulement comment elles se débrouillent pour obtenir les aliments, mais aussi leurs goûts, ce qu'elles aiment manger et pourquoi, ce qui manque dans leur repas ; le repos, c'était-à-dire où elles dorment, les démarches qu'elles font pour réussir à obtenir un endroit où dormir, quelles sont les options pour choisir un lieu qui leur convient, et une fois installées, comment elles font pour se coucher, pour se tenir chaud, pour s'endormir, comment sont leurs matins, et si la nuit est le seul moment de repos de la journée ; la santé qui englobe l'hygiène personnelle, comment elles se débrouillent quand elles ont leurs règles, comment elles vivent cette situation qui est parfois encore tabou dans la société, et comment elles se sentent par rapport à leur santé, si elles souffrent de maladies, si elles prennent des médicaments et si elles vont chez le médecin ; la violence d'être une femme à la rue, c'était dire qu'est-ce qui fait qu'être une femme soit dangereux et violent en vivant en errance, et donc le regard qu'elles portent sur elles-mêmes quant à leur situation ; et finalement le dernier chapitre traite sur des thèmes divers : comment se fait la socialisation avec les « non errants », ce qu'elles aiment faire de leurs journées quand elles ont le temps, et aussi ce qu'elles aimeraient faire, comment elles occupent leur temps « libre », les stratégies qu'elles apprennent pour vivre à la rue, mais aussi les autres types de connaissances auxquelles elles peuvent avoir accès, les jours qu'elles aiment le moins et pourquoi, leurs relations affectives et sexuelles avec leurs compagnons ou pas, et comment elles voient leurs propres avenir, et leurs projets pour le futur.

Toutes ces thématiques ont permis de traiter les questions posées au départ, donc il a été possible de raconter l'histoire de leurs arrivées à la rue, comment elles vivent leurs journées et ce qu'elles pensent d'elles-mêmes, cette dernière question ressort dans chacune des thématiques proposées.

Il me semble que les limites de cette recherche sont les suivantes : très peu d'analyses sur le rapport que les femmes ont avec les institutions ; il existe des femmes qui certes, ne se sont jamais retrouvées à la rue, mais qui ont toujours vécu dans des institutions d'accueil, c'est un autre type d'errance qu'il me semble aussi important de prendre en compte afin d'avoir une perspective plus approfondie ; la santé mentale n'a pas été traitée, il y a des personnes qui avant d'arriver à la rue avaient des problèmes de santé mentale mais la rue peut également endommager psychologiquement la personne.

Malgré ces limites, cette recherche a permis d'ouvrir de nouvelles perspectives (pour de prochaines recherches), par exemple, il me semble très important de réfléchir sur les ateliers, les activités, et les formations proposées aux femmes en errance qui se rendent aux associations.

On a reconnu qu'il était nécessaire d'un changement profond de la société pour changer les relations d'inégalité de genre, mais qu'il faudra remettre en question les ateliers et les autres activités déjà proposés par les associations et les améliorer en y ajoutant les paroles, les analyses et les connaissances des femmes en errance (cf chapitre 3).

Il me semble important d'ajouter qu'avoir à Strasbourg un accueil seulement dédiés aux femmes, qui puisse traiter les violences sexuelles, psychologiques et physiques qu'elles subissent et que les autres institutions ne sont pas capables de prendre en charge pour diverses raisons, est une décision urgente qui doit être prise rapidement.

Pour finir ces conclusions, je me permets d'écrire un des souvenirs d'un commentaire que j'ai reçu par rapport à mon sujet de mémoire. Au cours d'un voyage Strasbourg-Lyon, le conducteur m'a demandé quel était mon sujet de recherche, et, lorsqu'il a su la réponse, il a dit : « les femmes doivent être contentes que tu fasses cette recherche, je suppose qu'elles doivent te parler parce que c'est pour elles-mêmes »

D'abord elles n'avaient aucune obligation de me parler. L'objectif de cette recherche n'était pas « aider » dès la sociologie ces femmes qui m'ont partagé ces temps, et qui m'ont confié une partie de leurs vies. On a décrit leurs luttes, leurs connaissances, l'importance de leurs vies, et on a aussi souligné que le reste de la population, les « non errants », doivent apprendre de ces femmes. Elles sont le reflet de notre société, et de ses rapports avec l'humanité. Une majeure connaissance ainsi qu'une meilleure écoute de leurs vies et de leurs luttes quotidiennes pourrait améliorer leurs conditions de vie. J'ajoute une dernière phrase qui a été dit par un de mes collègues qui a lu la totalité de la recherche : « Au final elles [les femmes en errance] sont vraiment impressionnantes de dignité et d'humanité »

Bibliographie :

- Al Saad Egbariah, A. (2003). Effets psychiques de la demande d'asile. *Dialogue*, 162(4), 101-112.
- Butler, J. (2009). *Le pouvoir des mots : politique du performative*. Paris, France : Editions Amsterdam.
- Chobeaux, F. (2001). *L'errance active. Politiques publiques et pratiques professionnelles*. Paris, France : ASH.
- Colin, J., & Erny, P. (1983). Clochards à Strasbourg : Eléments pour un dossier. *Collection urbanisme et sciences sociales*, 4(0), 1-30.
- Collectif les morts de la rue, C. (2005). *A la rue !* Paris, France : Buchet/Chastel.
- Damon, J. (2002). *La question SDF : critique d'une action publique*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Damon, J. (2002). Les S.D.F. », de qui parle-t-on ? Une étude à partir des dépêches AFP. *Population*, 57(3), 569-585.
- Damon, J. (2007). « La prise en charge des vagabonds, des mendiants et des clochards : une histoire en mouvement. *Revue de droit sanitaire et social*, 43(6), 933-951.
- Damon, J. (2010). *Questions sociales et questions urbaines*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Darc, M., & Amsellem, V. (2016, 26 janvier). Elles sont des dizaines de milliers sans abri [Youtube]. Récupéré de <https://www.youtube.com/watch?v=Gk3CdIYMwS4&t=246s>
- Darmon, M. (2010). *La socialisation : domaines et approches* (2ème éd.). doi :978-2-200-25805-4
- Declerk, P. (2001). *Les naufragés* (2ème éd.). Paris, France : Pocket.
- Delphy, C. (2001). *L'ennemi principal ; Penser le genre*. Paris, France : Editions Syllepse.
- Delphy, C. (2002). *L'ennemi principal : Economie politique du patriarcat* (2ème éd.). Paris, France : Editions Syllepse.
- Dupuy, A., & Poulain, J. P. (2015). Le plaisir de manger. In C. Esnouf, J. Fioramonti, & B. Laurieux (Éds.), *L'alimentation à découvert* (pp. 45-46). Paris, France : CNRS Editions.
- D'halluin, E. (2013). La santé mentale des demandeurs d'asile. *Hommes et migrations*, 0(1282), 66-75. doi:10.4000/hommesmigrations.447
- Freire, P. (1999). *Pedagogía de la esperanza*. Buenos Aires, Argentina: Siglo Veintiuno Editores.

- Furtos, J. (2009). *De la précarité à l'auto-exclusion*. Paris, France : Rue d'Ulm-Presses de l'Ecole Normale Supérieure.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne : les relations en public*. Paris, France : Les éditions de minuit.
- Guillou, J., & Moreau, L. (2003). *Figures de l'exclusion : Parcours de Sans Domicile Fixe*. Paris, France : Le Harmattan.
- Javeau, C. (1980). Sur le concept de vie quotidienne et sa sociologie. *Cahiers Internationaux de Sociologie NOUVELLE SÉRIE*, 68, 31-45.
- Lajeunie, C. (2015). *Sur la route des invisibles : femmes dans la rue*. Paris, France : Michalon Editeur.
- Le Breton, D. (1998). Des affects comme symboles. *La Revue du Mauss, Plus réel que le réel*, 12, 167-178.
- Le Breton, D. (2003). *La peau et la trace*. Paris, France : Editions Métailié.
- Le Breton, D. (2004). *La sociologie du corps*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Le Breton, D. (2004). La construction sociale de l'émotion. *Les nouvelles d'Archimède*, pp. 4-5. Récupéré sur <http://culture.univ-lille1.fr/fileadmin/lna/lna35.pdf>
- Le Breton, D. (2006). *La saveur du monde : une anthropologie des sens*. Paris, France : Editions Métailié.
- Le Breton, D. (2006). *Significados corporales : D'une anthropologie des émotions*. Málaga, Espagne : Contrastes.
- Le Breton, D. (2008). *Anthropologie du corps et modernité* (5ème éd.). Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Le Breton, D. (2011). *Eclats de voix : Une anthropologie des voix*. Paris, France : Editions Métailié.
- Le Breton, D. (2015). *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*. Paris, France : Editions Métailié.
- Léon, M. (2015, 19 février). Précarité, nom féminin. *Lien Social : l'actualité sociale autrement*, pp. 22-29.
- Office français de protection des réfugiés et apatrides, O. F. P. R. A. (2011). *Au cœur de l'Ofpra : demandeurs d'asile et réfugiés en France*. Paris, France : La documentation Française.
- Oppenchain, N., Pourette, D., Le Méner, E., & Laporte, A. (2010). Sexualité et relations affectives des personnes sans domicile fixe. Entre contraintes sociales et parcours biographiques. *Presses Universitaires de France, sociologie*, 1(3), 375-391. doi:10.3917/socio.003.0375

- Paugman, S., & Giorgetti, C. (2013). *Des pauvres à la bibliothèque : Enquête au Centre Pompidou*. Paris, France : Le lien social.
- Prolongeau, H. (1993). *Sans domicile fixe*. Paris, France : Hachette.
- Rullac, S. (2005). *Et si les SDF n'étaient pas des exclues ? Essai ethnologique pour une définition positive*. Paris, France : L'Harmattan.
- Saporiti, L. (2015). *Comprendre des vies de plus de dix années dans la rue par une approche biographique menée dans la durée*. Récupéré sur <http://www.theses.fr/2015STRAG007/abes>
- Spivak, G. (2009). *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Paris, France : Editions Amsterdam.
- Terolle, D. (2005). Du mirage de l'urgence sociale à la réalité anthropologique du terrain : Un bilan de recherches sur les sans-abris sur plus d'une décennie. *Les Cahiers de l'Actif*, 344(345), 21-38.
- Thalineau, A. (2004). Être femmes à la rue. In S. Denèfle (Éd.), *Femmes et villes* (pp. 113-121). doi:10.4000/books.pufr.333
- Vaneuville, M. C. (2005). *Femmes en errance : De la survie à l'existence*. Lyon, France : Chronique Sociale.
- Varini, E. (2016, 14 octobre). Généralistes de l'exclusion. *Actualités sociales hebdomadaires*, pp. 32-34.
- Vexliard, A. (1957). *Le clochard. Une étude de psychologie sociale*. Paris, France : Desclée de Brouwer.
- Vidal-Niquet, P. (2005). *Les femmes SDF dans le système assistanciel*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Wihtol de Wenden, C. (2002). Motivations et attentes de migrants. *Revue Projet*, 272(4), 45-54. doi:10.3917/pro.272.0046.
- Withol, C. (2013). Femmes migrantes, femmes plurielles. *Causes communes*, 78, 18-19.
- Young, S. (2010). Le sans-abrisme du point de vue du genre. *Sans-Abri en Europe*, 0(0). Récupéré sur http://www.feantsa.org/download/homeless_in_europe_spring10_fr7474661750042425138.pdf
- Zeneidi-Henry, D., & Fleure, S. (2007). Fixes sans domicile, réflexion autour de la mobilité des SDF. *L'Espace géographique*, 1(36), 1-14. doi:10.3917/eg.361.0001

ANNEXE 1

R - RESTAURATION CHAUDE - PLANNING HEBDOMADAIRE

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche	2017
P E T I T - D E J	7h30-9h	7h30-9h			7h30-9h	7h30-9h		5 - B2 - Armée du Salut (mi sept. à mi juin) - 12 rue des Cordonniers
	8h15-10h	8h15-10h		8h15-10h	8h15-10h	9h-11h	9h-11h	8 - C2 - Caritas - Centre Bernanos (Pers. suivies). Sam. : oct.-mai. Dim : nov.-mi avril.
	8h45-10h30	8h45-10h30	8h45-10h30	8h45-10h30	8h45-10h30			10 - B2 - C.J L'Étage - Quai des Bateliers (0,5 € si - 25 ans) (1 € si + 25 ans) (Gratuit si - 13 ans)
	7h30-10h	7h30-10h	7h30-10h	7h30-10h	7h30-10h	7h30-10h	7h30-10h	18 - A1 - La Fringale - 1 rue des Remparts
						8h30-11h		22 - B2 - Ordre de Malte (nov à mars) - Foyer ND 3 rue des Échasses
			8h30-10h					24 - C2 - Saint Guillaume (nov. au 26/04/2017)
M I D I			8h30-10h					23 - B2 - Temple Neuf (octobre, à mi-juin) - Sauf férié.
		11h45 - 12h20		11h45 - 12h20				29 - C2 - Centre Kiener (soupe chaude) - 2 rue Fritz Kiener
	12H-13h30	12H-13h30	12H-13h30	12H-13h30	12H-13h30		12H-13h30	10 - B2 - C.J L'Étage - Quai des Bateliers (1,5 € si - 25 ans) (2,5 € si + 25 ans) (Gratuit si - 13 ans)
	12h-14h		12h-14h		12h-14h			18 - A1 - La Fringale - Resto du Cœur - 1 rue des Remparts
S O I R	12h-13h	12h-13h	12h-13h	12h-13h	12h-13h	12h-13h		19 - B2 - Les Sept pains (sur prescription TS) 8 rue de l'Arc en ciel
				19h-20h15		19h-20h15	19h-20h15	1 - A2 - Abribus - Place de la Gare (mi octobre à début mai)
				20h30-21h15		20h30-21h15	20h30-21h15	17 - B3 - Abribus - Place de la Bourse (mi octobre à début mai)
	19h30-22h		19h30-22h					17 - B3 - Bus du Cœur - Place de la Bourse (septembre à juillet)
	18h-19h30	18h-19h30	18h-19h30	18h-19h30	18h-19h30			10 - B2 - C.J L'Étage (1,5€ si - 25 ans) (2,5€ si + 25 ans) (0€ si - 13 ans)
	18h-19h	18h-19h	18h-19h	18h-19h	18h-19h	18h-19h		19 - B2 - Les Sept pains (sur prescription TS) 8 rue de l'Arc en ciel
		19h - ...						27 - A2 - Strasbourg Action Solidarité - Place de la Gare
	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche	

W - WC PUBLIC



Centre de Strasbourg : 7h - 20h. 7j/7j.
35 - place **Kléber** - B 2 36 - place du **Château** (Cathédrale) - B 2
37 - Barrage **Vauban** - B 2 34 - Parc de l'**Étoile** - B 3

38 - quai des **Pêcheurs** (St-Guillaume) - C 2 : 9h - 18h30. 7j/7j.
39 - quai **Altorffer** (Faubourg National) - A 2 : 9h - 18h30. 7j/7j.

Parcs publics : **Orangerie** (Bowling et Europe), **Citadelle** (sauf en hiver)
et Jardin des **Deux Rives** (sauf en hiver) : 9h - 18h30. 7j/7j.

Places de marché : **Neudorf** et Boulevard de la **Marne** :
mardi et samedi 6h - 15h30.

Ostwald, Wihrel : vendredi 13h - 18h30.
Schiltigheim place de l'Hôtel de ville : jeudi 7h - 13h.



Plaquette réalisée grâce à la participation des Associations et Services
œuvrant en faveur des personnes en situation de précarité.
- Conception et impression Conseil Départemental du Bas-Rhin -

D - DOUCHE



- 28 BAINS MUNICIPAUX** . 10 Boulevard de la Victoire C 2
Douche gratuite sur présentation d'une carte de douche disponible auprès d'un
travailleur social ou d'une association.
Lundi et jeudi 8h30-11h30, 13h-15h30, mardi et vendredi 12h-13h30, mercredi 9h-11h30.
29 CENTRE KIENER - Accueil de jour . 2 rue Fritz Kiener C 2
10h30-12h et 13h30-15h (14h-15h30 le WE). Fermé lundi journée et jeudi après-midi.
- **EMMAÜS** . 5 chemin De la Holtzmatt /
Lundi à vendredi 8h-12h et 14h-17h.
16 ITHAQUE . 12 rue Kuhn B 2
Lun, mar, mer, jeu 9-11h, lun 14-17h, mar 15h-17h, mer 15h30-19h30, ven 14-17h.
Usagers de drogue dans cadre CSAPA et CAARUD.
13 FEMMES DE PAROLES . 7 rue de l'Abbé Lemire A 3
Lun 9h30-11h30, mardi et vendredi 14h-19h. Jeudi 10h-16h.
Femmes uniquement, avec ou sans enfants.
15 HORIZON AMITIÉ Accueil Printemps . 8 rue du Rempart A 2
Lundi à vendredi 9h-11h30, lundi et jeudi 13h45-16h30. Sur inscription préalable.
- **PISCINE KIBITZENAU** . 1 rue de la Kibitzenau /
Douches individuelles. 1,50 €. Gratuit si Quotient familial = 0.
Lun et merc 14h-17h, samedi 13h-16h.



2017



Se nourrir... Se vêtir... Se loger...
Quelques adresses d'urgence à Strasbourg

HÉBERGEMENT D'URGENCE

N° d'urgence : 115



Numéro gratuit et accessible 24/24h - 7/7j

Il n'y a pas d'accès direct. L'accès se fait par le 115 ou les services sociaux.

S - SERVICES SOCIAUX



STRASBOURG

30 Centre Communal d'Action Sociale - CCAS

Centre administratif - 1 Parc de l'Étoile B 3
67000 STRASBOURG - Tél. : 03 68 98 50 00 / 64 58

Dans les quartiers

CENTRE et NORD (CMS = centre médico-social)

31 CMS Gare - Porte Blanche
31-33 rue Kageneck - 67000 Strasbourg A 1
Tél. **03 68 98 51 45**

32 CMS Tribunal
1 Petite rue de la Fonderie - 67000 Strasbourg ... B 1
Tél. **03 88 15 77 50**

33 CMS Bourse - Esplanade
15 rue de Genève - 67000 Strasbourg C 3
Tél. **03 68 98 51 40**

EST CMS de **NEUDORF**
32 rue de Rathsamhausen (Place du Marché)
67100 Strasbourg - Tél. **03 68 98 51 50**

OUEST CMS de **CRONENBOURG**
27 rue Herschel - 67200 Strasbourg
Tél. **03 88 10 40 40**

SUD-OUEST CMS de **KOENIGSHOFFEN**
12 rue de l'Engelbreit - 67200 Strasbourg
Tél. **03 88 26 70 00**

SUD CMS de **NEUHOF**
16 rue de l'Indre - 67100 Strasbourg
Tél. **03 90 40 44 00**

EUROMÉTROPOLE DE STRASBOURG



Conseil Départemental du Bas-Rhin - CMS Eurométropole Nord
4 rue des Magasins - 67800 BISCHEIM Tél. : **03 68 33 84 50**

Conseil Départemental du Bas-Rhin - CMS Eurométropole Sud
1 rue des Bouvreuils - BP 47 - Ostwald
67831 TANNERIES Cedex Tél. : **03 68 33 80 00**

A - ACCUEIL DE JOUR



- 29 - Centre KIENER** . 2 rue Fritz Kiener C 2
En semaine 9h30-12h30 / 13h30-16h30. Week-end et fériés 10h-13h / 14h-17h.
Fermé le lundi journée, et jeudi après 13h.
Accueil, écoute, information, orientation. Salle de séjour, TV, détente.
- 12 - ENTRAIDE LE RELAIS** . 24 rue St Louis B 3
Permanence d'accueil au 1^{er} étage lundi à vendredi 9h-12h. Matinée :
Accueil, écoute. Information, orientation-urgence, RDV pour suivi social.
Mardi, jeudi, vendredi et dimanche 18h-21h, samedi 14h-17h, (sauf juillet-
août). Accueil, écoute, information, orientation-urgence, animation.
- 13 - FEMMES DE PAROLES** . 7 rue de l'Abbé Lemire A 3
Écoute, information, orientation et suivi social. Activités diverses.
Lundi 9h30-12h, mardi et vendredi 14h-17h, jeudi 10h-16h.
Lundi, mardi et vendredi 17h-19h pour les femmes sans hébergement.
Public : femmes avec ou sans enfants.
- 15 - HORIZON AMITIÉ** Accueil Printemps . 8 rue du Rempart A 2
Lundi à vendredi 9h-12h, lundi et jeudi 13h45-17h15. 1^{er}, 3^e et 5^e mercredis
du mois 13h45-17h15. Écoute, information, orientation par TS, convivialité.
- 25 - POINT D'ACCUEIL SOLIDARITÉ** . 20 pl. de la Gare A 2
Ouvert 8h30-12h et 14h-17h30 sauf jeudi après-midi et WE.
Accueil, écoute, information, orientation de toute personne en errance.
- 26 - SOS FEMMES SOLIDARITÉ** . 5 rue Sellénick B 1
Lundi à vendredi 10h-16h. Accueil, accompagnement, écoute.
Public : femmes victimes de violences.



I - INFORMATION - ORIENTATION



- 2 - AIDES 67** . 9 place de l'Hôpital B 3
Lundi à vendredi 9h-12h / 14h-17h. Fermé mardi. Accueil, information,
prévention. Toute personne en difficulté face à l'infection VIH ou VHC.
- 3 - ALT - centre d'accueil et de soins** . 11 rue Louis Apffel B 1
Lundi 9h-12h / 14h-17h. Mardi 14h-17h. Mercredi 9h-14h. Jeudi 14h-17h30. Vendr. 9h-12h.
Aide aux démarches sociales et de soins. Réduction des risques : seringues, préservatifs.
Suivi social et psychologique sur RDV. Public : pers. dépendantes et souffrant d'addictions.
- 4 - ANTENNE** . 9 rue Déserte A 2
Lundi à vendredi 8h30-12h / 14h-16h sauf mercredi après-midi.
Suivi social dans le cadre RSA, aide dans les démarches d'insertion,
soutien psychologique. Dossiers administratifs.
- 5 - ARMÉE DU SALUT** . 12 rue des Cordonniers B 2
Accueil et orientation pour les familles. Dossier à constituer - Évaluation
des besoins au 5b, rue de la Chaîne à Strasbourg, le lundi 13h-15h.
- 7 - CARITAS** Secours catholique . 5 rue Saint Léon B 1
Lundi, mardi, mercredi et jeudi 14h-16h30.
Information, orientation aides, suivi social RSA, sur RV.
- **Antenne Neuhoef** . 8 rue des Jésuites /
Jeudi 9h-11h30 et de 14h-16h30.
- 9 - CENTRE SOCIAL PROTESTANT** . 2 rue Brûlée B 2
« La Pause Café » mardi 14h-16h, salle du Temple Neuf.
Accueil et suivi par psychologue mardi journée et mercredi matin, sur RV.
- **CIMADE** . 2 rue Brûlée (B 2)
Pré-accueil : information, orientation, mardi 9h30-11h30.
Permanence sur RV : lundi 14h-17h, mercredi et vendredi 9h-12h.
Public : personnes immigrées ou issues de l'immigration.



I - INFORMATION - ORIENTATION (suite)



- 10 - Club des jeunes L'ÉTAGE** . 19 quai des Bateliers B 2
Lundi à vendredi 8h45-20h, sauf jeudi après-midi. Dimanche 10h-16h. C@fet.
Suivi social et insertion profession., CMU : lundi à vendredi 9h-11h30.
Public : jeunes de moins de 25 ans prioritairement.
- 16 - ITHAQUE** . 12 rue Kuhn B 2
Lundi 9h-11h / 14h-17h. Mardi 9h-11h / 15h-17h. Mercre. 9h-11h / 15h30-19h30.
Jeudi 9h-11h. Vendredi 14h-17h. Suivi social : équipe pluridisciplinaire. Suivi
psychologique. Aide et soutien dans les démarches de soins.
Public : usagers de drogue.
- 21 - MOUVEMENT DU NID** . 1 quai St Jean A 2
Lundi, mardi, jeudi, vendredi 9h-13h. Lundi et jeudi 15h-18h, mardi et vendredi
14h-18h. Mercredi sur RV. Accueil, écoute, accompagnement des personnes
en lien avec le monde de la prostitution.
- 6 - PADA 67** - Plateforme Pour Demandeurs D'asile . 7 rue St Michel A 2
Lundi et jeudi 9h-11h30 ou sur RV. Accueil, information, orientation.
Public : demandeurs d'asile primo-arrivants non hébergés.
- 18 - LA FRINGALE** - Les Restos du cœur . 1 rue des Remparts A 1
Toute l'année, mardi et jeudi 14h-16h.
- **RESTO BÉBÉ DU COEUR** . 1 rue du Mal Lefebvre /
Mardi et jeudi 9h-12h / 13h-15h30. Écoute, information, orientation,
alphabétisation. Public : mamans et leur bébé jusqu'à 18 mois.
- **SECOURS POPULAIRE** . 150 avenue de Colmar /
Lundi 14h-16h30. Mardi, jeudi et vendredi 9h30-11h30 et 14h-16h30
Écoute, information, orientation et aides par bénévoles.
- **Antenne Port du Rhin** . 71 route du Rhin /
Permanence d'accueil : mercredi 9h30-11h30, jeudi 14h-16h.
- **TREMPIN NEUHOF** . 19 Allée Jacqueline Auriol /
Accueil, orientation, accompagnement dans les démarches administratives.
Activités d'insertion et de sociabilisation. Lundi, mardi et jeudi.
- 30 - VILLE DE STRASBOURG** - CCAS Accueil . Parc de l'Étoile B 3
Accueil, accompagnemnt, suivi social. Lundi à vendredi 8h30-12h / 13h30-17h.
Permanences sociales lundi à vendredi 8h30-11h30.



M - ACCÈS AUX SOINS



- 14 - LA BOUSSOLE**, Permanence d'accès aux soins de santé - PASS
Hôpital Civil - Pavillon des Hautes Énergies (en face de Médicale B)
1 place de l'Hôpital B 3
Lundi à vendredi 9h-12h / 13h30-17h.
Consultation médicale sur RV.
Évaluation sociale à 9h pour le 1^{er} contact.
Prise en charge médico-sociale des personnes démunies. Accès
aux soins. Consultation médicale, délivrance gratuite de médicaments,
soins infirmiers, orientation vers consultations spécialisées.
- 20 - MÉDECINS DU MONDE** . 24 rue du Mal Foch B 1
Consultation médicale, soins infirmiers, suivi social :
lundi à vendredi 9h-11h30. Consultation dentaire le matin sur RV.
Possibilité consultation en dermatologie, gynécologie, psychiatrie,
psychologie, podologie-pédicure et pneumologie, sur RV.

L - LAVERIE



- 29 - Centre Kiener** - Accueil de jour . 2 rue Fritz Kiener C 2
Tous les matins sauf lundi. 1€. Inscription le vendredi. Dernières machines : 13h30
Sauf jeudi après-midi (fermé à 13h). + sèche-linge.
- 16 - ITHAQUE** . 12 rue Kuhn B 2
Lun, mar, mer, je 9h-11h, lun et vend 14h-17h, mar 15h-17h, mer 15h30-19h30.
Usagers de drogue. Dans cadre CSAPA et CAARUD.
- 13 - FEMMES DE PAROLES** . 7 rue de l'Abbé Lemire A 3
Lundi 9h30-11h30. Mardi 15h-17h. Jeudi 10h-16h. Vendredi 14h-17h. + sèche-linge.
Participation. Femmes uniquement, avec ou sans enfants. Sur inscription.
- 15 - HORIZON AMITIÉ** Accueil Printemps . 8 rue du Rempart A 2
Lundi au vendredi 9h-11h. Lundi et jeudi 13h45-16h. 1 € / machine.
Sur inscription préalable.

V - VESTIAIRE



- 5 - ARMÉE DU SALUT** . 14 rue des Cordonniers B 2
Lundi 13h-15h, jeudi 13h-16h, samedi 9h-11h (Participation).
Octobre à juin : gratuit pour les personnes accueillies. Sur inscription.
Familles sans ressources, sur inscription du lundi 13h-15h.
- 8 - CARITAS** - Centre Bernanos . 30 rue du Maréchal Juin C 2
Mardi à jeudi 14h-16h. Vestiaire d'urgence. Tout public.
- **CARITAS** . 8 rue des Jésuites /
Lundi 14h30-16h à participation. Vendredi 14h30-16h, gratuit si prescription.
- 9 - CENTRE SOCIAL PROTESTANT** . 2 rue Brûlée B 2
Jeudi matin dès 8h30, uniquement sur prescription d'un TS (tarif spécial).
Mercredi 9h-12h / 14h-17h (vente à petits prix).
- 11 - CROIX ROUGE** . 30 rue Schweighaeuser C 1
Mardi, mercredi, vendredi 10h-16h. Jeudi 10h-12h. Petite participation.
- **EMMAÜS** . 5 chemin de la Holtzmatt /
Lundi à vendredi 8h-17h. Gratuit contre un petit travail, mardi 8h-12h.
- **ENJEU Solidarité** . 7 rue des Frères Ebert /
1^{er} et 3^e jeudi du mois. Participation 1€.
- **ÉQUIPE SAINT VINCENT** . 23 rue Vauban /
Jeudi 9h-11h sauf vacances scolaires. Bébés, enfants, adultes.
- **HORIZON AMITIÉ** - Foyer Accueil Koenigshoffen . 2 rue d'Alger /
Mercredi 9h30-11h30 / 12h-16h. Petite participation. Gratuit si TS.
- **PLATE FORME DE SOLIDARITÉ** . 9 rue d'Orbey /
Mardi et samedi 9h-12h.
- **SECOURS POPULAIRE** . 150 avenue de Colmar /
Lundi, mardi, jeudi et vendredi 10h-12h / 13h30-17h sauf lundi matin.
2^e samedi du mois de 9h à 16h. Participation variable selon suivi AS.
- **SECOURS POPULAIRE** - Cité de l'ill . rue de l'ill /
Lundi, mercredi, vendredi 14h-18h. + Mercredi 10h-12h. Participation.

M - ACCUEIL MÉDICALISÉ



- 29 - Centre KIENER** - Accueil de jour . 2 rue F. Kiener C 2
Infirmière : mardi à vendredi 9h30-12h.
Consultation et orientation médicale : jeudi 8h-10h.
Psychologue : mercredi 9h30-12h et 13h30-16h30.
- 15 - HORIZON AMITIÉ** Accueil Printemps . 8 rue du Rempart A 2
Infirmière généraliste : lundi matin et mardi matin.
Infirmier psy : 1 jeudi après-midi /2. Psychologue : vendredi 9h-12h.
Public : personnes fréquentant l'accueil de jour.
- 16 - ITHAQUE** . 12 rue Kuhn B 2
Accompagnement médical, dépistage SIDA-IST : Lundi, mardi, mercredi,
jeudi 9h-11h. Lundi et vendredi 14h-17h. Mardi 15h-17h,
mercredi 15h30-19h30. Public : usagers de drogue.